

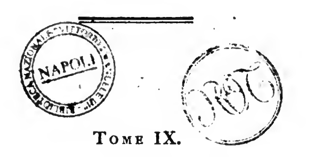
OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.



TOME IX.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

CORRESPONDANCE.

SUITE DES LETTRES

à

MONSIEUR DE VOLTAIRE.



Monſieur, me voilà rapproché de plus de ſoixante lieues de Cirey; il me ſemble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver, & je ne ſais quelle puiſſance inviſible m'empêche d'achever ce chemin. Vous ne ſauriez croire ce que vous me faites ſouffrir, & les inquiétudes que j'ai, vous ſachant ſi près, de ne pouvoir jouir de votre converſation.

J'ai paſſé par un pays où aſſurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles & les contrées les plus riantes du monde; mais il ſemble qu'elle ſe ſoit épuiſée en formant les plantes, les haies & les ruiſſeaux qui embelliſſent les payſages, & qu'elle n'ait plus eu aſſez de force pour perfectionner notre eſpèce. J'ai vu preſque toute la Weſtphalie, qui s'eſt trouvée ſur notre paſſage; en vérité, ſi Dieu daigna communiquer ſon ſouffle divin à l'homme, il faut que cette nation en ait eu

en très-petite quantité; tant y a qu'elle en est si mal partagée, que c'est un fait à mettre en question, si ces figures humaines sont des hommes qui pensent ou non? Je suspends mon jugement pour l'amour de l'humanité, & de crainte que vous ne preniez pour une médisance ce que je pourrois vous dire sur ce sujet. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de la Hollande; tous ceux à qui j'ai parlé, m'entretiennent des libelles infames dont vos compatriotes vous persécutent, & de l'ingratitude de votre nation, qui souffre qu'on couvre d'opprobres un homme qui fait honneur à sa patrie, & qui doit un jour rendre illustre le siècle dans lequel il a vécu.

J'ai soutenu votre cause à Bronswic contre un certain Botmer, bel esprit manqué, vif, étourdi, & décidant de tout en dernier ressort; je lui ai fait avouer en présence d'une vingtaine de personnes qu'il s'étoit grossièrement abusé dans le jugement qu'il avoit porté de vous, & qu'il n'étoit point capable de connoître toutes les beautés de vos ouvrages.

Vous voyez, Monsieur, que je fais des prosélytes de tout côté, que je souhaiterois de

pouvoir vous en gagner à Paris en dépit de la France, & de faire sentir à votre nation, qui juge de tout par légéreté ou par caprice, que ses yeux sont offusqués, & que la jalousie & l'envie sont une espèce de brouillard qui cache & qui obscurcit aux envieux le mérite de leurs adversaires.

J'attends ici du Breuil Tronchin, pour prendre des mesures touchant notre correspondance. Je crois cependant avoir trouvé un chemin plus court pour vous écrire; c'est par Aix, où j'ai un marchand de vin, nommé Logni, qui a toutes ses correspondances en Champagne; & pourvu que vous jugiez à propos de vous servir d'un certain Geoffroy qui demeure à Épernay, je crois que notre correspondance seroit fort accélérée par ce nouveau canal.

Je suis ici dans une action perpétuelle; c'est une vie active, & très-active; peut-être suis-je né pour pécher par les extrêmes: dans quelques semaines la spéculation aura son tour.

Thiriot m'a envoyé votre lettre à Mr Maffei, & votre autre lettre sur l'ouvrage de Mr Dutôt; ce sont deux chef-d'œuvres, chacun en son genre. Vous parlez de la poësie com-

me Horace, & de l'art de rendre les hommes heureux comme un *** ou comme un Agrippa.

S'il ſe peut, rapprochez votre méridien du nôtre. Il paroît qu'un deſtin jaloux de mon bonheur a voulu que Cirey fût ſi loin de Rémusberg.

Que par un ſyſtème nouveau
Quelque ſavant change la terre,
Et qu'il retranche pour nous plaire
Les monts, les plaines & les eaux
Qui ſéparent nos deux hameaux.

Je ſouhaiterois beaucoup que Mr de Maupertuis me pût rendre ce ſervice; je lui en tiendrois compte plus volontiers que de ſon voyage en Laponie, & de tout ce que lui ont appris ſes Lapons. Je ſuis avec bien de l'eſtime &c.

Wéſel, ce 21 Juillet 1738.

Mon cher ami, un voyage aſſez long, aſſez fatigant, rempli de mille incidens, de beaucoup d'occupations, & encore plus de diſſipations, m'a empêché de répondre à votre lettre

du 5 Août, que je n'ai reçue qu'à Berlin le 3 de Septembre. Il ne faut pas être moins éloquent que vous pour défendre & pallier aussi bien que vous le faites la conduite de votre ministère dans l'affaire de Pologne. Vous rendriez un service signalé à votre patrie, si vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les intentions de la France ont toujours été conformes au manifeste de l'année 1733. Mais vous ne sauriez croire à quel point on est prévenu contre la politique gauloise, & vous savez trop ce que c'est que la prévention. Je me sens extrémement flatté de l'approbation que la Marquise & vous donnez à mon ouvrage, cela m'encouragera à faire mieux.

Je vais répondre à présent à toutes vos interrogations, charmé de ce que vous voulez m'en faire, & prêt à vous alléguer mes autorités. Ce n'est point un badinage, il y a du sérieux dans ce que j'ai dit du projet du Maréchal de Villars, que le ministère de France vient d'adopter: cela est si vrai, qu'on en est instruit par plus d'une voix, & que ce projet redoutable intrigue plus d'une puissance; on ne verra que par la suite du temps tout ce qu'il entraînera

de funeste: ou je suis bien trompé, ou il nous prépare de ces événemens qui bouleversent les empires & qui font changer de face à l'Europe. La comparaison que vous faites de la France, à un homme riche & prudent, entouré de voisins prodigues & malheureux, est aussi heureuse qu'on en puisse trouver: elle met très-bien en évidence la force des François & la foiblesse des puissances qui les entourent; elle en découvre la raison, & permet à l'imagination de percer dans ces siècles qui s'écouleront après nous, pour y voir le continuel accroissement de la monarchie françoise émané d'un principe toujours constant, toujours uniforme, de cette puissance réunie sous un chef despotique, qui selon toutes les apparences engloutira un jour tous ses voisins.

C'est de cette manière qu'elle tient la Lorraine de la désunion de l'Empire & de la foiblesse de l'Empereur. Cette province a passé de tout temps pour un fief de l'Empire; autrefois elle a fait partie du cercle de Bourgogne, démembré de l'Empire par cette même France; & de tout temps les Ducs de Lorraine ont eu séance aux diètes, ils ont payé les mois ro-

mains, ils ont fourni dans les guerres leur contingent, & ont rempli tous les devoirs des princes de l'Empire. Il eſt vrai que le Duc Charles a ſouvent embraſſé le parti de la France, ou bien des Eſpagnols; mais il n'en étoit pas moins membre de l'Empire, comme l'Électeur de Bavière, qui commandoit les armées de Louis XIV contre celles de l'Empereur & des alliés.

Vous remarquez très-judicieuſement que les hommes qui devroient être les plus conſéquens, ces gens qui gouvernent les royaumes, & qui d'un mot décident de la félicité des peuples, ſont quelquefois ceux qui donnent le plus au haſard. C'eſt que ces rois, ces princes, ces miniſtres, ne ſont que des hommes comme des particuliers, & que toute la différence que la fortune a miſe entre eux & les perſonnes d'un rang inférieur, ne conſiſte que dans l'importance de leurs actions, Un jet d'eau qui ſaute à trois pieds de terre, & celui qui s'élance cent pieds en l'air, ſont également des jets: il n'y a entre eux de différence que dans l'efficacité de leurs opérations; & une reine d'Angleterre, entourée d'une cour féminine, mettra toujours

quelque chofe dans le gouvernement qui fe reffentira de fon fexe, je veux dire des fantaifies & des caprices.

Je crois que les fermens des miniftres & des amans font à peu près d'égale valeur. Mr Torcy vous aura dit tout ce qui lui aura plu; mais je me défierai toujours des paroles d'un homme qui eft accoutumé à leur donner des interprétations différentes: ce font tout autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à Mr Torcy de faire parler un Pontchartrain, un Louis XIV, un Dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques, qui font tenir à chacun de leurs perfonnages des propos qui doivent leur convenir. J'avoue que j'ai été dans un préjugé presque univerfel fur le fujet du Régent. On a dit hautement qu'il s'étoit enrichi d'une manière très-confidérable par les actions: un commis de Law, qui dans ce temps-là s'étoit retiré à Berlin, a même affuré au Roi qu'il avoit eu commiffion du Régent de tranfporter des fommes affez fortes, pour être placées à la banque d'Amfterdam. Je fuis bien

aiſe que ce ſoit une calomnie; je m'intéreſſe à la mémoire du Régent, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, & qui après avoir reconnu le tort qu'il vous avoit fait, vous a comblés de bontés. Je ſuis ſûr de penſer juſte, lorsque je me rencontre avec vous; c'eſt une pierre de touche à laquelle je puis toujours reconnoître la valeur de mes penſées. L'humanité, cette vertu ſi recommandable, & qui renferme toutes les autres, devroit ſelon moi être le partage de tout homme raiſonnable, & s'il arrivoit que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudroit encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me ſont trop avantageuſes: Voltaire en politique me ſouhaite la couronne impériale; Voltaire le philoſophe demanderoit au Ciel qu'il daignât me pourvoir de ſageſſe; Voltaire mon ami ne me ſouhaiteroit que ſa compagnie pour me rendre heureux. Non, mon cher ami, je ne déſire point les grandeurs, & ſi elles ne viennent pas à moi, cher ami, je ne les chercherai jamais. Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma ſatisfaction, & qui peut-être ne ſe fera jamais pour mon malheur,

m'auroit mis au comble de la félicité; si j'avois vu la Marquise & vous, j'aurois cru avoir plus profité de ce voyage que Clairault & Maupertuis, que la Condamine & tous vos académiciens, qui ont parcouru l'univers afin de trouver une ligne. Les gens d'esprit sont, selon moi, la quintessence du genre humain, & j'en aurois vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accuser votre esprit & celui de la divine Émilie de paresse, de n'avoir point enfanté ce projet plutôt: il est trop tard à présent, & je ne vois plus qu'un remède; ce remède ne tardera guère, c'est la mort de l'Électeur palatin; je vous avertirai à temps. Veuille le Ciel que la Marquise & vous vous puissiez vous trouver à cette terre, où je pourrois alors surement jouir d'un bonheur cher & délicieux!

Je suis indigné contre votre nation & contre ceux qui en sont les chefs, de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France se flétrit en vous flétrissant, & il y a de la lâcheté à elle à souffrir cette impunité: c'est contre quoi je crie & ce que n'excuseront point vos généreuses paroles.

J'aurai beaucoup d'obligation à la Marquiſe de ſa diſſertation ſur le Feu qu'elle veut bien m'envoyer; je la lirai pour m'inſtruire, & ſi je doute de quelques bagatelles, ce ſera pour mieux connoître le chemin de la vérité. Faites-lui, s'il vous plait, mille aſſurances d'eſtime. Voici une pièce nouvellement achevée; c'eſt le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie comme les païens offroient leurs prémices aux Dieux: je vous demande en revanche de la ſincérité, de la vérité & de la hardieſſe. Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite. Soyez-le toujours, je vous en prie, & ne ſoyez qu'ami; ce caractère vous rendra encore plus aimable, s'il eſt poſſible, à mes yeux, étant avec toute l'eſtime imaginable &c.

Ce 11 Septembre 1735.

Mon cher ami, je viens de recevoir dans ce moment votre lettre du 8 d'Août, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous ſommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet.

Je reconnois tout le prix de votre amitié & des attentions obligeantes de la Marquife. Il ne fe peut affurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine Émilie; je crois cependant que fans l'avantage d'une acquifition & l'achat d'une feigneurie je n'aurois pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux. On auroit envoyé à Hamm quelque confeiller bien pefant, qui auroit dreffé très-méthodiquement & très-fcrupuleufement l'accord de la vente, qui vous auroit ennuyé magnifiquement, & qui après avoir ufé des formalités requifes, auroit paffé & parafé le contrat; & pour moi j'aurois eu l'avantage de queftionner à fon retour, fur ce qu'il auroit vu & entendu, Mr le confeiller, qui au lieu de me parler de Voltaire & d'Émilie, m'auroit entretenu d'arpens de terre, de droits feigneuriaux, de priviléges, & de tout le jargon des fectateurs de Plutus. Je crois que fi la Marquife vouloit attendre jusqu'à la mort de l'Électeur palatin (dont la fanté & l'âge menacent ruine) elle trouveroit plus de facilité alors à fe défaire de cette terre qu'à préfent. J'ai dans l'efprit, fans pouvoir trop dire pourquoi, que le cas de la fucceffion viendra

viendra à exister le printemps prochain. Notre marche au pays de Juliers & de Bergue en fera une suite immanquable. La Marquise ne pourroit-elle point, si cela arrivoit, se rendre à cette seigneurie voisine de ces duchés? & le digne Voltaire ne pourroit-il point faire une petite incursion jusques au camp prussien? J'aurois soin de toutes vos commodités; on vous prépareroit une bonne maison dans un village prochain du camp, où je serois à portée de vous aller voir, ou bien d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps & selon que votre santé le permettroit: je vous prie d'y aviser & de me dire naturellement ce que vous pouvez faire en ma faveur; ne hasardez rien toutefois qui vous puisse causer le moindre chagrin de la part de votre cour; je ne veux point payer du prix de vos désagrémens les momens de ma félicité.

La Marquise, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle se flatte de ma discrétion à l'égard de toutes les pièces manuscrites que je tiens de votre amitié; j'espére que vous n'avez pas la moindre inquiétude sur ce sujet. Vous savez ce que je vous ai promis, & d'ail-

leurs l'indiſcrétion n'eſt point du tout mon défaut. Lorsque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en préſence de Kayſerling & de Jordan: après quoi je les confie à ma mémoire, & je les retiens comme les paroles de Moyſe que les rois d'Iſraël étoient obligés de ſe rendre familières; ces pièces ſont enſuite ſerrées dans l'arrière-cabinet de mes archives, dont je ne les tire que pour les relire moi ſeul. Vos lettres ont un même ſort, & quoiqu'on ſe doute de notre commerce, perſonne ne ſait rien de poſitif là-deſſus. Je ne borne point à cela mes précautions; j'ai pourvu de plus loin, & mes domeſtiques ont ordre de brûler un certain paquet, au cas que je fuſſe en danger, & que je me trouvaſſe à l'extrémité. Ma vie n'a été qu'un tiſſu de chagrins, & l'école de l'adverſité rend circonſpect, diſcret & compatiſſant; on eſt attentif aux moindres démarches, lorsqu'on réfléchit ſur les conſéquences qu'elles peuvent avoir, & l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail & votre aſſiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous tra-

vaillez pour ma ſatisfaction, pour mon bonheur; & quand la maladie interrompt notre correſpondance, j'en accuſe le deſtin, & je ſouffre avec vous. L'ode philoſophique que je viens de recevoir eſt parfaite; les penſées ſont foncièrement vraies, ce qui eſt le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, & la poëſie du ſtyle, qui flatte ſi agréablement l'oreille; l'eſprit y brille. Je dois mes ſuffrages à cette ode excellente; il ne faut point être flatteur, il ne faut être que ſincère pour y applaudir. Cette ſtrophe qui commence: *Tandis que des humains*, contient un ſens infini. A Paris ce ſeroit le ſujet d'une comédie, à Londres Pope en feroit un poëme épique, & en Allemagne mes bons compatriotes trouveroient de la matière ſuffiſante pour en forger un in-folio, bien conditionné & bien épais.

Je vous eſtimerai toujours également, mon cher Protée, ſoit que vous paroiſſiez en philoſophe, en politique, en hiſtorien, en poëte, ou ſous quelque forme il vous plaiſe de vous produire: votre eſprit paroît, dans des ſujets ſi différens, d'une égale force; c'eſt un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs,

qui éblouiſſent également. Je vous recommande plus que jamais le ſoin de votre ſanté, beaucoup de diète & peu d'expériences phyſiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorſque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure; il me ſemble que j'ai une eſpèce d'hypothèque ſur vous relativement à l'eſtime que je vous porte. Il faut que j'aye des nouvelles de mon bien, ſans quoi mon imagination eſt fertile à m'offrir des monſtres & des ſantômes pour les combattre. Soyez perſuadé des ſentimens avec leſquels je ſuis &c.

Rémusberg, le 14 Septembre 1738.

Mon cher ami, je viens de recevoir une lettre & des vers que perſonne n'eſt capable de faire que vous; mais ſi j'ai l'avantage de recevoir des lettres & des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai auſſi l'embarras de ne ſavoir ſouvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potoſe, & je

ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers si vifs & si aimables que vous m'adressez, j'ai balancé plus d'une fois avant de vous envoyer l'épître sur l'Humanité que vous recevrez avec cette lettre; mais je me suis dit ensuite: il faut rendre nos hommages à Cirey, & il faut y chercher des instructions & de sages corrections. Ces motifs, à ce que j'espère, vous feront recevoir avec quelque support les mauvais vers que je vous envoie.

Thiriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la Marquise sur le Feu. Je puis dire que j'ai été étonné en le lisant. On ne diroit point qu'une pareille pièce pût être produite par une femme; de plus le style est mâle, & tout à fait convenable au sujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables & uniques dans votre espèce, & qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connoissent: je pense sur ce sujet des choses que votre seule modestie m'oblige de vous celer. Les païens ont fait des Dieux qui assurément étoient bien au dessous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, si vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorsque l'on compare la manière dont l'antiquité traitoit les grands hommes & celle dont les traite notre ſiècle. La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté paſſent pour des vertus chimériques. On dit, oh, vous vous piquez de faire le Romain, cela eſt hors de ſaiſon, on eſt revenu de ces affectations dans ce ſiècle. Tant pis; les Romains, qui ſe piquoient de vertus, étoient de grands hommes; pourquoi ne pas les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable? La Grèce étoit ſi charmée d'avoir produit Homère, que plus de dix villes ſe diſputoient l'honneur d'être ſa patrie. Et l'Homère de la France, l'homme le plus reſpectable de toute la nation, eſt expoſé aux traits de l'envie. Virgile, malgré les vers de quelques rimailleurs obſcurs, jouiſſoit paiſiblement de la protection d'Auguſte & de Mécène, comme Boileau, Racine & Corneille de celle de Louis le grand. Vous n'avez point ces avantages, & je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le ſuffrage d'un ſage, d'une Émilie doit être préférable à celui du trône pour tout

homme né avec un bon jugement. Votre efprit n'eft point efclave, & votre Mufe n'eft point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, & c'eft un témoignage irrévocable de votre fincérité; car on fait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la baffe flatterie qui règne dans les cours.

L'hiftoire de Louis XIV, que je viens de relire, fe reffent bien de votre féjour de Cirey. C'eft un ouvrage excellent & dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande inftamment de m'en procurer la continuation; mais je vous confeille en ami de point le livrer à l'impreffion; la poftérité de tous ceux dont vous dites la vérité fe ligueroit contre vous; les uns trouveroient que vous en avez trop dit, les autres que vous n'avez pas affez exagéré les vertus de leurs ancêtres; & les prêtres, cette race implacable, ne vous pardonneroit point les petits traits que vous leur lancez. J'ofe même dire que cette hiftoire, écrite avec vérité & dans un efprit philofophique, ne doit point fortir de la fphère des philofophes: non, elle n'eft point faite pour des gens qui ne favent pas penfer.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. Césarion, qui avoit la goutte, l'a perdue de joie, & Jordan, qui se portoit bien, a pensé tomber en apoplexie, tant une même cause peut produire des effets différens: c'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Il ne nous manque à Rémusberg qu'un Voltaire, pour être parfaitement heureux. Indépendamment de votre absence, votre personne est, pour ainsi dire, innée dans nos ames; vous êtes toujours avec nous: votre portrait préside dans ma bibliothéque; il pend au dessus de l'armoire qui conserve notre toison d'or; il est immédiatement placé au dessus de vos ouvrages, & vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours sous mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait étoit comme la statue de Memnon, qui donnoit un son harmonieux lorsqu'elle étoit frappée des rayons du soleil; & que votre portrait animoit de même l'esprit de ceux qui le regardent; pour moi il me semble

O vous donc qui brûlez d'une ardeur
périlleuſe! &c.

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de la petite colonie de Rémusberg, & ſouvenez-vous-en pour lui adreſſer de vos lettres paſtorales. Ce ſont des conſolations qui deviennent néceſſaires en votre abſence. Vous les devez à vos amis; j'eſpère que vous me compterez à leur tête; on ne ſauroit du moins être plus ardemment que je ne ſuis & que je ne ferai toujours &c.

Rémusberg, le 9 Novembre 1738.

Mon cher ami, il faut avouer que vous êtes un débiteur admirable. Vous ne reſtez point en arrière avec vos payemens, & l'on gagne conſidérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'épître ſur le Plaiſir; ce ſyſtème de théologie me paroît très-digne de la Divinité, & s'accorde parfaitement avec ma manière de penſer. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable?

Les Dieux que nous chantoit Homère,
Étoient forts, robuftes, puiffans;
Celui que l'on nous prèche en chaire
Eft l'original des tyrans;
Mais le Plaifir, Dieu de Voltaire,
Eft le vrai Dieu, le tendre père
De tous les efprits bienfaifans.

On ne peut mieux connoître la différence des génies qu'en examinant la manière dont des perfonnes différentes expriment les mêmes penfées. La Comteffe de Platen, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un eunuque, le périphrafoit un *homme brillanté*: l'idée étoit prife d'une pierre fine qu'on taille & qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer, portoit bien en foi le caractère de femme, je veux dire de cet efprit inviolablement attaché aux ajuftemens & aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poëte fe manifefte bien différemment par cette noble & belle périphrafe, *que le fer a privé des fources de la vie.* Outre que la penfée d'un Dieu fervi par des eunuques a quelque chofe de frappant par elle-même, elle exprime encore avec une force merveilleufe l'idée du poëte. Cette ma-

nière de toucher avec modeſtie & avec clarté une matière auſſi délicate que l'eſt celle de la circonciſion, contribue beaucoup au plaiſir du lecteur. Ce n'eſt point parce que cette pièce m'eſt adreſſée, ce n'eſt point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'eſt par ſa bonté intrinſèque, que je lui dois mon approbation entière. Je me doutois bien que le Dieu des écoles ne pourroit que gagner en paſſant par vos mains. Ne croyez pas, je vous prie, que je pouſſe mon ſcepticiſme à outrance; il y a des vérités que je crois démontrées & dont ma raiſon ne me permet pas de douter; je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'un Voltaire dans le monde; je crois encore que ce Dieu avoit beſoin dans ce ſiècle d'un Voltaire pour le rendre aimable.

Vous avez lavé, nettoyé & retouché un vieux tableau de Raphaël, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avoit rendu méconnoiſſable. Le but principal que je m'étois propoſé dans ma diſſertation ſur l'Erreur étoit d'en prouver l'innocence; je n'ai point oſé m'expliquer ſur le ſujet de la religion; c'eſt pourquoi j'ai plutôt employé un ſujet philoſo-

phique. Je respecte d'ailleurs Copernic, Descartes, Leibnitz, Newton; mais je ne suis point encore d'âge à prendre parti: les sentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt & quelques années que le ton décisif & doctoral. Il faut commencer par connoître pour apprendre à juger, c'est ce que je fais; je lis tout avec un esprit impartial & dans le dessein de m'instruire, en suivant votre excellente leçon: *& vers la vérité le doute les conduit.*

J'ai lu avec admiration & avec étonnement l'ouvrage de la Marquise sur le Feu. Cet essai m'a donné une idée de son vaste génie, de ses connoissances & de votre bonheur. Vous le méritez trop bien que je vous l'envie; jouissez-en dans votre paradis, & qu'il soit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur. Vous pouvez assurer Émilie qu'elle m'a inspiré pour le feu une vénération particulière, non le feu qu'elle décompose avec tant de sagacité, mais celui de son puissant génie. Est-ce qu'il seroit permis à un sceptique de proposer quelques doutes qui lui sont venus? Peut-on dans un ouvrage de physique où l'on re-

cherche la vérité ſcrupuleuſement, peut-on y faire entrer des reſtes des viſions de l'antiquité? J'appelle ainſi ce qui paroît être échappé à la Marquiſe touchant l'embraſement excité dans les forêts par le mouvement des branches? J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des cauſes de la congélation de l'eau. On y rapporte qu'en Suiſſe il ſe trouvoit des étangs qui geloient pendant l'été aux mois de Juin & de Juillet. Mon ignorance peut cauſer mes doutes; j'y profiterai à coup ſûr, car vos éclairciſſemens m'inſtruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages & de ceux de la Marquiſe, il ne m'eſt guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu que je faſſe. Le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire après celui de m'envoyer vos productions, eſt de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous, comme vous pourrez le voir ſur la fin de l'ouvrage. Lors qu'on a peu de génie, qu'on n'eſt point ſecondé d'un cenſeur éclairé & qu'on écrit dans une langue étrangère, on ne peut guère ſe promettre de faire des progrès: rimer

malgré ces obſtacles, c'eſt ce me ſemble être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains. Je vous fais confidence de toutes mes folies: c'eſt la marque la plus grande de ma confiance & de l'eſtime avec laquelle je ſuis inviolablement &c.

Rémusberg, ce 1 Décembre 1738.

Mon cher ami, je m'étois bien flatté que l'épître ſur l'Humanité pourroit mériter votre approbation par les ſentimens qu'elle renferme; mais j'eſpérois en même temps que vous voudriez bien faire la critique de la poëſie & du ſtyle. Je prie donc l'habile philoſophe, le grand poëte de vouloir bien s'abaiſſer encore, & de faire le grammairien rigide par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la Marquiſe; & par ma docilité à ſuivre vos corrections vous jugerez du plaiſir que je trouve à m'amender. Que mon épître ſur l'Humanité ſoit le précurſeur de l'ouvrage que vous avez médité; je me trouverai aſſez récompenſé de

ce que mon ouvrage a été comme l'aurore du vôtre: courez la même carrière & ne craignez point qu'un amour propre mal-entendu m'aveugle fur mes productions. L'humanité eft un fujet inépuifable; j'ai bégayé mes penfées, c'eft à vous à les développer.

Il paroît qu'on fe fortifie dans un fentiment lorsqu'on repaffe en fon efprit toutes les raifons qui l'appuient. C'eft ce qui m'a déterminé à traiter le fujet de l'humanité: c'eft à mon avis l'unique vertu, & elle doit être principalement le propre de ceux que leur condition diftingue dans le monde. Un fouverain, grand ou petit, peut être regardé comme un homme dont l'emploi eft de remédier autant qu'il eft en fon pouvoir aux miféres humaines; il eft comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de fes fujets. La voix des malheureux, les gémiffemens des miférables, les cris des opprimés doivent parvenir jusqu'à lui; foit par pitié pour les autres, foit par un certain retour fur foi-même, il doit être touché de la trifte fituation de ceux dont il voit les miféres, & pour peu que fon cœur foit tendre, les malheureux trouveront chez

lui toute là compaſſion dont ils ont beſoin. Un prince eſt par rapport à ſon peuple, ce que le cœur eſt à l'égard de la ſtructure mécanique du corps; il reçoit le ſang de tous les membres, & il le repouſſe juſqu'aux extrémités: il reçoit la fidélité & l'obéiſſance de ſes ſujets, & il leur rend l'abondance, la proſpérité, la tranquillité, & tout ce qui peut contribuer au bien & à l'accroiſſement de la ſociété.

Ce ſont-là des maximes qui me ſemblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes; cela ſe ſent, pourvu qu'on raiſonne, & l'on n'a pas beſoin de faire un grand cours de morale pour l'apprendre. Je crois que la compaſſion & le déſir de ſoulager une perſonne qui a beſoin de ſecours ſont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous repréſentons nos infirmités & nos miſères en voyant celles des autres, & nous ſommes auſſi prompts à les ſecourir que nous déſirerions qu'on le fût envers nous, ſi nous étions dans le même cas. Les tyrans pèchent ordinairement en enviſageant les choſes ſous un certain point de vue; ils ne conſidèrent le monde que par rapport à eux-mêmes; & pour

être

être trop au-dessus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y sont insensibles. S'ils oppriment leurs sujets, s'ils sont durs, s'ils sont violens & cruels, c'est qu'ils ne connoissent pas la nature du mal qu'ils font, & que pour ne point avoir souffert le mal, ils le croient trop léger. Ces sortes d'hommes ne sont pas dans le cas de Mucius Scévola, qui se brûlant la main devant Porsenna, ressentoit toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité : cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité de condition, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens formés par leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité. Toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir, qui faisant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie. En voilà suffisamment, à ce qu'il me paroît, pour la morale. Il me semble que je vous vois bâiller deux fois en lisant ce terrible verbiage, & la Marquise s'en impa-

tienter. Elle a raiſon en vérité; car vous ſavez mieux que moi tout ce que je pourrois vous dire ſur ce ſujet, & qui plus eſt, vous le pratiquez.

Nous reſſentons ici les effets de la congélation de l'eau; il fait un froid exceſſif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air que ce ne ſoit en tremblant que quelque partie nitreuſe n'éteigne en moi le principe de la chaleur. Je vous prie de dire à la Marquiſe que je la prie fort de vouloir m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime ſon génie; elle en doit avoir de reſte, & j'en ai grand beſoin. Si elle a beſoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

Doctiſſime, je n'ai pas vu encore l'Eſſai de la Marquiſe. Je ne ſuis pas prodigue de vos faveurs, il y a même des gens qui m'accuſent de pouſſer l'avarice juſqu'à l'excès. Jordan verra l'Eſſai ſur le feu, puiſque la Marquiſe y conſent, & il vous dira lui-même, s'il lui plaît, ce que cet ouvrage lui aura fait ſentir. Tout ce dont je puis vous aſſurer d'avance, c'eſt que tous tant que nous ſommes, nous ne

connoiſſons point les préjugés: les Deſcartes, les Leibnitz, les Newton, les Émilie nous paroiſſent autant de grands hommes qui nous inſtruiſent à proportion des ſiècles où ils ont vécu. La Marquiſe aura cet avantage que ſa beauté & ſon ſexe donne ſur le nôtre lorsqu'il s'agit de perſuader:

Son eſprit perſuadera
Que le profond Newton en tout eſt véritable;
Mais ſon regard nous convaincra
D'une autre vérité plus claire & plus palpable,
En la voyant on ſentira
Tout ce que fait ſentir un objet adorable.

Si les Grâces préſidoient à l'académie, elles n'auroient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paroît bien que Meſſieurs de l'académie, trop attachés à l'uſage & à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne ſavent qu'imparfaitement. Je me repréſente un vieux académicien, qui après avoir vieilli ſous le harnois de Deſcartes, voit dans la décrépitude de ſa courſe s'élever une nouvelle opinion; cet homme connoît par habitude les articles de ſa foi philoſophique, il eſt accou-

tumé à sa façon de penser, il s'en contente, & il voudroit que tout le monde en fît autant. Quoi! redevenir disciple à l'âge de cinquante, de soixante ans, & être exposé à la honte d'étudier soi-même, après avoir si long-temps enseigné aux autres, & d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une foible lumière, ou plutôt la voir s'obscurcir tout à fait? Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend. Il est plus court de décrier un nouveau système que de l'approfondir; il y a même une fermeté héroïque à s'opposer aux nouveautés en tous genres, & à soutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'esprits raisonne d'une autre manière; ils disent dans leur simplicité: telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne seroit-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valoient? N'ont-ils pas été heureux en suivant les sentimens d'Aristote ou de Descartes, pourquoi nous romprions-nous la tête à étudier les sentimens des novateurs? Ces sortes d'esprits s'opposeront toujours aux progrès des connoissances; aussi n'est-il pas étonnant qu'il s'en fasse si peu. Dès que je serai de retour à Rémusberg, j'irai me jeter tête baissée dans la

phyſique; c'eſt la Marquiſe à qui j'en aurai l'obligation. Je me prépare auſſi à une entrepriſe bien difficile & haſardeuſe; mais vous n'en ſerez inſtruit qu'après l'eſſai que j'aurai fait de mes forces. Le Roi va ce printemps en Pruſſe, où je l'accompagnerai. Le deſtin veut que nous jouïons aux barres, & malgré tout ce que je puis imaginer, je ne prévois pas encore comment nous pourrons nous voir. Ce ſera toujours trop tard pour mes ſouhaits; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'eſpère, comme de tous les ſentimens avec lesquels je ſuis &c.

Le 10 Janvier 1739.

Subitement d'un vol rapide
La Mort fondoit ſur moi;
L'affreuſe douleur qui la guide,
Dans peu m'eût abymé ſous ſoi.
De maux carnaſſiers avidement rongée,
La trame de mes jours alloit être abrégée,
Et la débile infirmité
Précipitoit ma triſte vie,
Hélas! avec trop de furie,

Au gouffre de l'éternité.
Déjà la Mort qui ſème l'épouvante,
Avec ſon attirail hideux,
Faiſoit briller ſa ſaux tranchante,
Pour éblouir mes foibles yeux,
Et ma penſée évanouie
Alloit abandonner mon corps,
Je me voyois finir: mes défaillans reſſorts
Du martyre ſouffrant la fureur inouie,
Faiſoient leurs derniers efforts.
L'ombre de la nuit éternelle
Diſſipoit à mes yeux la lumière du jour;
L'eſpérance, toujours ma compagne fidelle,
Ne me laiſſoit plus voir la plus foible étincelle
D'un eſpoir de retour.
Dans des tourmens ſans fin, d'une angoiſſe mortelle,
Je déſirois l'inſtant qu'éteignant mon flambeau,
La Mort aſſouviſſant ſa paſſion cruelle,
Me précipitât au tombeau.
C'eſt par vous, propice Jeuneſſe,
Que plein de joie & d'allégreſſe
Des tourmens de la mort je ſuis ſorti vainqueur.

Oui, cher Voltaire, je refpire,
Oui, je refpire encore pour vous,
Et des rives du fombre empire,
De notre attachement le fouvenir fi doux
Me tranfporta comme en délire
Chez Émilie auprès de vous.
Mais revenant à moi, par un nouveau martyre,
Je reconnus l'erreur où me plongeoient mes fens:
Faut-il mourir, difois-je? ô vous, Dieux tout-puiffans!
Redoublez ma douleur amère
Et redoublez mes maux cuifans;
Mais ne permettez pas, fiers maîtres du tonnerre,
Que les deftins impatiens,
Jaloux de mon bonheur m'arrachent de la terre,
Avant que d'avoir vu Voltaire.

Ces quarante & quelques vers fe réduifent à vous apprendre qu'une affreufe crampe d'eftomac a penfé vous priver il y a deux jours d'un ami qui vous eft bien fincèrement attaché & qui vous eftime on ne fauroit davantage.

Ma jeuneſſe m'a ſauvé; les charlatans diſent que ce ſont leurs remèdes, & pour moi je crois que c'eſt l'impatience de vous voir avant que de mourir. J'avois lu le ſoir avant que de me coucher une très-mauvaiſe ode de Rouſſeau, adreſſée à la poſtérité; j'en ai pris la colique, & je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peſte. C'eſt aſſurément l'ouvrage le plus miſérable qui me ſoit de la vie tombé entre les mains.

Je me ſens extrêmement flatté de l'approbation que vous donnez à la dernière épître que je vous ai envoyée. Vous me faites grand plaiſir de relever mes fautes: je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe, qui eſt très-mauvaiſe; mais je crains de ne pas parvenir ſitôt à l'exactitude qu'elle exige. J'ai le défaut d'écrire trop vîte & d'être trop pareſſeux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me ſera poſſible pour que vous n'ayez pas lieu de compoſer dans le goût de Lucien un dialogue des lettres qui plaident devant le tribunal de Vaugelas, & qui ſe plaignent des injures que je leur ai faites. Si en ſe corrigeant on peut par-

venir à quelque habileté, ſi par l'application on peut apprendre à mieux faire, ſi les ſoins des maîtres de l'art ne ſe laſſent point de former les diſciples; je puis aſſurer qu'avec votre aſſiſtance, je ferai un jour des vers moins mauvais que ceux que je compoſe à préſent.

J'ai bien cru que la Marquiſe du Châtelet étoit en affaires ſérieuſes, & qu'elle étoit en phyſique, en philoſophie & dans la ſociété. Le propre des ſciences eſt de donner une juſteſſe d'eſprit qui prévient l'abus qu'on en pourroit faire. J'aime à apprendre qu'une jeune Dame ait aſſez d'empire ſur ſes paſſions pour ſacrifier tous ſes goûts à ſes devoirs; mais j'admire encore plus un philoſophe qui abandonne la retraite & la paix en faveur de l'amitié. Ce ſont des exemples que Cirey fournit à la poſtérité, & qui feront infiniment plus d'honneur à la philoſophie que l'abdication de cette femme ſingulière qui deſcend du trône de Suède, pour aller occuper un palais à Rome. Les ſciences doivent être conſidérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs; les perſonnes qui les cultivent ont plus de méthode dans

ce qu'elles font, & elles agiſſent plus conſéquemment. L'eſprit philoſophique établit des principes; ce ſont les ſources des raiſonnemens & la cauſe des actions ſenſées. Je ne m'étonne point que vous autres habitans de Cirey ſaſſiez ce que vous devez faire; mais je m'étonnerois beaucoup ſi vous ne le faiſiez pas, vu la ſublimité de vos génies & la profondeur de vos connoiſſances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, & d'aviſer en même temps à la voie la plus courte pour accélérer notre correſpondance. Je me flatte de pouvoir recevoir tous les huit jours de vos lettres, lorſque vous ſerez ſi voiſin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays; car je connois très-particulièrement le Prince d'Orange, qui eſt ſouvent à Bréda, & le Duc d'Aremberg, qui demeure à Bruxelles; peut-être pourrai-je auſſi par le miniſtère du Prince de Lichtenſtein abréger à la Marquiſe les longueurs qu'on lui fera ſouffrir à Bruxelles & à Vienne; les juges de ces pays ne ſe preſſent point dans leurs jugemens: on dit que ſi la cour impériale devoit un ſoufflet à quel-

qu'un, il faudroit folliciter trois ans avant que d'en obtenir le payement. J'augure de là que les affaires de la Marquife ne fe termineront pas auffi vîte qu'elle le pourroit défirer.

Le vin de Hongrie vous fuivra partout où vous irez; il vous eft beaucoup plus convenable que le vin de Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, à caufe qu'il eft fort malfain. Ne m'oubliez pas, cher Voltaire, & fi votre fanté vous le permet, donnez-moi plus fouvent de vos nouvelles, de vos cenfures & de vos ouvrages. Vous m'avez fi bien accoutumé à vos productions, que je ne puis prefque plus revenir à celles des autres. Je brûle d'impatience d'avoir la fin du fiècle de Louis XIV. Cet ouvrage eft incomparable; mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

A Berlin, le 27 Janvier 1739.

Mon cher ami, vous recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence: une prévention favorable à l'auteur vous fait excufer leurs foibleffes, & les fautes dont ils fourmillent. Je fuis

comme le Prométhée de la fable; je dérobe quelque chofe de votre feu divin, dont j'anime mes foibles productions; mais la différence qu'il y a entre cette fable & la vérité, c'eft que l'ame de Voltaire, beaucoup plus grande & plus magnanime que celle du roi des Dieux, ne me condamne point au fupplice que fouffrit l'auteur du célefte larcin. Ma fanté languiffante encore m'empêche d'exécuter les ouvrages que je roulois dans ma tête; & le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne à faire tous les jours de l'exercice, temps que je fuis obligé de prendre fur mes heures d'étude. Ces charlatans veulent me défendre de m'inftruire, bientôt ils voudront que je ne penfe plus: mais tout compté tout rabattu, j'aime mieux être malade de corps, que d'être perclus d'efprit. Malheureufement l'efprit ne femble être que l'acceffoire dù corps; il eft dérangé en même temps que l'organifation de notre machine, & la matière ne fauroit fouffrir, fans que l'efprit s'en reffente également. Cette union fi étroite, cette liaifon intime eft, ce me femble, une très-forte preuve du fentiment de Locke; ce qui penfe en

nous eſt aſſurément un effet ou un réſultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme ſenſé, tout homme qui n'eſt point imbu de prévention ou d'amour propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en phyſique; j'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, & j'en ai indiqué deux nouvelles, qui ſont premièrement de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir ſi ſon mouvement ſera accéléré, s'il retardera, s'il reſtera le même, ou s'il ceſſera. La ſeconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois; après qu'on l'aura enfermé dans le récipient, on en pompera l'air, & je ſuppoſe que le pois ne croîtra point, à cauſe que j'attribue à l'air cette vertu productrice & cette force qui développe les ſemences. J'ai donné de plus quelque beſogne à nos académiciens: il m'eſt venu une idée ſur la cauſe des vents, que je leur ai communiquée, & notre célèbre Kirch pourra me dire au bout d'un an, ſi mon aſſertion eſt juſte,

ou ſi je me ſuis trompé. Je vous dirai en peu de mots de quoi il s'agit. On ne peut conſidérer que deux choſes comme les mobiles du vent; la preſſion de l'air & le mouvement. Or je dis que la raiſon qui fait que nous avons plus de tempêtes vers le ſolſtice d'hiver, c'eſt que le ſoleil eſt plus voiſin de nous & que la preſſion de cet aſtre ſur notre hémiſphère produit les vents: de plus, la terre étant dans ſon périgée, doit avoir un mouvement plus fort en raiſon inverſe du quarré de ſa diſtance, & ce mouvement influant ſur les parties de l'air, doit néceſſairement produire les vents & les tempétes. Les autres vents peuvent venir des autres planètes avec leſquelles nous ſommes dans le périgée; de plus, lorſque le ſoleil attire beaucoup d'humidités de la terre, ces humidités qui s'élèvent & ſe raſſemblent dans la moyenne région de l'air, peuvent par leur preſſion cauſer également des vents & des tourbillons. Mr Kirch obſervera exactement la ſituation de notre terre à l'égard du monde planétaire; il remarquera les nuages, & il examinera avec ſoin, pour voir ſi la cauſe que j'aſſigne au vent eſt véritable.

En voilà affez pour la phyfique. Quant à la poëfie, j'avois formé un deffein, mais ce deffein eft fi grand, qu'il m'épouvante moi-même, lorsque je le confidère de fang froid. Le croiriez-vous? J'ai fait le projet d'une tragédie; le fujet eft pris de l'Énéide; l'action de la pièce devoit repréfenter l'amitié tendre & conftante de Nifus & d'Euryale. Je me fuis propofé de renfermer mon fujet en trois actes, & j'ai déjà rangé & digéré les matériaux; ma maladie eft furvenue, & Nifus & Euryale me paroiffent plus redoutables que jamais.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhenfible; je doute s'il y a un Voltaire dans le monde; j'ai fait un fyftème pour nier fon exiftence: non affurément, ce n'eft pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à Mr de Voltaire. Il y a à Cirey une académie, compofée de l'élite de l'univers; il y a des philofophes qui traduifent Newton, il y a des poëtes héroïques, il y a des Corneilles, il y a des Catulles, il y a des Thucydides, & l'ouvrage de cette académie fe publie fous le nom de Voltaire, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la

commande. La fable nous parle d'un géant qui avoit cent bras, vous avez mille génies; vous voulez embraſſer l'univers entier, comme Atlas le portoit. Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue. N'oubliez point que ſi votre eſprit eſt immenſe, votre corps eſt très-fragile; ayez quelque égard, je vous prie, à l'amitié de vos amis, & ne rendez pas votre champ aride à force de le faire rapporter. La vivacité de votre eſprit mine votre ſanté, & ce travail exorbitant uſe trop vîte votre vie.

Puisque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la Henriade que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés. J'aurois deſſein de faire graver la Henriade, (lorsque vous m'aurez envoyé les changemens que vous avez trouvé à propos de faire) comme l'Horace qu'on a gravé à Londres. Knobelsdorf, qui deſſine très-bien, fera les deſſeins des eſtampes, & l'on pourroit y ajouter l'ode à Maupertuis, les épîtres morales, & quelques unes de vos pièces qui ſont diſperſées en différens endroits. Je vous prie de me dire votre ſentiment, & quelle ſeroit votre volonté.

Il

Il eſt indigne, il eſt honteux pour la France qu'on vous perſécute impunément. Ceux qui ſont les maîtres de la terre doivent adminiſtrer la juſtice, récompenſer & ſoutenir la vertu contre l'oppreſſion & la calomnie du vice. Je ſuis indigné de ce que perſonne ne s'oppoſe à la fureur de vos ennemis. La nation devroit embraſſer la querelle de celui qui ne travaille que pour la gloire de ſa patrie, & qui eſt presque l'unique homme qui faſſe honneur à ſon ſiècle. Les perſonnes qui penſent juſte, mépriſent le libelle diffamatoire qui paroît: ils ont en horreur ceux qui en ſont les abominables auteurs. Ces pièces ne ſauroient attaquer votre réputation; ce ſont des traits impuiſſans, & des calomnies trop atroces pour être crues ſi légèrement.

J'ai fait écrire à Thiriot tout ce qui convient qu'il ſache, & l'avis qu'on lui a donné touchant ſa conduite, fructifiera, à ce que j'eſpère. Vous ſavez que la Marquiſe & moi nous ſommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorſque vous ſerez attaqué, de prendre votre défenſe; ce n'eſt point que nous puiſſions nous en acquitter avec autant d'éloquence, de tour & de

dignité que si vous preniez ce soin vous-même. Mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, à cause qu'un ami, outré du tort qu'on fait à son ami outré, peut dire beaucoup de choses que la modération de l'offensé doit supprimer: le public même est plutôt ému par les plaintes d'un ami compatissant, qu'il n'est attendri par l'opprimé qui crie vengeance. Je ne suis point indifférent sur ce qui vous regarde, & je m'intéresse avec zèle au repos de celui qui sans relâche travaille pour mon instruction & pour mon agrément.

Je suis &c.

A Berlin, ce 2 de Février 1739.

Mon cher ami, je me suis furieusement précipité à vous découvrir mes projets de physique: il faut l'avouer, ce trait sent bien le jeune homme, qui pour avoir pris une légère teinture de physique, se mêle de proposer des problèmes aux maîtres de l'art. J'en fais amende honorable en rougissant, & je vous pro-

mets que vous ne m'entendrez plus parler de périhélies ni d'aphélies qu'après m'en être bien inſtruit préalablement. Paſſez cependant à un ignorant de vous faire une objection à ce vide que vous ſuppoſez entre le ſoleil & nous. Il me ſemble que dans le traité de la lumière Newton dit que les rayons du ſoleil ſont de la matière; & qu'ainſi il falloit qu'il y eût un vide, afin que ces rayons puſſent parvenir à nous en ſi peu de temps: or comme ces rayons ſont matériels, & qu'ils occupent cet eſpace immenſe, tout cet intervalle ſe trouve donc rempli d'une matière lumineuſe; ainſi il n'y a point de vide; & la matière ſubtile de Deſcartes, ou l'éther, comme il vous plaira de la nommer, eſt remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci ne vous attendez plus de moi à un ſeul petit mot de phyſique. Je ſuis volontaire en fait de philoſophie; je ſuis très-perſuadé que nous ne découvrirons jamais les ſecrets de la nature; & reſtant neutre entre les ſectes, je puis les regarder ſans prévention & m'amuſer à leurs dépens. Je n'ai pas la même indifférence pour ce qui regarde la morale; c'eſt la partie la plus

néceſſaire de la philoſophie, & qui contribue le plus au bonheur des hommes.

Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie ſur la Tranquillité. Ma ſanté ne m'a pas permis de faire grand' choſe; j'ai en attendant ébauché cet ouvrage; ce ſont des idées croquées, que la main d'un habile peintre devroit mettre en exécution. J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie; je ferai ce que je pourrai pour réuſſir, mais je ſens bien que la pièce toute achevée ne ſera bonne qu'à ſervir de papillottes à la Marquiſe. Je médite un ouvrage ſur le Prince de Machiavel; tout cela roule encore dans ma tête, & il faudra le ſecours de quelque Divinité pour débrouiller ce chaos. J'attends avec impatience la Henriade; mais je vous demande inſtamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez: il n'y auroit rien de plus inſtructif, ni de plus capable de former le goût, que ces remarques. Servez-vous s'il vous plaît, de la voie de Michelet, pour me faire tenir vos lettres; c'eſt la meilleure de toutes. Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre ſanté; j'appréhende beaucoup

que ces perſécutions & ces affaires continuelles qu'on vous fait, ne l'altèrent plus qu'elle ne l'eſt déjà. Je ſuis &c.

A Rémusberg, le 22 Mars 1739.

Je n'ai qu'un moment à moi pour vous aſſurer de mon amitié, & pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre & les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quilles, à la Marquiſe. Nous ſommes ſi occupés ici, qu'à peine avons-nous le temps de reſpirer. Quinze jours me mettront en ſituation d'être plus prolixe. Le vin de Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cauſe des chaleurs qui ſont ſurvenues. Je ſuis occupé à préſent à régler l'édition de la Henriade; je vous communiquerai tous les arrangemens que j'aurai pris là-deſſus.

Nous venons de perdre l'homme le plus ſavant de Berlin, le répertoire de tous les ſavans d'Allemagne, un vrai magaſin de ſciences: le célèbre Mr la Croze vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la

quinteſſence de toute l'hiſtoire, & une multitude d'hiſtoriettes dont ſa mémoire prodigieuſe n'avoit laiſſé échapper aucune circonſtance. Falloit-il tant étudier pour mourir au bout de quatre-vingts ans? ou plutôt ne devoit-il point vivre éternellement, pour récompenſe de ſes belles études? Les ouvrages qui nous reſtent de ce ſavant prodigieux, ne le ſont pas aſſez connoître à mon avis. L'endroit par lequel il brilloit le plus, c'étoit ſans contredit ſa mémoire; il en donnoit des preuves ſur tous les ſujets qu'on lui propoſoit; il vous citoit les éditions & les pages où vous trouviez, ſans que cela lui manquât jamais, tout ce que vous ſouhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont en rien diminué le talent extraordinaire de ſa mémoire, & jusqu'au dernier ſoupir de ſa vie il a fait amas de tréſors d'érudition, que la mort vient d'enfouir pour jamais, avec une connoiſſance parfaite de tous les ſyſtèmes philoſophiques, qui embraſſoit également les points principaux des opinions & les moindres minuties. Mr de la Croze étoit aſſez mauvais philoſophe; il ſuivoit le ſyſtême de Descartes dans lequel on l'avoit élevé, probablement par pré-

vention, & pour ne point perdre la coutume qu'il avoit contractée, depuis soixante & dix années, d'être de ce sentiment: le jugement, la pénétration & un certain feu d'esprit qui cacactérise si bien les esprits originaux & les génies supérieurs, n'étoit point de son ressort; en revanche une probité égale dans toutes ses fortunes le rendoit respectable, & digne de l'estime des honnêtes gens. Plaignez-nous, mon cher Voltaire; nous perdons de grands hommes, & nous n'en voyons point renaître; il paroît que les savans & les orangers sont de ces plantes qu'il faut transplanter dans ce pays, mais que notre terroir ingrat est incapable de reproduire, lorsque les rayons ardens du soleil ou les gelées violentes de l'hiver les ont une fois fait sécher. C'est ainsi qu'insensiblement & par degrés la barbarie s'est introduite dans la capitale de l'univers après le siècle heureux des Cicéron & des Virgile. Lorsque le poëte est remplacé par le poëte, le philosophe par le philosophe, l'orateur par l'orateur, on peut alors se flatter de voir les sciences se perpétuer; mais lorsque la mort les ravit les uns après les autres, sans qu'on voie ceux qui peu-

vent les remplacer dans les ſiècles à venir, il ne ſemble point qu'on enterre un ſavant, mais plutôt qu'on enterre les ſciences. Je ſuis avec tous les ſentimens que vous faites ſi bien éprouver à vos amis & qu'il eſt difficile d'exprimer &c.

le 1 Juin 1739.

Mon cher ami, je ſouhaiterois beaucoup que votre étoile errante ſe fixât; car mon imagination déroutée ne ſait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvoit une fois diriger vos pas du côté de notre ſolitude, j'emploierois aſſurément tous les ſecrets de l'aſtronomie pour arrêter ſon cours: je me jeterois même dans l'aſtrologie, j'apprendrois le grimoire, & je ferois des invocations à tous les Dieux & à tous les Diables, pour qu'ils ne vous permiſſent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher Voltaire, Ulyſſe, malgré les enchantemens de Circé, ne penſoit qu'à ſortir de cette île, où toutes les careſſes de la Déeſſe magicienne n'a-

voient pas autant de pouvoir ſur ſon cœur que le ſouvenir de ſa chère Pénélope. Il me paroît que vous ſeriez dans le cas d'Ulyſſe, & que le puiſſant ſouvenir de la belle Émilie & l'attraction de ſon cœur auroient ſur vous un empire plus fort que mes Dieux & mes Démons. Il eſt juſte que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes; je le cède donc à la Marquiſe, toutefois à condition qu'elle maintienne mes droits de ſecond contre tous ceux qui voudroient me les diſputer.

J'ai cru que je pourrois aller aſſez vîte dans ce que je m'étois propoſé d'écrire contre Machiavel; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour ſavoir tout ce qu'on a écrit ſur Machiavel, il m'a fallu lire une infinité de livres, & avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Pruſſe ne laiſſera pas que de cauſer encore quelque interruption à mes études, & retardera la Henriade, Machiavel & Euryale. Je n'ai point encore réponſe d'Angleterre; mais vous pouvez compter que c'eſt une choſe réſolue, & que la Henriade ſera gravée. J'eſpère

de pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage & de l'avant-propos avant mon retour de Pruſſe, qui pourra être vers le 15 d'Août. Un prince oiſif eſt, ſelon moi, un animal peu utile à l'univers; je veux du moins ſervir mon ſiècle en ce qui dépend de moi; je veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui eſt utile à l'univers! je veux multiplier un poëme où l'auteur enſeigne le devoir des grands, & celui des peuples, une manière de régner peu connue des princes, & une façon de penſer qui auroit anobli les Dieux d'Homère, autant que leurs cruautés & leurs caprices les ont rendus mépriſables. Vous faites un portrait vrai, mais terrible des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, & des ſuites funeſtes du faux zèle. Ce ſont des leçons qu'on ne ſauroit aſſez répéter aux hommes, que leurs folies paſſées devroient du moins rendre plus ſages. Ce que je médite contre le machiavéliſme eſt proprement une ſuite de la Henriade: c'eſt ſur les grands ſentimens de Henri IV que je forge le tonnerre qui écraſera Céſar Borgia. Pour Niſus & Euryale, ils attendront que le temps & vos corrections ayent fortifié ma ver-

ve. J'envoie par le Lieutenant Schilling le vin de Hongrie ſous l'adreſſe du Duc d'Aremberg: il eſt ſûr que ce Duc eſt le patriarche des bons-vivans, comme il peut être regardé comme père de la joie & des plaiſirs. Silène l'a doué d'une phyſionomie qui ne dément point ſon caractère, & qui fait connoître en lui une volupté aimable, & décraſſée de tout ce que la débauche a d'obſcénités.

J'eſpère que vous reſpirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, & que la ſécurité de ce ſéjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la ſanté de votre corps; je vous aſſure qu'elle m'intéreſſe beaucoup, & qu'il ne ſe paſſe aucun jour que je ne faſſe des vœux en votre faveur à la Déeſſe de la ſanté.

J'eſpère que tous mes paquets vous ſeront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plait, quelque petit mot. On dit que les plaiſirs ſe ſont donné rendez-vous ſur votre route,

Que la danſe & la comédie,
Avec leur ſœur la mélodie,
Toutes trois firent le deſſein
De vous eſcorter en chemin,

Avecque leur bande joyeuſe,
Et qu'en tous lieux leur troupe heureuſe
Devant vos pas ſemant des fleurs,
Vous a rendu tous les honneurs
Qu'au ſommet de la double croupe,
Gouvernant ſa divine troupe,
Apollon reçoit des neuf ſœurs.

On dit auſſi:

Que la Politeſſe & les Grâces
Avec vous quittèrent Paris,
Que l'ennui froid a pris les places
De ces Déeſſes & des ris;
Qu'en cette région trompeuſe
La politique frauduleuſe
Tient le poſte de l'équité;
Que la timide honnêteté
Redoutant le pouvoir inique
D'un prélat fourbe & deſpotique,
Ennemi de la liberté,
S'enfuit avec la vérité.

Voilà une gazette poëtique de la façon qu'on les fait à Rémusberg. Si vous êtes friand de nouvelles, je vous en promets en proſe & en vers, comme vous les voudrez, à mon retour.

Mille aſſurances d'eſtime à Émilie, ma rivale de votre cœur. J'eſpère que vous tiendrez les engagemens de docilité que vous avez pris avec Superville. Céſarion vous dit tout ce qu'un cœur comme le ſien ſent, lorſqu'il a été aſſez heureux pour connoître le vôtre, & moi je ſuis plus que jamais &c.

A Rémusberg, 26 Juin 1739.

Sublime auteur, ami charmant,
Vous dont la ſource intariſſable
Nous fournit ſi diligemment
De ce fruit rare, ineſtimable
Que votre Muſe hardiment
Dans un ſéjour peu favorable
Fait éclore à chaque moment,
Au fond de la Lithuanie
J'ai vu paroître tout brillant
Ce rayon de votre génie
Qui confond dans la tragédie
Le fataliſme en ſe jouant.
J'ai vu de la philoſophie,
J'ai vu le Baron voyageur,

Et j'ai vu la pièce accomplie
Où les ouvrages & la vie
De Molière vous font honneur.
A la France votre patrie,
Voltaire, daignez épargner
Les frais que pour l'académie
Sa main a voulu deſtiner.

En effet je ſuis ſûr que ces quarante têtes qui ſont payées pour penſer, & dont l'emploi eſt d'écrire, ne travaillent pas la moitié autant que vous. Je ſuis certain que ſi l'on pouvoit apprécier la valeur des penſées, toutes celles de cette nombreuſe ſociété priſes enſemble ne tiendroient pas l'équilibre vis-à-vis des vôtres. Les ſciences ſont pour tout le monde; mais l'art de penſer eſt le don le plus rare de la nature.

Cet art fut banni de l'école,
Aux pédans il eſt inconnu;
Par l'inquiſition frivole
L'uſage en feroit défendu,
Si le pouvoir ſaint de l'étole
S'étoit à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penſer juſte a prétendu;

Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé fon idole,
Et l'ignorant a confondu
Le froid non-fens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penfer, cet art fi peu connu.

Entre cent perfonnes qui croient penfer, il en eft une à peine qui penfe par elle-même; les autres n'ont que deux ou trois idées, qui roulent dans leur cerveau, fans s'altérer, & fans acquérir de nouvelles formes; & la centième penfera peut-être ce qu'une autre a déjà penfé, mais fon génie, fon imagination ne fera pas créatrice. C'eft cet efprit créateur qui fait multiplier les idées, qui faifit des rapports entre des chofes que l'homme inattentif n'apperçoit qu'à peine; c'eft cette force du bon fens qui fait felon moi la partie effentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux & rare
Ne fauroit fe communiquer;
La nature en paroît avare.
Autant que l'on a pu compter,
Tout un fiècle elle fe prépare,
Lorsqu'elle nous le veut donner.

Mais vous le possédez, Voltaire,
Et ce feroit vous ennuyer
Qu'apprécier & calculer
L'heritage de votre père.

Trois fortes d'ouvrages me font parvenus de votre plume en fix femaines de temps. Je m'imagine qu'il y a quelque part en France une fociété choifie de génies égaux & fupérieurs qui travaillent tous enfemble, & qui publient leurs ouvrages fous le nom de Voltaire, comme cette autre fociété les publie fous le nom de Trévoux. Si cette fuppofition eft fondée, je me fais trinitaire & je commencerai à voir jour à ce myftère que les chrétiens ont cru jusqu'à préfent fans le comprendre.

Ce qui m'eft parvenu de Mahomet me paroît récent; je ne faurois juger de la charpente de la pièce, faute de la connoître; mais la verfification eft à mon avis pleine de force, & accompagnée de ces portraits & caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'efprit. Vous n'avez pas befoin, mon cher Voltaire, de l'éloquence de Mr Valory; vous êtes dans le cas où l'on ne fauroit détruire ni augmenter votre réputation.

Vaine-

Vainement l'envieux desséche de fureur;
L'ennemi des humains qu'afflige leur bonheur,
Cet insecte rampant qui naît avec la gloire,
Dont le toucher impur salit souvent l'histoire,
Sur vos vers immortels répandant ses poisons,
De vos lauriers naissans retarde les moissons.
Votre ame, à tous les arts par son penchant formée,
Par vingt ans de travaux fonda sa renommée;
Sous les yeux d'Émilie élève de Newton,
Vous effacez du Thou, vous surpassez Maron.
En tout genre d'écrits, en toute carrière
C'est le même soleil & la même lumière.
Cet esprit, ces talens, ces qualités du cœur
Peuvent plus sur mes sens que tout ambassadeur.

Je suis avec une estime parfaite, mon cher Voltaire,

Votre très-affectionné ami.

Si vous voyez le Duc d'Aremberg, faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que

deux lignes françoiſes de ſa main me feroient plus de plaiſir que mille lettres allemandes dans le ſtyle des chancelleries.

A Kœnigsberg, 9 d'Août 1739.

Enfin hors du piége trompeur,
Enfin hors des mains aſſaſſines
Des charlatans que notre erreur
Nourrit ſouvent pour nos ruines,
Vous quittez votre empoiſonneur
Du Tokay, des liqueurs divines
Vous ſerviront de médecines,
Et je ſerai votre doƈteur.
Soit, j'y conſens, ſi par avance,
Voltaire, de ma conſcience
Vous devenez le confeſſeur.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que le vin de Hongrie eſt arrivé à Bruxelles. J'eſpère d'être bientôt informé par vous-même que vous en avez bu, & qu'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On m'écrit que vous avez donné une fête charmante au Duc d'Aremberg, à Madame Charolet & à la fille du Comte de Lau-

raï; j'en ai été bien aiſe, car il eſt bon de prouver par un exemple à l'Europe, que le ſavoir n'eſt pas incompatible avec la galanterie.

Quelques vieux pédans radoteurs,
Dans leur taudis toujours en cage,
Hors du monde & loin de nos mœurs
Effarouchoient d'un air ſauvage
Cet auteur fou, léger, volage
Qui turlupine les docteurs.
Le goût ne fut point l'appanage
De ces miſérables rêveurs,
Qui cherchoient les talens du ſage
Dans de ſimples extérieurs,
Dans les rides de leur viſage,
Et dans les frivoles honneurs
Du plus gros format d'un ouvrage.
Le peuple, fait pour les erreurs,
Aux préjugés en appanage,
De tout ſavant crut voir l'image
Dans celui de ces plats auteurs.
Bientôt pour le bien de la terre
Le Ciel daigna former Voltaire;
Lors ſous de nouvelles couleurs,
Et par vos talens anoblie,
Reparut la philoſophie

Dans un cercle d'admirateurs.
En pénétrant les profondeurs
Que Newton découvrit à peine,
Et dont cent auteurs à la gêne
En vain furent commentateurs;
En suivant les divines traces
De ces esprits universels,
Agens sacrés des immortels,
Vos mains sacrifiant aux Grâces,
Vos fleurs parèrent leurs autels.
Pesans disciples des Saumaises,
Disséqueurs de graves fadaises,
Suivez ces exemples charmans;
Quittez la région frivole
D'où l'air empesé de l'école
A proscrit tous les agrémens.

J'attends avec bien de l'impatience les actes suivans de Mahomet. Je m'en rapporte bien à vous, persuadé que cette tragédie singulière & nouvelle brillera de charmes nouveaux.

Ta Muse en conquérant asservit l'univers;
La nature adjugea son tribut à tes vers.
L'Europe à tes succès se voyoit asservie,
L'Afrique étoit domptée, il te falloit l'Asie.

Dans ses fertiles champs cours moissonner des fleurs,
Au théâtre françois combattre les erreurs,
Et frapper nos bigots d'une main indirecte
Sur l'auteur insolent de l'infidelle secte.

On m'avoit dit que je trouverois la défaite de Machiavel dans les notes politiques d'Amelot de la Houssaye & dans la traduction du Chevalier Gordon. J'ai lu ces deux ouvrages judicieux & excellens dans leur genre; mais j'ai été bien aise de voir que mon plan étoit tout différent du leur; je travaillerai à l'exécuter dès que je serai de retour. Vous serez le premier qui verrez l'ouvrage, & le public ne le verra point, à moins que vous ne l'approuviez; j'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu permettre les distractions d'un voyage, & ce tribut que la naissance est obligé de payer, à ce que l'on dit, à l'oisiveté & à l'ennui.

Je serai le 18 à Berlin, & je vous enverrai de là ma préface de la Henriade, afin d'obtenir le sceau de votre approbation.

Adieu, mon cher Voltaire; faites, s'il vous plait, mes assurances d'estime à la Marquise

du Châtelet, & grondez un peu le Duc d'Aremberg de sa lenteur à me répondre; je ne sais qui de nous deux est le plus occupé, mais je sais bien qui est le plus paresseux.

Je suis avec toute l'affection possible, mon cher Voltaire,

Votre parfait ami.

Aux haras de Prusse, 15 Août 1739.

Mon cher ami, j'ai reçu deux de vos lettres à la fois, auxquelles je réponds, savoir à celles du 12 & du 17 d'Août. J'ai très-bien reçu de même le second acte de Mahomet, qui me paroît fort beau, mais à vous parler franchement moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers dans le premier acte de cette pièce qui m'a fait naître un doute; je ne sai si l'usage veut qu'on dise *écraser des étincelles*, j'ai cru qu'il falloit dire *éteindre* ou *étouffer* des étincelles.

Souvenez-vous, je vous prie, de ce beau vers, *& vers la vérité le doute les conduit.* Toujours sais-je bien que mes sens sont affectés

d'une manière bien plus agréable par les magnifiques vers de vos musulmans, que par les massacres que ces infidelles font de nos pauvres Allemands à Belgrad.

Quand de souffre enflammés deux nuages affreux
Obscurcissent les cieux & menacent la terre,
Agités par les vents dans leur cours orageux
De leurs flancs entr'ouverts vomissent le tonnerre,
D'un choc impétueux se frappent dans les airs,
Semblent nous abymer aux gouffres des enfers,
La nature frémit; ce bruit épouvantable
Paroît dans le chaos plonger les élémens,
Et du monde ébranlé le fondement durable
Semble être parvenu à ses derniers momens.
Ainsi quand le Démon altéré de carnage
Sous ses drapeaux sanglans rassemble les humains,
Que la destruction, la mort, l'aveugle rage,
Des vaincus, des vainqueurs a fixé les destins,
De haine & de fureur follement animées,

S'égorgent de ſang froid deux puiſſantes armées;
La terre de leur ſang s'abreuve avec horreur,
L'enfer de leurs ſuccès empoiſonne la ſource,
Le ciel au loin gémit d'une affreuſe clameur,
Et les flots pleins de morts interrompent leur courſe.
Ciel d'où part cette voix de vaincus, de trépas,
O ciel! quoi, de l'enfer un monſtre abominable
Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le ſang humain plonge leur bras coupable!
Quoi! l'aigle des Céſars vaincu des muſulmans
Quitte d'un vol hâté ces rivages ſanglans;
De morts & de mourans les plaines ſont couvertes;
Le trépas qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal de leurs communes pertes
Aſſemble avidement les cruelles moiſſons,

O fatale Morave! ô trop funestes rives!
Combien de sang humain répandu sur vos bords,
Rougissant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin portent l'effroi, le carnage & les morts!
Du trépas dévorant vos plaines empestées
D'un mal contagieux déjà sont infectées.
Par quels monstres cruels, par quels affreux tyrans
Ces douces régions sont-elles désolées,
Et tant de légions de braves combattans
Sur l'autel de la mort sont-elles immolées?
Tel que le mont Athos qui du fond des enfers
S'élevant jusqu'aux cieux, au dessus des nuages,
Contemple avec mépris les aquilons altiers
A l'entour de ses pieds rassemblant les orages;
Tel dans son vain éclat, au dessus des humains,
Un monarque indolent maîtrise les destins;
Du fardeau de l'État il charge son ministre,
D'un foudre destructeur il arme ses héros.

L'autre au fond d'un férail fignant l'ordre finiftre,
De fang froid de la guerre allume les flambeaux.
Monarques malheureux, ce font vos mains fatales
Qui nourriffent les feux de ces embrafemens.
La haine, l'intérêt, Déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égaremens.
Accablés fous le poids de nombreufes provinces,
Vous en voulez encor ravir à d'autres princes.
Payez de votre fang les frais de votre orgueil;
Laiffez le fils tranquille, & le père à fes filles;
Et qu'ainfi les fuccès, le malheur & le deuil
Ne touchent de l'État que vos feules familles.
Ce globe fpacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe des humains la commune patrie,
Où ces peuples nombreux de cent climats divers
Ne forment raffemblés qu'une ample colonie,
Diftingués par leurs traits, par leurs religions,

Leurs coutumes, leurs mœurs & leurs opinions,
Du Ciel, qui les forma ſur un même modèle,
Ils reçurent des cœurs, & c'étoit pour s'aimer.
Déteſtez, inſenſés, votre rage cruelle;
L'amour ne pourra-t-il jamais vous déſarmer?

De leurs deſtins cruels mon ame eſt attendrie;
Et d'un ſort ſi funeſte aveugles artiſans,
Dieu! quel acharnement! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans!
Européens, Chinois, habitans de l'Afrique,
Et vous fiers citoyens du fond de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les miſères
Où vous plongent ſans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon ſang & mes frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la paix
Réprouvant ſes erreurs abandonne les armes,
Et que l'ambition, la guerre & les procès

Laiſſent le genre humain ſans trouble & ſans alarmes!
Que deſcendent des cieux, pour remplir leurs déſirs,
Ces volages enfans, les ris & les plaiſirs,
Le luxe fortuné, la prodigue abondance,
Et vous arts précieux, par qui furent polis
Les Égyptiens, les Grecs, l'Italie & la France,
Mais dont à votre tour vous fûtes anoblis!
Venez, arts enchanteurs, par vos heureux preſtiges
Étaler à nos yeux vos charmes tout-puiſſans.
Des ſujets de terreur par vos nouveaux prodiges
Se changent en vos mains & plaiſent à nos ſens:
Tels des gouffres profonds, inconnus au tonnerre,
Où mille affreux rochers ſe cachent ſous la terre,
Où roulent à grand bruit de rapides torrens,
Les hommes ont tiré, guidés par l'induſtrie,
Ces métaux précieux, ces riches diamans,
Compagnons faſtueux des grandeurs de la vie,

Ainsi possédant l'art des magiques accords,
Voltaire fait orner des fleurs qu'il fait éclore
Ces tragiques sujets, ces carnages, ces morts,
Que sans ces traits savans l'œil délicat abhorre :
C'est là qu'on peut souffrir ces massacres affreux;
Les malheurs des humains ne plaisent qu'en ces jeux
Où des auteurs divins tracent à la mémoire
Les règnes détestés de barbares tyrans,
D'un illustre courroux la malheureuse histoire,
Où les crimes des morts corrigent les vivans.

Poursuivez donc ainsi, fiers enfans de Solime,
Faites-nous admirer vos triomphes heureux;
Et bientôt surpassant Mithridate & Monime,
Au théâtre françois attirez tous nos vœux.
Allez donc, sur les pas de César & d'Alzire,
Sous le nom de Phanor à Paris vous produire;

Sans avoir des rivaux moins craints, moins redoutés,
Mais plus fûrs du bonheur de toucher & de plaire,
Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,
Je vois tous les lauriers que vous cueillit Voltaire.

Je vous envoie en même temps la préface de la Henriade. Il faut fept années pour la gravure; mais l'imprimeur anglois affure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de fon Horace latin. Si vous trouvez quelque chofe à changer ou à corriger dans cette préface, il ne dépendra que de vous de le faire: je ne veux pas qu'il y ait rien d'indigne de la Henriade, ni de fon auteur: je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre. Après un petit voyage de quelques jours qui me refte à faire, je me mettrai férieufement en devoir de combattre Machiavel. Vous favez que l'étude veut du repos, & je n'en ai aucun depuis trois mois; j'ai même été obligé de quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps

d'achever cette lettre; & l'ouvrage que je me ſuis propoſé de faire demandant du jugement & de l'exactitude, je l'ai réſervé pour mon loiſir dans ma retraite philoſophique.

Je vous vois avec plaiſir mener une vie presque toute auſſi errante que la mienne. Thiriot m'avertit de votre arrivée à Paris. J'avoue que ſi j'avois le choix des fêtes que célèbrent les François d'aujourdhui & de celles qu'on célébroit du temps de Louis XIV, je ſerois pour celles où l'eſprit a plus de part que la vue; mais je ſais bien que je préférerois à toutes ces brillantes merveilles le plaiſir de m'entretenir deux heures avec vous. . . . . . On m'interrompt tout à préſent; au diable les fâcheux! . . . . . . Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes & d'engagemens, qu'on vous prendroit pour un enrôleur. Vous ſacrifiez donc auſſi aux Dieux de notre pays? Si l'on eſt à Paris dans le goût des plaiſirs & qu'on ſe trompe quelquefois ſur le choix, on eſt ici dans le goût des grands hommes; on meſure le mérite à la toiſe, & l'on diroit que quiconque a le malheur d'être né d'un demi-pied de roi moins haut qu'un géant, ne ſau-

roit avoir du bon fens, & celà fondé fur la règle des proportions. Pour moi, je ne fais ce qui en eft, mais felon ce qu'on dit, Alexandre n'étoit pas grand, Céfar non plus; le Prince de Condé, Turenne, Milord Marlborough, le Prince Eugène que j'ai vu, qui étoient tous héros à jufte titre, brilloient moins par l'extérieur que par cette force d'efprit qui trouve des reffources en foi-même dans les dangers, & par un jugement exquis, qui leur faifoit toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

J'aime cependant cette aimable manie des François; j'avoue que j'ai du plaifir à penfer que quatre cent mille habitans d'une grande ville ne penfent qu'aux charmes de la vie, fans en connoître presque les défagrémens. C'eft une marque que ces quatre-cent mille hommes font heureux. Il me femble que tout chef de fociété devroit penfer férieufement à rendre fon peuple content, s'il ne peut le rendre riche; car le contentement peut fort bien fubfifter fans être foutenu par de grands biens. Un homme, par exemple, qui fe trouve à un fpectacle, à une fête, dans un endroit où une affem-

aſſemblée nombreuſe lui inſpire une certaine ſatisfaction, un homme dans ces momens-là, dis-je, eſt heureux, & il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laiſſe régner dans ſon ame. Pourquoi donc ne pas raffiner davantage pour procurer aux hommes de ces momens agréables, qui adouciſſent toutes les amertumes de leur vie, ou qui du moins leur procurent quelques momens de diſtractions de leurs chagrins? Le plaiſir eſt le bien le plus réel de cette vie; c'eſt donc aſſurément faire du bien, & c'en eſt faire beaucoup que de fournir à la ſociété les moyens de ſe divertir.

Il paroît que le monde ſe met aſſez en goût; car jusqu'au voiſinage de la nouvelle Zemble & des mers hyperborées, on ne parle que de réjouiſſances. Les nouvelles de Pétersbourg ne ſont remplies que des bals, des feſtins & des fêtes qu'on y donne à l'occaſion du mariage du Prince de Bronſwic. Je l'ai vu à Berlin, ce Prince de Bronſwic, avec le Duc de Lorraine, & je les ai vus badiner enſemble d'une manière qui ne ſentoit guère le monarque; ce ſont cependant deux têtes que je ne ſais quelle

néceffité ou quelle providence paroît deftiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe. Si la providence étoit tout ce qu'on en dit, il faudroit que les Newton, les Wolf, les Locke, les Voltaire, enfin les êtres qui penfent le plus, fuffent les maîtres de cet univers; il paroîtroit alors que cette fageffe infinie qui préfide à tous les événemens, auroit, par un choix digne d'elle, placé dans ce monde les êtres les plus fages d'entre les humains pour gouverner les autres; mais de la manière que les chofes vont, on diroit que tout fe fait affez à l'aventure.

Un homme de mérite n'eft point eftimé felon fa valeur, un autre n'eft point placé dans un pofte qui lui convient. Un faquin fera illuftré & un homme de bien languira dans l'obfcurité. Les rênes du gouvernement d'un empire feront commifes à des mains novices, & des hommes experts feront éloignés des charges. Qu'on me dife là-deffus tout ce qu'on voudra, on ne pourra pourtant jamais m'alléguer une bonne raifon de cette bizarrerie du deftin.

Je fuis fâché que ma deftinée ne m'ait point placé de manière que je puffe vous entretenir

tous les jours, que je puſſe bégayer quelques mots de phyſique à Madame la Marquiſe, & que le pays des arts & des ſciences fût ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement a cauſé mes plaintes au ſujet de la providence, peut-être mes doutes ſont-ils trop téméraires; mais je ne penſe point cependant qu'ils ſoient tout à fait deſtitués de raiſon.

Dites, je vous prie, à la belle Émilie que j'étudierai cet hiver cette partie de la philoſophie qu'elle protége, & que je la prie d'échauffer mon eſprit d'un rayon de ſon génie.

Ne m'oubliez point, mon cher Voltaire. Que les charmes de Paris, vos amis, les ſciences, le plaiſir, les belles n'effacent point de votre mémoire une perſonne qui devroit y être conſervée à perpétuité; je crois y mériter une place par l'eſtime & l'amitié avec laquelle je ſuis à jamais,

Mon cher Voltaire,

Votre très-parfait ami.

Potsdam, ce 9 de Septembre 1739.

Pour avoir illuſtré la France
Un vieux prêtre ingrat t'en bénit;
Il radote dans ſon enfance.
C'eſt bien ainſi que l'on punit,
Mais non pas que l'on récompenſe.

J'ai lu la petite brochure du ſiècle de Louis le grand. Si ce prince vivoit, vous feriez comblé d'honneurs & de bienfaits; mais dans le ſiècle où nous ſommes il paroît que le bon goût, ainſi que le vieux Cardinal, ſont tombés en enfance. Milord Cheſterfield diſoit que l'année vingt-cinq le monde étoit devenu fou; je crois qu'à l'année quarante il faudra le mettre aux petites maiſons. Après les chagrins & les perſécutions que l'on vous ſuſcite, il n'eſt plus permis à perſonne d'écrire: tout ſera donc criminel, tout ſera donc condamnable; il n'y aura plus d'innocence, plus de liberté pour les auteurs. Je vous prie cependant par tout le crédit que j'ai ſur vous, par la divine Émilie, d'achever pour l'amour de votre gloire l'incomparable hiſtoire dont vous m'avez confié le commencement.

Laiſſe glapir tes envieux
Laiſſe fulminer le ſaint père,
Ce vieux fantôme imaginaire,
Idole de nos bons aïeux,
Et qui des intérêts des cieux
Se dit ici-bas le vicaire,
Mais qu'on ne reſpecte plus guère.
Laiſſe en propos injurieux
Dans leur humeur atrabilaire
Hurler des bigots furieux.
Mépriſe la folle colère,
De l'héritier octogénaire
Des Mazarins, des Richelieux,
De ce doyen machiavéliſte,
De ce tuteur ambitieux,
Dans ſes diſcours adroit ſophiſte,
Qui ſuit l'intérêt à la piſte
Par des détours fallacieux,
Et qui par l'artifice penſe
De s'emparer de la balance
Que ſoutiennent ces fiers Anglois,
Qui pour tenir l'Europe libre
Ont maintenu dans l'équilibre
L'Autrichien & le François.
Écris, honore ta patrie

Sans baſſeſſe & ſans flatterie,
En dépit des fougueux accès
De ce vieux prélat en furie,
Que l'ignorance & la folie
Animent contre tes ſuccès.

Qu'impoſant ſilence aux miracles,
Louis détruiſe des erreurs,
Qu'il aboliſſe les ſpectacles
Qu'à ſaint Médard des impoſteurs
Préſentoient à leurs ſectateurs;
Mais qu'il n'oppoſe point d'obſtacles
A ces eſprits ſupérieurs
De l'univers législateurs,
Dont les écrits ſont les oracles
Des beaux eſprits & des docteurs.

O toi! le fils chéri des Grâces,
L'organe de la vérité,
Toi qui vois naître ſur tes traces
L'indépendante liberté,
Ne permets point que ta ſageſſe,
Craignant l'orage & les haſards,
Préfère à l'inſtinct qui te preſſe
L'indolente & molle pareſſe
De Meſſieurs Greſſet & Bernard.

Quand même la bife cruelle
De fon fouffle impur vient faner
Les fleurs, production nouvelle
Dont Flore fe veut couronner,
Le jardinier toujours fidelle,
Loin de fe laiffer rebuter,
Va de nouveau pour cultiver
Une fleur plus tendre & plus belle.
C'eft ainfi qu'il faut réparer
Les dégâts que caufe l'orage.
Voltaire, achève ton ouvrage,
C'eft le moyen de te venger.

Le confeil vous paroîtra intéreffé: j'avoue qu'il l'eft effectivement, car j'ai trouvé un plaifir infini à la lecture de l'hiftoire de Louis XIV, & je défire beaucoup de la voir achevée. Cet ouvrage vous fera plus d'honneur un jour que la perfécution que vous fouffrez à préfent ne vous caufe de chagrins; il ne faut pas fe rebuter fi aifément: un homme de votre ordre doit penfer que l'hiftoire de Louis XIV imparfaite eft une banqueroute pour la république des lettres. Souvenez-vous de Céfar, qui nageant dans les flots de la mer, tenoit fes com-

mentaires d'une main fur fa tête, pour les conferver à la poftérité.

Comment vous parler de mes foibles productions, après vous avoir parlé de vos ouvrages immortels? Je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de Machiavel que je vous ai envoyés, m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avois du loifir, vous auriez déjà tout l'Anti-Machiavel, avec des corrections & des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

Occupé fans ceffe à rien faire
Le temps, cet être fugitif,
S'envole d'une aile légère
Et l'âge pefant & tardif
Glace ce fang bouillant & vif,
Qui dans ma jeuneffe première
Me fit vigilant & actif:
On m'ennuie en cérémonie;
L'ordre pédant, la fymétrie
Tiennent en ce féjour oifif
Lieu des plaifirs de cette vie.
Encenfant ainfi fur l'autel

Des grandeurs & de la folie,
Ce facrifice ponctuel
Rendant mon ame appefantie
Et par les refpects affoupie,
Incapable en ce temps cruel
De me frotter à Machiavel,
J'attends que fuyant cette rive,
Je revoie ces heureux bords
Où la nature plus naïve,
Et où la gaîté moins craintive,
Sans les richeffes & fans l'or
Trouvent une grâce plus vive
Dans la liberté, doux tréfor!
Que dans la grandeur exceffive
Des fortunes qu'offre le fort.

Les chapitres de Machiavel font copiés par un de mes fecrétaires, il s'apelle Gaillard; fon écriture reffemble beaucoup à celle de Céfarion. Je voudrois que ce pauvre Céfarion fût en état d'écrire; mais la goutte cruelle l'attaque impitoyablement par tous fes membres; depuis deux mois, il n'a prefque point eu de relâche.

Malgré fes cuifantes douleurs
La gaîté le front ceint de fleurs

A l'entour de son lit folâtre;
Mais la goutte, cette marâtre,
Change les jeunes ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Tristement regardant sa mère
On voit le tendre Cupidon;
Il pleure, il gémit, il soupire
De la perte que son empire
Fait du pauvre Césarion.
Et Bacchus vidant son flacon,
Répand des larmes de Champagne
En voyant ce brave champion
Sortir boiteux de la campagne.
Momus se rit de leurs clameurs:
Voilà, Messieurs les imposteurs,
(Disoit-il à ces Dieux volages,)
Voilà, dit-il, de vos ouvrages;
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais désormais soyez plus sages.

Je crois que Messieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphyrs échappés de leurs cavernes, dont en vérité nous nous serions bien passés. J'écrirai à Algarotti pour qu'il nous envoie quelques

rayons de ſoleil de ſa patrie; car la nature aux abois paroît avoir un beſoin indiſpenſable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvoit vous rendre la ſanté, je donnerois dès ce moment la préférence ſur le Dieu de Delphes à celui d'Épidaure. Pourquoi ne puis-je point contribuer à votre ſatisfaction comme à votre ſanté? Que ne puis-je vous rendre auſſi heureux que vous méritez de l'être! Les uns ont dans ce monde le pouvoir ſans la volonté, les autres ont la volonté ſans le pouvoir; contentez-vous, mon cher Voltaire, de cette volonté & de tous les ſentimens d'eſtime avec leſquels je ſuis &c.

A Berlin ce 10 Janvier 1740.

Mon cher ami, je vous aurois répondu plutôt, ſi la ſituation fâcheuſe dans laquelle je me trouve me l'avoit permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage ſur Machiavel dont vous avez les commencemens; je vous envoie par cet ordinaire la lie de mon travail, en vous

priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir & de corriger sans amour propre tout ce que vous jugerez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les grands princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paroisse sous mon nom; ainsi j'ai résolu de le faire imprimer après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main-basse sur toutes les injures que vous trouverez superflues, & ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de Mahomet achevée & retouchée: je l'ai vue dans son crépuscule, que ne sera-t-elle point dans son midi? Vous revoilà donc à votre physique & la Marquise à ses procès. En vérité, mon cher Voltaire, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille physiciens en Europe; mais nous n'avons point de poëte ni d'historien qui vous approche; & l'on voit en Normandie cent marquises plaider, mais aucune qui s'applique à la philosophie. Retournez, je vous prie, à votre histoire de Louis XIV, & faites venir de Cirey un ma-

nuſcrit & vos livres, pour que rien ne vous arréte.

Valory dit qu'on vous a exilé de France comme perturbateur de la religion catholique, & j'ai dit qu'il en avoit menti. Je voudrois que le vieux machiavéliſte, relié dans la pourpre romaine, vous aſſignât Berlin pour le lieu de votre exil. Mes déſirs ſont pour Rémusberg, comme les vôtres pour Cirey; je languis d'y retourner ſaluer mes pénates. Le pauvre Céſarion eſt toujours malade, il ne ſauroit vous répondre.

Presque trois mois de maladie
Valent un ſiècle de tourmens;
Par les maux ſon ame engourdie
Ne voit, ne connoît plus que la douleur des ſens.
Les charmans accords de ta lyre,
Mélodieux, forts & touchans,
Ont ſur ſes eſprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien & leurs médicamens.
Mais quelque Dieu qui nous inſpire,
Tout eſt en vain ſans la ſanté:
Lorsque le corps ſouffre martyre,

L'efprit ne peut non plus écrire
Que le faucon voler, privé de liberté.

Confolez-moi, mon cher Voltaire, par vos charmans ouvrages; vous m'accuferez d'en être infatiable, mais je fuis dans le cas de ces perfonnes, qui pour avoir beaucoup d'acide dans l'eftomac, ont befoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je fuis bien aife qu'Algarotti ne perde point le fouvenir de Rémusberg; les perfonnes d'efprit n'y feront jamais oubliées, & je ne défefpère pas de vous y voir. Nous venons de voir ici un petit ours en pompons; c'eft une princeffe ruffe, qui ne tient de l'humanité que l'ajuftement; elle eft fille du Prince Cantemir.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la Marquife, & foyez perfuadé que l'eftime que j'ai pour vous ne finira jamais.

A Berlin, ce 3 Février 1740.

Mon cher Voltaire, je ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus fpirituelle du monde que vous m'avez écrite; la fituation où

je me trouve me rétrécit fi fort l'efprit, que je perds presque la faculté de penfer.

Aux portes de la mort un père à l'agonie;
Affailli de cruels tourmens,
Me préfente Atropos prête à trancher fa vie.
Cet afpect douloureux eft plus fort fur mes fens
Que toute ma philofophie.
Tel que d'un chêne énorme un foible rejeton
Languit, manquant de féve & de fa nourriture,
Quand des vents furieux l'arbre fouffrant injure,
Sèche du fommet jusqu'au tronc:
Ainfi je fens en moi la voix de la nature
Plus éloquente encor que mon ambition,
Et dans le trifte cours de mon affliction
De mon père expirant je crois voir l'ombre obfcure,
Je ne vois que fa fépulture,
Et le funefte inftant de fa deftruction.
Oui, j'apprends en devenant maître
La fragilité de mon être;
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.

Que n'ai-je, hélas! vécu fans être tranfplanté
De ce climat doux & tranquille
Où profpéroit ma liberté,
Dans ce terrain fcabreux, raboteux, difficile,
De machiavélifme infecté?
Loin des folles grandeurs, de la cour, de la ville,
De l'éblouiffante clarté
Du trône & de la majefté,
Loin de tout cet éclat fragile,
Ah, j'euffe préféré mon ftudieux afyle,
Mon aimable repos, & mon obfcurité.

Vous voyez par ces vers que quand le cœur eft plein, la bouche débonde. Je fuis fûr que vous compatiffez à ma fituation, & que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre dévote, votre Mahomet, & généralement tout ce que vous croyez capable de me diftraire. Affurez la Marquife de mon eftime, & foyez perfuadé que dans quelque fituation que le fort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque chofe de plus efficace réuni à l'eftime & à l'amitié que j'ai & que j'aurai toujours pour vous.

P. S.

P. S. Je penſe fort ſouvent à l'endroit de la Henriade qui regarde les courtiſans de Valois: *ces courtiſans en pleurs* &c. J'enverrai dans peu la Henriade en Angleterre pour la faire imprimer; tout eſt achevé & réglé pour cet effet.

A Berlin ce 26 de Février 1740.

Mon cher Voltaire, j'ai reçu les galions de Bruxelles, qui m'ont apporté des tréſors qui ſont au deſſus de tout prix pour moi. Je m'étonne de la prodigieuſe fécondité de votre Pérou, qui paroît inépuiſable. Vous adouciſſez les momens les plus amers de ma vie; que ne puis-je contribuer également à votre bonheur! Dans l'inquiétude où je ſuis, je ne me vois ni le temps, ni la tranquillité d'eſprit néceſſaires pour corriger Machiavel; je vous abandonne mon ouvrage, perſuadé qu'il s'embellira entre vos mains; il falloit votre creuſet pour ſéparer cet or de l'alliage.

Je vous envoie une épître ſur la néceſſité de cultiver les arts: vous en êtes bien perſuadé,

mais il y a beaucoup de perſonnes qui penſent différemment.

Adieu, mon cher Voltaire. J'attends de vos nouvelles avec impatience; celles de votre ſanté m'intéreſſent autant que celles de votre eſprit. Aſſurez la Marquiſe de mon eſtime, & ſoyez perſuadé qu'on ne ſauroit être plus que je ne ſuis,

Votre très-fidelle ami.

A Berlin, ce 26 Avril 1740.

Mon cher Voltaire, il faut avouer que vos rêves valent les veilles de beaucoup de gens d'eſprit; non point parce que je ſuis le ſujet de vos vers, mais parce qu'il n'eſt guère poſſible de dire de plus jolies choſes, ni des choſes plus galantes ſur un ſujet plus mince.

Ce Dieu du goût, dont tu peignis le temple,
Voulant lui-même éclairer l'univers,
Et nous donner ſon immortel exemple,
A ſous ton nom ſans doute fait des vers.

Je le crois effectivement, & que c'eſt vous qui nous avez abuſés.

L'aimable, le divin Voltaire
Écrit, mais il ne fait pas tout;
L'on aſſure qu'au Dieu du goût
Il ne ſert que de ſecrétaire.

Dites-nous un peu ſi c'eſt la vérité, & comment votre être auſſi ſingulier qu'accompli a pu accorder tant d'imagination & tant de juſteſſe, tant de profondeur & tant de légéreté?

Tant de ſavoir, tant de génie,
Melpomène avec Uranie,
Euclide armé de ſon compas,
Et les grâces & les appas
Dont tu charmes ton Émilie,
Les ris badins, les ris moqueurs,
Avec les doctes profondeurs
De l'immenſe philoſophie.

Ce ſera, je crois, une énigme pour les ſiècles futurs, & la croix de ceux qui voudront être ſavans & aimables après vous. Votre rêve, mon cher Voltaire, quoique très-avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véri-

table des rêves, qui ne reſſemblent jamais parfaitement à la vérité; outre qu'il manque beaucoup de choſes pour l'accomplir, il me ſemble encore qu'un eſprit prophétique y auroit pu ajouter ceci.

L'ange protecteur de Berlin
Voulant y planter la ſcience,
Chercha parmi le genre humain
Un ſage en qui ſa confiance
Des beaux arts remît le deſtin;
Il ne chercha point dans la France,
Ce radoteur, vieille Éminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelque auteur manquant de pain
Aſſez groſſièrement encenſe;
Mais loin de ce prélat romain
Il trouva l'aimable Voltaire,
Que Minerve même inſtruiſoit,
Tenant en ſes mains notre ſphère.
Lui ſagement examinoit,
Et tout rigidement peſoit
Aux poids que d'une main ſévère
La vérité lui fourniſſoit.
Ah! dit l'ange, c'eſt mon affaire;

Si l'efprit ainfi qu'autrefois
Sur le trône élevoit les rois,
La Pruffe te verroit naguère
Révêtu de ce caractère;
Mais de plus indulgentes lois
Aux fots donnent les mêmes droits.
D'où vient que ces faveurs infignes
Ne font jamais pour les plus dignes?

Cet ange ou ce génie de la Pruffe n'en refta pas là, il vouloit à quelque prix que ce fût vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle académie dont le rêve fait mention; je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous croyions être.

Car que peut une académie
Contre l'appas de la beauté?
Le poids feul que donne Émilie
Entraîne tout de fon côté.

L'ange tint ferme, il prétendoit prouver que le plaifir de connoître étoit préférable à celui de jouir.

Mais finiffons, ceci fuffit,
Car Defpréaux fagement dit

Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Lasse un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Prusse je passe à l'ange gardien de Rémusberg, dont la protection s'est manifestée dans le terrible incendie par lequel la plus grande partie de la ville a été réduite en cendres. Le château a été sauvé, quoiqu'avec peine; mais cela n'est point étonnant, car vous savez sans doute que votre portrait s'y conserve.

Ce palladium le sauva
D'une affreuse flamme en furie
(Ondoyante, ardente ennemie,
Qui bientôt le bourg consuma;)
Car au château l'on conserva,
Et toujours l'on y vénéra
De vous l'image tant chérie:
Mais le Troyen qui négligea
D'un Dieu la céleste effigie,
Vit sa négligence punie;
Bientôt le Grégeois apporta
La semence de l'incendie
Par lequel Ilion brûla.

Ce palladium eſt placé par le diſcernement dans le ſanctuaire du château; c'eſt la bibliothèque, où les ſciences & tous les arts l'accompagnent, & ſervent pour ainſi dire à l'encadrer.

Et les ſages de tous les temps,
Les beaux eſprits & les ſavans
L'honorent dans cette chapelle;
De ſes ouvrages excellens
On voit le monument fidelle,
De ſes beaux écrits les fragmens,
Et la Henriade immortelle
D'une foule de courtiſans,
Tous animés de même zèle,
Reçoit les hommages fervens.

En vérité, ſainte Marie
Lorette, & tous vos ornemens,
La pompe de vos ſacremens,
Vos prêtres & leur momerie,
Ne valent pas aſſurément
Ce culte exempt de flatterie,
Sans faſte & ſans hypocriſie;
Ce culte de nos ſentimens,
Qui ſur l'autel du vrai mérite,

Le discernement à sa suite,
Offre le plus pur des encens.

Je vous prie de critiquer & mes vers & ma prose; je corrige tout à mesure que je reçois vos oracles. Pour vous fournir nouvelle matiére à correction, je vous envoie un conte, dont mon séjour de Berlin m'a fourni le sujet. Le fond de l'histoire est véritable, j'ai cru devoir l'ajuster. Le fait est qu'un homme nommé *Kirch*, astronome de profession, & je crois un peu astrologue par plaisir, est mort d'apoplexie: un ministre de la religion réformée, de ses amis, vint voir ses sœurs, toutes deux astronomes, & leur conseilla de ne point enterrer leur frére, parce qu'il y avoit beaucoup d'exemples de personnes que l'on avoit enterrées avant que leur trépas fût avéré: & par le conseil de cet ami les sœurs crédules du mort attendirent trois semaines avant que de l'enterrer, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre les y força, malgré les représentations du ministre, qui s'attendoit tous les jours à la résurrection de Mr Kirch. J'ai trouvé l'histoire si singulière, qu'elle m'a paru mériter la peine d'être mise

dans un conte. Je n'ai eu d'autre objet en vue que celui de m'égayer, & s'il eſt trop long, vous n'en attribuerez la raiſon qu'à l'intempérance de ma verve.

Que ma bague, mon cher Voltaire, ne quitte jamais votre doigt. Ce talisman eſt rempli de tant de ſouhaits pour votre perſonne, qu'il faut de néceſſité qu'il vous porte bonheur; j'y contribuerai toujours autant qu'il dépendra de moi, vous aſſurant que je ſuis inviolablement

Votre très-fidelle ami.

Faites, s'il vous plaît, mes complimens à votre aimable Marquiſe.

A Rémusberg, le 3 de Mai 1740.

Mon cher Voltaire, vous m'avez véritablement obligé par votre ſincérité, & par les remarques que vous m'aidez à faire ſur ma réfutation. Vous devriez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, & c'étoit bien mon intention; mais

je fuis dans une crife fi épouvantable, qu'il me faut plutôt penfer à réfuter Machiavel par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger, dès que j'aurai quelques momens dont je pourrai difpofer. A peine ai-je pu parcourir le prophète fanatique de l'Afie: je ne vous en dis point mon fentiment, car vous favez qu'on ne fauroit juger d'ouvrages d'efprit qu'après les avoir lus à tête repofée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers, pour vous montrer que je remplis en me délaffant avec Calliope le peu de vide qu'ont à préfent mes journées.

Je fuis très-fatisfait de la réfolution dans laquelle je vous vois d'achever le fiècle de Louis XIV. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre fiècle, & pour lui donner un triomphe parfait fur tout ce que l'antiquité a produit de plus eftimable.

On dit que votre Cardinal éternel deviendra Pape; il pourroit en ce cas faire peindre fon apothéofe au dôme de l'églife de St Pierre à Rome. Je doute à la vérité de ce fait, & je m'imagine que le timon du gouvernement

françois vaut bien les clefs moitié rouillées de St Pierre. Machiavel pourroit bien le disputer à St Paul, & Mr de Fleury pourroit trouver plus convenable à sa gloire de duper le cabinet des princes composés de gens d'esprit, que d'en imposer à la multitude superstitieuse & orthodoxe de l'église catholique.

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer votre dévote & votre métaphysique. Je n'aurai peut-être rien à vous rendre; mais je me repose sur votre générosité, & j'espère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques semaines; après quoi Machiavel, & peut-être encore quelque autre rien, pourra m'acquitter envers vous.

Voici une lettre de Césarion, dont la santé se fortifie de jour en jour. Nous parlons tous les jours de nos amis de Cirey; je les vois en esprit, mais je ne les vois jamais sans souhaiter quelque réalité à ce rêve agréable, dont l'illusion me tient même lieu de plaisir.

Adieu, mon cher Voltaire; faites une ample provision de santé & de forces: soyez économe de votre santé autant que je suis prodigue envers vous des sentimens d'estime

& d'amitié avec lesquels vous me trouverez toujours

Votre très-fidelle ami.

A Berlin, 18 Mai 1740.

Mon cher ami, mon fort a changé, & j'ai affifté aux derniers momens d'un Roi, à fon agonie & à fa mort. En parvenant à la royauté, je n'avois pas befoin affurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité, & des grandeurs humaines. J'avois projeté un petit ouvrage de métaphyfique; il s'eft changé en mes mains en ouvrage de politique. Je croyois joûter avec l'aimable Voltaire, & il me faut efcrimer avec le vieux Machiavel mitré. Enfin, mon cher Voltaire, nous ne fommes point maîtres de notre fort. Le tourbillon des événemens nous entraîne, & il faut fe laiffer entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philofophe un peu fceptique, mais un ami véritablement fidelle. Pour Dieu! ne m'écrivez qu'en homme, & méprifez avec moi les titres, le nom, & l'éclat extérieur,

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnoître. J'ai des occupations infinies, & je m'en donne encore davantage ; mais malgré tout ce travail il me reste toujours du temps assez pour admirer vos ouvrages, & pour puiser chez vous & des instructions & des délassemens. Assurez la Marquise de mon estime, & que je l'admire autant que ses vastes connoissances & la rare capacité de son esprit le méritent. Adieu, mon cher Voltaire. Si je vis, je vous verrai, & cela même cette année. Aimez-moi toujours, & soyez toujours sincère avec votre ami.

A Charlottenbourg, ce 6 Juin 1740.

Mon cher ami, celui qui vous rendra cette lettre de ma part est l'homme de ma dernière épître : il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, & ma mauvaise prose au lieu de votre admirable philosophie. Je suis accablé & surchargé d'affaires ; mais dès que j'aurai quelques momens de loisir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le

paſſé, & aux mêmes conditions. Je ſuis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation, de beaucoup de voyages & de ſoins auxquels mon devoir m'engage. Je vous prie d'excuſer ſi ma lettre & celle que vous reçûtes de moi il y a trois ſemaines ſe reſſentent de quelque peſanteur; ce grand travail finira, & alors mon eſprit pourra reprendre ſon élaſticité naturelle.

Vous, le ſeul Dieu qui m'inſpirez,
Voltaire, en peu vous me verrez
Libre de ſoins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers & mes plaiſirs:
Mais pour combler tous mes déſirs,
Venez charmer nos ſolitudes.

C'eſt en tremblant que ma Muſe me dicte ce dernier vers, & je ſais trop que l'amitié doit le céder à . . . . .

Adieu, mon cher Voltaire. Aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes ou des épîtres, vous en aurez les gants; mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, & me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière que je viens d'enfiler à préſent. Ne m'oubliez pas, & ſoyez ſûr qu'a-

près le soin de mon pays, je n'ai pas de chose plus à cœur que de vous convaincre de l'estime avec laquelle je suis

Votre très-fidelle ami.

A Charlottenbourg, le 21 Juin 1740.

Mon cher Voltaire, vos lettres me font toujours un plaisir infini: non par les louanges que vous me donnez, mais par la prose instructive & les charmans vers qu'elles contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même, comme l'éternel Abbé de Chaulieu; qu'importe? il faut vous contenter.

Voici donc la gazette de Berlin, telle que vous me la demandez: J'arrivai vendredi au soir à Potsdam, où je trouvai le Roi défunt dans une situation qui me fit augurer que sa fin étoit prochaine; il me témoigna mille amitiés, & me parla plus d'une grosse heure sur les affaires tant internes qu'étrangères avec toute la justesse d'esprit & le bon sens imaginable; il me parla de même le samedi, le dimanche & le lundi, paroissant très-tranquille

& très-réſigné quant à ſa perſonne, & ſoutenant ſes ſouffrances infinies avec toute la fermeté imaginable; il réſigna la régence entre mes mains le mardi matin à 5 heures, prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque & de moi. La Reine, mes frères & moi, nous l'avons aſſiſté dans ſes dernières heures, où il a montré le ſtoiciſme de Caton dans ſes angoiſſes: il eſt mort avec la curioſité d'un phyſicien, ſur ce qui ſe paſſoit en lui dans l'inſtant de ſa mort, & avec l'héroïſme d'un grand homme, nous laiſſant à tous des regrets ſincères de ſa perte, & ſa mort courageuſe comme un exemple à ſuivre.

Le travail infini qui m'eſt échu en partage depuis ſa mort, m'a laiſſé à peine le temps de me livrer à ma juſte douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devois entiérement à ma patrie; & dans cet eſprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi, pour prendre les arrangemens les plus prompts qu'il m'étoit poſſible pour le bien public. J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'État de 16 bataillons, de 5 eſcadrons de houſards & d'un eſcadron de gardes du corps. J'ai

poſé

posé les fondemens de notre nouvelle académie: j'ai fait l'acquisition de Wolf, de Maupertuis, de Vaucanson, d'Algarotti; j'attends la réponse de s'Gravesande & d'Euler. J'ai établi un nouveau collége pour le commerce & les manufactures; j'engage des peintres & des sculpteurs, & je pars pour la Prusse pour y recevoir l'hommage sans la sainte ampoule, & sans les cérémonies inutiles & frivoles que l'ignorance a établies & que la coutume favorise.

Mon genre de vie est assez peu réglé quant au présent; car la faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de prendre les eaux de Pyrmont; je me lève à 4 heures, je prends les eaux jusqu'à 8, j'écris jusqu'à 10, je vois les troupes jusqu'à midi, j'écris jusqu'à 5 heures, & le soir je me délasse en bonne compagnie. Lorsque les voyages seront finis, mon genre de vie sera plus tranquille & plus uni; mais jusqu'à présent j'ai le cours ordinaire des affaires, & j'ai les nouveaux établissemens de plus; avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire & d'ordres circulaires à donner. Ce qui me coûte le plus, est l'établissement de magasins assez

considérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une provision de grains d'une année & demie de consommation pour tout le pays.

Lassé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,
Que je vous apprenne gaîment
La joie & le plaisir extrême
Que nos premiers embrassemens
Deja font sentir à mes sens.
Orphée approchant Eurydice
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que ne m'en donnera le plaisir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que l'aimable Émilie;
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie;
L'amour sur votre cœur a bien plus de pouvoir
Que le Styx n'en pouvoit avoir
Sur Eurydice & sa sortie.

Sans rancune, Madame du Châtelet; il m'est permis de vous envier un bien que vous

possédez, & que je préférerois à beaucoup d'autres biens qui me sont échus en partage.

J'en reviens à vous, mon cher Voltaire; vous ferez ma paix avec la Marquise, vous lui conserverez la première place dans votre cœur, & elle permettra que j'en occupe une seconde dans votre esprit.

Je compte que mon homme de l'épître vous aura déjà rendu ma lettre & le vin de Hongrie. Je vous paye très-matériellement de tout l'esprit que vous me prodiguez, mon cher Voltaire. Consolez-vous, car dans tout l'univers vous ne trouveriez assurément personne qui voulût faire assaut d'esprit avec vous: s'il s'agit d'amitié, je le dispute à tout autre, & je vous assure qu'on ne sauroit vous aimer ni vous estimer plus que vous ne l'êtes de moi. Adieu. Pour Dieu, achetez toute l'édition de l'Anti-Machiavel.

A Charlottenbourg, ce 27 Juin 1740.

L'amant favori d'Uranie
Va fouler nos champs ſablonneux,
Environné de tous ces Dieux,
Hors de l'immortelle Émilie.

Brillante Imagination,
Et vous ſes compagnes les Grâces,
Vous nous annoncez par vos traces
Sa rapide apparition.

Notre ame eſt ſouvent le prophète
D'un ſort heureux & fortuné;
Elle eſt le céleſte interprète
De ton voyage inopiné.

L'aveugle & ſtupide ignorance,
Craint pour ſon règne ténébreux;
Tu parois: toute ſon engeance
Fuit tes éclairs trop lumineux.

Enfin l'heureuſe jouiſſance
Ouvre les portes des plaiſirs;
Les jeux, les ris, & nos déſirs
T'attendent pleins d'impatience.

Des mortels nés d'un ſang divin
Volent de Paris, de Veniſe,
Et des rives de la Tamiſe,
Pour te préparer le chemin.

Déjà les beaux arts reſſuſcitent;
Tu fais ce miracle vainqueur,
Et de leur ſépulcre ils te citent
Comme leur immortel ſauveur.

Enfin je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui lorsqu'ils donnoient des repas aux Dieux, avoient auparavant mangé la moëlle eux-mêmes. Je recevrai Apollon comme il mérite d'être reçu, cet Apollon non ſeulement Dieu de la médecine, mais de la philoſophie, de l'hiſtoire, enfin de tous les arts.

L'ananas qui de tous les fruits
Raſſemble en lui les goûts exquis,
Voltaire, eſt de fait ton emblême;
Ainſi les arts au point ſuprême
Se trouvent en toi réunis.

Vous m'attaquez un peu ſur le ſujet de ma ſanté, vous me croyez plein de préjugés, & je

crois en avoir peut-être trop peu pour mon malheur.

Aux ſaints de la cour d'Hippocrate
En vain j'ai voulu me vouer;
Comment pourrai-je m'en louer?
Tout, juſqu'au quinquina, me rate.

Ou jéſuite, ou muſulman,
Ou bonze, ou brame ou proteſtant,
Ma peu ſubtile conſcience
Les tient en égale balance.

Pour vous, arrogans médecins,
Je ſuis hérétique incrédule;
Le Ciel gouverne nos deſtins,
Et non pas votre art ridicule.

L'avocat, fort d'un argument,
Sur la chicane & l'éloquence
Veut élever notre eſpérance;
Tout change par l'événement.

De ces trois états la furie
Nous perſécutent à la mort;
L'un en veut à notre tréſor,
L'autre à l'ame, un autre à la vie.

Très-redoutables charlatans,
Médecins, avocats & prêtres,
Aſſaſſins, ſcélérats & traîtres,
Vous n'ébiourez point mes ſens.

J'ai lu le Machiavel d'un bout à l'autre: mais à vous dire le vrai, je n'en ſuis pas tout à fait content, & j'ai réſolu de changer ce qui ne m'y plaiſoit point, & d'en faire une nouvelle édition ſous mes yeux à Berlin. J'ai pour cet effet donné un article pour les gazettes, par lequel l'auteur de l'eſſai déſavoue les deux impreſſions. Je vous demande pardon; mais je n'ai pu faire autrement; car il y a tant d'étranger dans votre édition, que ce n'eſt plus mon ouvrage. J'ai trouvé les chapitres XV & XVI tout différens de ce que je voulois qu'ils fuſſent; ce ſera l'occupation de cet hiver que de refondre cet ouvrage. Je vous prie cependant, ne m'affichez pas trop; car ce n'eſt pas me faire plaiſir; & d'ailleurs vous ſavez que lorsque je vous ai envoyé le manuſcrit, j'ai exigé un ſecret inviolable.

J'ai pris le jeune Luiſcius à mon ſervice; pour ſon père, il s'eſt ſauvé, il y a paſſé je

crois un an, du pays de Clèves, & je penſe qu'il eſt très-indifférent où ce fou finira ſa vie.

Je ne ſais où cette lettre vous trouvera; je ferai toujours fort aiſe qu'elle vous trouve proche d'ici; tout eſt préparé pour vous recevoir, & pour moi j'attends avec impatience le moment de vous embraſſer.

A Rémusberg, ce 7 d'Octobre 1740.

Mon cher Voltaire, je vous ſuis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du Liégeois que vous abattez, de van Duren que vous retenez, & en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages, & le génie heureux que ſans doute quelque être bienfaiſant m'envoie pour me ſoutenir & m'inſpirer.

O vous, mortels ingrats! ô vous, cœurs inſenſibles!
Qui ne connoiſſez point l'amour ni la pitié,

Qui n'enfantez jamais que des projets nuifibles,
Adorez l'amitié.

La vertu la fit naître, & les Dieux la douèrent
De l'honneur fcrupuleux, de la fidélité;
Les traits les plus brillans & les plus doux l'ornèrent
De la Divinité.

Elle attire, elle unit les ames vertueufes,
Leur fort eft au deffus de celui des humains;
Leurs bras leur font communs, leurs armes généreufes
Triomphent des deftins.

Tendre & vaillant Nifus, vous fenfible Euryale,
Héros dont l'amitié, dont le divin tranfport
Sut refferrer les nœuds de votre ardeur égale
Jusqu'au fein de la mort:

Vos fiècles engloutis du temps qui les dévore,
Contre les hauts exploits à jamais conjurés,

N'ont pu vous dérober l'encens dont on honore
Vos grands noms confacrés.
Un nom plus grand me frappe, & remplit l'hémisphère;
L'augufte vérité dreffe déjà l'autel,
Et l'amitié paroît pour te placer, Voltaire,
Dans fon temple immortel.

Mornay de ces lambris habitant pacifique,
Dès long-temps folitaire, heureux, & fatisfait,
Entend ta voix, s'étonne, & fon ame héroïque
T'apperçoit fans regret.

„Par zèle, & par devoir j'ai fecondé mon maître;
„Ou miniftre, ou guerrier, j'ai fervi tour à tour:
„Ton cœur plus généreux affifte (fans paroître)
„Ton ami par amour.

„Celui qui me chanta, m'égale & me furpaffe:
„Il m'a peint d'après lui; fes crayons lumineux

„Ornèrent mes vertus, & m'ont donné la place
„Que j'ai parmi les Dieux.

Ainſi parloit ce ſage; & les intelligences
Aux bouts de l'univers l'annonçoient aux vivans;
Le ciel en retentit, & ſes voûtes immenſes
Prolongeoient leurs accens.

Pendant qu'on t'applaudit & que ton éloquence
Terraſſe en ma faveur deux venimeux ſerpens,
L'amitié me tranſporte, & je m'envole en France
Pour fléchir tes tyrans.

O divine amitié d'un cœur tendre & flexible!
Seul eſpoir dans ma vie, & ſeul bien dans ma mort,
Tout cède devant toi; Vénus eſt moins ſenſible,
Hercule étoit moins fort.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'Hercule de Fleury, pour voir ſi l'on pourra l'hu-

manifer fur votre fujet. Vous favez ce que c'eft qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un homme très-têtu, & je vous prie d'avance de ne me point rendre refponfable des fuccès qu'auront mes follicitations; c'eft un van Duren placé fur le trône.

Ce Machiavel en barette,
Toujours fourré de faux fuyans,
Lève de temps en temps fa crête,
Et honnit les honnêtes gens.
Pour plaire à fes yeux bienféans
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer fa vieille idole
De baume arabique & d'encens.
Ami, je connois ton bon fens:
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame affez molle
Pour époufer leurs fentimens.
Fait pour la vérité fincère,
A ce vieux monarque mitré,
Précepteur de gloire entouré,
Ta franchife ne fauroit plaire:
Tu naquis pour la liberté,

Pour ma maîtresse tant chérie,
Que tu vantes en vérité
Plus que Phyllis & qu'Émilie;
Tu peux avec tranquillité
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiser toute ta vie.
N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnoissance possible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles. Mandez-moi, je vous prie, les frais qu'occasionnera l'impression, & les avances que vous avez faites à ce sujet, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois. J'attends de vous des comédies, des savans, des ouvrages d'esprit, des instructions, & à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'estime, de reconnoissance, & l'amitié parfaite avec laquelle je suis tout à vous.

A Rémusberg, ce 21 Octobre 1740.

Mon cher Voltaire, l'événement le moins prévu du monde m'empêche pour cette fois d'ouvrir mon ame à la vôtre comme d'ordinaire, & de bavarder comme je le voudrois. L'Empereur eſt mort.

Ce prince né particulier
Fut Roi, puis Empereur, Eugène fut ſa gloire,
Mais par malheur pour ſon hiſtoire
Il eſt mort en banqueroutier.

Cette mort dérange toutes mes idées pacifiques, & je crois qu'il s'agira au mois de Juin plutôt de poudre à canon, de ſoldats, de tranchées, que d'actrices, de ballets & de théâtres; de façon que je me vois obligé de ſuſpendre le marché que nous aurions fait. Mon affaire de Liége eſt toute terminée: mais celles d'à préſent ſont de bien plus grande conſéquence pour l'Europe; c'eſt le moment du changement total de l'ancien ſyſtème de politique; c'eſt ce rocher détaché qui roule ſur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonoſor, & qui les détruiſit tous. Je vous ſuis mille fois

obligé de l'impreſſion du Machiavel achevée; je ne faurois y travailler à préſent, je ſuis ſurchargé d'affaires. Je vais faire paſſer ma fièvre, car j'ai beſoin de ma machine, & il en faut tirer à préſent tout le parti poſſible.

Je vous envoie une ode en réponſe à celle de Greſſet. Adieu, cher ami, ne m'oubliez jamais, & ſoyez perſuadé de la tendre eſtime avec laquelle je ſuis

Votre très-fidelle ami.

A Rémusberg, 26 d'Octobre 1740.

Ton Apollon te fait voler au ciel,
Tandis, ami, que rampant ſur la terre
Je ſuis en butte aux carreaux du tonnerre,
A la malice, aux dévots dont le fiel
Avec fureur cent fois a fait la guerre
A maint humain bien moins qu'eux criminel.
Mais laiſſons-là leur imbécille engeance
Hurler l'erreur & prêcher l'abſtinence,
Du ſein du luxe & de leurs paſſions.
Tu veux percer la carrière immenſe
De l'avenir, & voir les actions

Que le deſtin avec tant de conſtance
Aux curieux bouillans d'impatience
Cacha toujours très-ſcrupuleuſement?
Pour te parler tant ſoit peu ſenſément,
A ce palais qu'on trouve dans Voltaire,
Temple où Henri fut conduit par ſon père,
Où tout paroît nu devant le deſtin,
Si ſon auteur t'en montre le chemin
Entièrement tu peux te ſatisfaire.
Mais ſi tu veux d'un fantasque tableau,
En ta faveur de ce nouveau chaos
Je vais ici te barbouiller l'hiſtoire,
De Jean Callot empruntant le pinceau.
Premièrement vois bouillonner la gloire
Au feu d'enfer attiſé d'un démon,
Vois tous les fous d'un nom dans la mémoire
Boire à l'excès de ce fatal poiſon;
Vois dans ſes mains, ſecouant un brandon,
Spectre hideux, femelle affreuſe & noire,
Parlant toujours langage de grimoire,
Et s'appuyant ſur le ſombre ſoupçon,
Sur le ſecret, & marchant à tâtons
La politique, implacable harpie,
Et l'intérêt qui lui donna le jour
Inſinuer toute leur troupe impie

Auprès

Auprès des rois, en inonder leur cour,
Et de leurs traits bleſſer les cœurs d'envie,
Souffler la haine, & brouiller ſans retour
Mille voiſins de qui la race amie
Par maint hymen ſignaloit leur amour.
Déjà j'entends l'orage du tambour,
De cent héros je vois briller la rage,
Sous les beaux noms d'audace & de courage;
Déjà je vois envahir cent États,
Et tant d'humains moiſſonnés avant l'âge,
Précipités dans la nuit du trépas.
De tous côtés je vois croître l'orage,
Je vois plus d'un illuſtre & grand naufrage,
Et l'univers tout couvert de ſoldats,
Je vois .... *Petit* *). J'en vis bien davantage,
Et vous, à votre imagination
C'eſt à finir; car ma Muſe eſſoufflée
De la fureur & de l'ambition
Te crayonnant la déſolation,
Fuyant le meurtre & craignant la mêlée,
S'eſt promptement de ces lieux envolée.

*) De la comédie des Plaideurs.

Voilà une belle hiſtoire des choſes que vous prévoyez. Si Don Louis Acunha, le Cardinal Alberoni, ou l'Hercule mitré avoient des commis qui leur fiſſent de pareils plans, je crois qu'ils ſortiroient avec deux oreilles de moins de leur cabinet.

Vous vous en contenterez cependant pour le préſent; c'eſt à vous d'imaginer de plus tout ce qu'il vous plaira. Quant aux affaires de votre petite politique particulière, nous en aviſerons à Berlin, & je crois que j'aurai dans peu des moyens entre les mains pour vous rendre ſatisfait & content.

Adieu, cher cygne, faites-moi quelquefois entendre votre chant; mais que ce ne ſoit point, ſelon la fiction des poëtes, en rendant l'ame au bord du Simoïs. Je veux de vos lettres, vous bien portant & même mieux qu'à préſent. Vous connoiſſez l'eſtime que j'ai pour vous, & vous en êtes perſuadé.

A Rémusberg, ce 8 Novembre 1740.

Je vous ſuis obligé des beaux vers joints à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le Chinois, qui n'eſt pas dans ce qu'on appelle le goût européen, mais qui peut plaire à la Chine. Un vaiſſeau revenu depuis peu de la Chine à Embden a apporté une lettre en vers de cet Empereur, & comme on ſait que j'aime la poëſie, on me l'a envoyée: la grande difficulté a été de la faire traduire; mais nous avons heureuſement été ſecondés par le fameux profeſſeur Arnulphius Euſerico Quadrazius: il ne s'eſt pas contenté de la mettre en proſe, parce qu'il eſt d'opinion que des vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, & vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoiſe. Quoique notre grave profeſſeur s'excuſe ſur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques ſolécismes qui lui ſont échappés, quelques mauvaiſes rimes qu'on ne doit point enviſager comme défectueuſes lors qu'on traduit l'ouvrage d'un empereur. Vous rirez de ce qu'on penſe à la Chine des ſuccès des Ruſſes

& de leurs victoires. Cependant je puis vous affurer que nos nouvelles de Conftantinople ne font aucune mention de votre prétendu Soudan d'Égypte, & je prends ce qu'on en débite pour un conte ajufté & mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne favez-vous pas que ce Muftapha avec fa pipe eft allié des Welches & de Choifeul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers du génie & de l'artillerie, pour fortifier les Dardanelles? Ne favez-vous pas que s'il n'y avoit un grand Turc, le temple de Jérufalem feroit rebâti, qu'il n'y auroit plus de férail, plus de Mamamouchi, plus d'ablutions &c.? & que de certaines puiffances voifines de Belgrad s'intéreffent vivement à l'alcoran & à toutes ces chofes, & qu'enfin, quelque brillante que foit la guerre, la paix lui eft toujours préférable? Je falue l'original de certaine ftatue, & le recommande à Apollon, Dieu de la fanté, ainfi qu'à Minerve, pour veiller à fa confervation.

Le 5 Décembre 1770.

Il y a long-temps que je vous aurois répondu, ſi je n'en avois été empêché par le retour de mon frère Henri, qui revient de Ruſſie, & qui plein de ce qu'il y a vu de digne d'admiration, ne ceſſe de m'en entretenir. Il a vu votre ſouveraine; il a été à portée d'applaudir à ces qualités qui la rendent ſi digne du trône qu'elle occupe, & à ces qualités ſociales qui s'allient ſi rarement avec la morgue & la grandeur des ſouverains. Mon frère a paſſé par curioſité jusqu'à Moscou, & partout il a vu des traces de grands établiſſemens, par lesquels le génie bienfaiſant de l'Impératrice ſe manifeſte. Je n'entre point dans des détails qui ſeroient immenſes & qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne.

Voilà pour m'excuſer de ma lenteur; j'en viens à préſent à vos lettres. Voyez la différence qui eſt entre nous. Moi, avorton de philoſophe, quand mon eſprit s'exalte, il ne produit que des rêves; vous, grand prêtre d'Apollon, c'eſt ce Dieu même qui vous remplit & qui vous inſpire ce divin enthouſiasme

qui nous charme & nous transporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous, de crainte d'avoir le sort d'un certain Israël, qui s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démise.

J'en viens à vos questions encyclopédiques, & j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public, ne sauroit assez le respecter, même dans ses foiblesses. Je n'approuve point l'auteur de la préface du Fleury abrégé. S'il s'exprime avec hardiesse, il avance des propositions qui peuvent choquer les ames pieuses, & cela n'est pas bien. Ce n'est qu'à force de réflexions & de raisonnemens que l'erreur se filtre, & se sépare de la vérité: peu de personnes donnent leur temps à un examen aussi pénible & qui demande une attention suivie; avec quelque clarté qu'on leur expose leurs erreurs, ils pensent qu'on les veut séduire, & en abhorrant les vérités qu'on expose, ils détestent l'auteur qui les annonce. J'approuve donc fort la méthode de donner des nasardes à la superstition en la comblant de politesse. Mais voici une histoire dont le protecteur des capucins pourra régaler son saint & puant troupeau.

Les Ruſſes ont voulu aſſiéger le petit fort de Czenſtochow, défendu par des confédérés. On y garde, comme vous ſavez, une image de la ſainte & immaculée reine du ciel; les confédérés dans leur détreſſe s'adreſſèrent à elle pour implorer ſon divin appui. La vierge leur fit un ſigne de tête, & leur dit de s'en rapporter à elle. Voilà déjà les Ruſſes qui ſe préparent pour l'aſſaut; ils s'étoient pourvus de longues échelles, avec leſquelles ils avancent la nuit pour eſcalader cette bicoque; la vierge les apperçoit, appelle ſon fils & lui dit: *Mon enfant, reſſouviens-toi de ton premier métier, il eſt temps d'en faire uſage pour ſauver ces confédérés orthodoxes.* Le petit Jéſus ſe charge d'une ſcie, il part avec ſa mère, & tandis que les Ruſſes avancent, il leur ſcie leſtement quelques barres de leurs échelles, & en riant il ſe transporte par les airs avec ſa mère à Czenſtochow, & rentre avec elle dans ſa niche. Les Ruſſes cependant appuient leurs échelles aux baſtions; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étoient raccourcies. Les ſchiſmatiques furent obligés de ſe retirer, les orthodoxes entonnèrent un *te Deum*, & depuis ce

miracle la garde-robe de notre ſainte mère & ſon cabinet de curioſités s'accroiſſent à vue d'œil par les tréſors qui s'y verſent, & que le zèle des ames pieuſes augmente en abondance. J'eſpère que jusqu'aux pous de vos capucins ſe feront fête en apprenant ce beau miracle, & qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la légende qui de long-temps n'a été auſſi bien recrutée.

Il court ici un teſtament politique qu'on vous attribue; je l'ai lu, mais je n'y ai pas été trompé comme les autres, & je prétends que c'eſt l'ouvrage d'un je ne ſais qui, d'un quidam qui vous a entendu, & qui s'eſt flatté d'imiter aſſez bien votre ſtyle pour en impoſer au public; je vous prie, un petit mot de réponſe ſur cet article.

Le pauvre Iſaac eſt allé trouver ſon père Abraham en paradis; ſon frère d'Éguilles, qui eſt dévot, l'avoit leſté pour le voyage, & on lui érige des trophées, qu'on ne vous érigera de long-temps. Votre corps peut être âgé; mais votre eſprit eſt encore jeune, & cet eſprit fera encore aller le reſte. Je le ſouhaite pour les intérêts du Parnaſſe, pour ceux de la raiſon

& pour ma propre ſatisfaction. Surquoi je prie le grand Dieu de la médecine, votre protecteur le Dieu Apollon, de vous avoir en ſa ſainte & digne garde.

Le 5 Mars 1771.

Quels agrémens, quel feu vous poſſédez encore!
Le couchant de vos jours ſurpaſſe leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine & glace nos ſens,
Nous perdons les plaiſirs, les grâces, les talens;
Mais ſurchargé d'hivers, Voltaire eſt à l'entendre,
Tel qu'on dit le phénix qui renaît de ſa cendre.

Ce petit compliment vous eſt dû, ou pour mieux dire c'eſt une merveille qui étonne l'Europe, ce ſera un problême que la poſtérité aura peine à réſoudre, que Voltaire, chargé

de jours & d'années, ait plus de feu, de gaieté & de génie que cette foule de jeunes poëtes dont sa patrie abonde. Votre impératrice sera sans doute flattée de l'épître que vous lui adressez. Il est constant que ce sont des vérités; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort surpris de me voir cité dans vos vers. Certes je ne présumois pas de devenir un auteur grave; mon amour propre vous en fait un compliment; j'aurai bonne opinion de mes rapsodies, en tant que je les verrai enchassées dans les cadres que vous leur savez si bien faire. J'en viens à ce Mustapha, que je n'aime pas plus que de raison; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son sérail; je crois même que Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paroît cependant qu'il seroit plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que Mustapha en payera la façon, & la Grèce deviendra ce qu'elle pourra. On

ſe dit à l'oreille que la France a ſuſcité ces troubles; on impute cette imprudente levée de boucliers des ottomans aux intrigues d'un miniſtre disgracié, homme de génie, mais d'un eſprit inquiet, qui croyoit qu'en diviſant & troublant l'Europe il maintiendroit plus longtemps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce miniſtre, vous ſaurez ce qu'il en faut croire. Le bruit court ici que vous rendrez Avignon au vice-Dieu des ſept montagnes. Un tel trait de généroſité eſt rare chez les ſouverains; Ganganelli en rira ſous cape & dira en lui-même: les portes de l'enfer ne prévaudront point. Et cela arrive dans ce ſiècle philoſophique, dans ce XVIII ſiècle! Après cela, Meſſieurs les philoſophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entaſſez argumens ſur argumens pour la pulvériſer; vous n'empêcherez jamais qu'en nombre les ames foibles ne l'emportent ſur les ames fortes. Chaſſez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un État, ou bien un ambitieux que ſon intérêt lie à celui de l'Égliſe, renverſera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine. Mais quel

bavardage! Je réponds au jeune Voltaire en ſtyle de vieillard; quand il badine je raiſonne, quand il s'égaye je diſſerte. Sans doute que Bouhours avoit raiſon; mes chers compatriotes & moi nous n'avons que ce gros bon ſens qui trotte par les rues. Ma foible chandelle s'éteint, & ce ſoupçon d'imagination dont je n'eus qu'une foible doſe m'abandonne, ma gaieté me quitte & ma vivacité ſe perd. Conſervez long-temps la vôtre. Puiſſiez-vous, comme le bon homme ſaint Hilaire, faire des vers à cent ans, & moi les lire! C'eſt ce que je prie Apollon de nous accorder.

Le 18 Mars 1771.

J'ai eu le plaiſir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le Roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plutôt. J'avois donc deviné que ce beau teſtament n'étoit pas de vous. On vous a fait l'honneur, comme au Cardinal de Richelieu, comme au Cardinal Alberoni, comme au Maréchal de Belle-Isle de teſter en votre nom.

Je disois à quelqu'un qui me parloit de ce testament, que c'étoit une œuvre de ténèbres, où l'on ne reconnoît ni votre style, ni les bienséances que vous savez si supérieurement observer en écrivant pour le public; cependant bien des personnes qui n'ont pas le tact assez fin, s'y sont trompées, & je crois qu'il ne seroit mal de les désabuser.

J'ai donc vu ce Roi de Suède, qui est un prince très-instruit, d'une douceur charmante, & très-aimable dans la société. Il aura été charmé sans doute de recevoir vos vers, & j'ai vu avec plaisir que vous vous souveniez encore de moi. Le Roi de Suède nous a beaucoup parlé de nouveaux arrangemens qu'on prenoit en France, de la réforme de l'ancien parlement, & de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs; je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudroit plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider. On dit que le Chancelier est un homme de génie & d'un mérite distingué; d'où je conclus qu'il

aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse & la plus utile au bien de l'État; cependant, quoi qu'on fasse en France, les Welches crient, critiquent, se plaignent & se consolent par quelque épigramme satirique, ou par quelque chanson maligne. Lorsque le Cardinal de Mazarin durant son ministère faisoit quelque innovation, il demandoit: est-ce qu'à Paris ils ont chanté la *canzonetta?* si on lui disoit qu'oui, il étoit content. Il en est presque de même partout. Peu d'hommes raisonnent, & tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlow, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous, pour se rendre sur sa flotte à Livourne; il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie, je ne sais comment il se l'est procurée; le contenu en est singulier, peut-être vous amusera-t-elle. Oh! pour la guerre, Monsieur de Voltaire, il n'en est pas question. Messieurs les encyclopédistes m'ont régénéré; ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui

changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs cenfures. Je ne fais fi la cour de Vienne les craint autant que je les refpecte; mais j'ofe croire toutefois qu'elle mefurera fes démarches. Ce qui paroît fouvent en politique le plus vraifemblable, l'eft le moins. Nous fommes comme des aveugles, nous allons à tâtons, & nous ne fommes pas auffi adroits que les quinze-vingts, qui connoiffent, à ne s'y pas tromper, les rues & les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en eft pas un; c'eft un jeu de hafard, où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant. Après le départ du Comte Orlow, nous avons eu l'apparition d'un Comte autrichien, qui lorsque j'allois me rendre en Moravie chez l'Empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes; ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie, où elles font décrites avec vérité; je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du Comte Hoditz, qui s'y trouve dépeint d'après nature. Votre Impératrice en a donné de plus fuperbes à mon frère Henri; je ne crois point qu'on puiffe la furpaffer en ce genre: des illumina-

tions durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifice qui ſurpaſſent tout ce qui nous eſt connu en ce genre, ſelon les deſcriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille perſonnes, & ſurtout l'affabilité & les grâces que votre ſouveraine a répandues comme un aſſaiſonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat. A mon âge les ſeules fêtes qui me conviennent, ce ſont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque ſérénité ſur le déclin de mes jours; vous ne devez donc pas vous étonner que je m'intéreſſe autant que je le fais à la conſervation du patriarche de Ferney, auquel ſoit honneur, gloire, ſanté de ſiècle en ſiècle. Ainſi ſoit-il!

Le 1 Mai 1771.

Ce poëte empereur ſi puiſſant qui domine
Sur les Mantchoux & ſur la Chine,
Eſt bien plus aviſé que moi;
Si le démon des vers le preſſe & le lutine,
Des chants dont ſon conſeil fait choix

Il

Il reſtreint ſagement la courſe clandeſtine
Aux bornes des États qui vivent ſous ſa loi.
Moi, ſans écouter la prudence,
Les traits légers de mes foibles crayons
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel eſprit de France,
Le Dieu du goût, le Dieu des vers,
Depuis peu fait ſa réſidence;
C'eſt jeter par extravagance
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts uſuraires, une lettre de votre part & un volume de queſtions encyclopédiques. Si le peuple étoit inſtruit de ces échanges littéraires, il diroit que je jette un morceau de lard après un jambon, & quoique l'expreſſion ſoit triviale, il auroit raiſon.

On n'entend guère parler ici du Pape; je le crois perpétuellement en conférence avec le Cardinal de Bernis, pour convenir du ſort de ces bons pères jéſuites; en qualité d'aſſocié de l'ordre, il me feroit banqueroute de leurs prières, ſi Rome avoit la cruauté de les ſupprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du

Turc; on ne ſait à quoi ſa hauteſſe s'occupe, mais je parierois bien que ce n'eſt pas à grand' choſe. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher Mr Obreskow, Miniſtre de Ruſſie, détenu contre le droit des gens, dont cette puiſſance barbare n'a aucune connoiſſance. C'eſt un acheminement à la paix, qui va ſe couclure pour le plus grand avantage & pour la plus grande gloire de votre Impératrice. Je vous félicite du nouveau miniſtre dont le très-Chrétien a fait choix; on le dit homme d'eſprit; en ce cas vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il eſt tel, il n'aura ni l'imbécillité, ni la foibleſſe de rendre Avignon au Pape. On peut être bon catholique & néanmoins dépouiller le vicaire de Dieu de ſes poſſeſſions temporelles, qui le diſtraient trop de ſes devoirs ſpirituels, & qui lui ſont ſouvent riſquer ſon ſalut. Quelque fécond que ce ſiècle ſoit en philoſophes intrépides, actifs & ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la ſuperſtition dont vous vous plaignez en Suiſſe; ſes racines tiennent à tout l'univers; elle eſt fille de la timidité, de la foibleſſe & de l'ignorance; cette

trinité domine aussi impérieusement dans les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'esprit humain? Ce vieux Prince d'Anhalt Dessau que vous avez vu, ne croyoit pas à Dieu; mais allant à la chasse, il rebroussoit chemin, s'il lui arrivoit de rencontrer trois vieilles femmes; c'étoit un mauvais augure; il n'entreprenoit rien un lundi, parce que ce jour étoit malheureux; si vous lui en demandiez la raison, il l'ignoroit. Vous savez ce qu'on rapporte de Hobbes; incrédule de jour, il ne couchoit jamais seul la nuit, de crainte des revenans. Qu'un fripon se propose de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes; l'homme est fait pour l'erreur, elle entre comme d'elle-même dans son esprit, & ce n'est que par des travaux immenses qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon esprit purifié de la rouille superstitieuse, & des borgnes mes compagnons; pour les aveugles, il faut les envoyer aux quinze-vingts: éclairez encore ce qui est éclairable. Vous semez dans des terres ingrates; mais les

fiècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philofophe de Sans-Souci falue l'hermite de Ferney. *Vale.*

Le 21 Juin 1771.

Un homme qui a long-temps inftruit l'univers par fes ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre humain; il peut être par conféquent le confeiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité eft pareille à celle qu'un roi de Suède exerce fur fes diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas fur fon anarchie farmate. Faire à Neuchâtel un confeiller d'État fans l'approbation du fynode, feroit fe commettre inutilement. J'ai voulu dans ce pays protéger Jean Jacques, on l'a chaffé; j'ai demandé qu'on ne perfécutât pas un certain Petit Pierre, je n'ai pu l'obtenir. Je fuis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuiffance. Je n'ai point eu recours dans ce pays au remède dont fe fert la cour

de France pour obliger les parlemens du royaume à obtempérer à ses volontés; je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté & ses immunités, & je me resserre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont prescrites eux-mêmes en se donnant à ma maison.

Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philosophiques. Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de liberté est déterminée en fait de politique, & combien les métaphysiciens l'ont embrouillée; il y a donc nécessairement une liberté. Car comment auroit-on une idée nette d'une chose qui n'existe point? Or je comprends par ce mot la puissance de faire ou de ne pas faire telle action selon ma volonté; il est donc sûr que la liberté existe, non pas sans mélange de passions innées, non pas pure, mais agissant cependant en quelques occasions sans gêne & sans contrainte. Il y a une différence sans doute entre pouvoir nommer un conseiller (soi-disant) d'État, & ne le pouvoir pas; celui qui le peut, a cette liberté; celui qui ne sauroit le breveter, ne jouit pas de cette faculté. Cela seul suffit, ce me semble, pour

prouver que la liberté exifte, & que par conféquent nous ne fommes pas automates mus par les mains d'une aveugle fatalité. Paffez-moi ces petites réflexions; c'eft le dernier renvoi que me caufe l'indigeftion du fyftème de la nature. C'eft ce fyftème de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de fa perte; tandis que les Turcs fe tiennent comme les quackers les bras croifés, pour attendre le moment de l'impulfion divine, ils font battus par les Ruffes, & ce léger échec que vient de recevoir un détachement du Prince Repnin, ne doit pas enfler l'efpérance de Muftapha jusqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puiffe entrer en comparaifon avec toutes ces victoires que les Ruffes ont entaffées les unes fur les autres.

Tandis que ces gens-là fe battent pour les poffeffions de ce monde-ci, les Suiffes font très-bien d'ergoter entre eux pour les biens de l'autre monde: cela fournit plus à l'imagination, & quand on n'a point d'armée pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on fe bat avec des paroles pour le paradis & l'enfer. Je ne connois point ces pays-

là; de l'Isle n'en a pas encore donné la carte; le chemin qu'on dit y mener, traverse les espaces imaginaires, & jamais personne n'en est revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes. Quelqu'un qui vous a vu m'assure que vous jouissez d'une très-bonne santé. Ménagez ce trésor le plus long-temps que possible: un tien vaut mieux que dix tu l'auras. Que Vénus nous conserve le chantre des Grâces, Minerve l'émule de Thucydide, Uranie l'interprète de Newton, & Apollon son fils chéri, qui surpassant Euripide, égala Virgile! Ce sont les vœux que le solitaire de Sans-Souci fait & fera sans fin pour le patriarche de Ferney.

Le 20 Septembre 1771.

Vous vous moquez de moi, mon bon Voltaire. Je ne suis ni un héros ni l'océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent désunir la société. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade: il faut des

remedes doux pour les fanatiques, les violens leur donnent des convulfions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui reffemblent plus par leur véhémence aux réformateurs du XV fiècle qu'à la génération préfente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du droit des hommes & de l'ufurpation des autres. Vous croyez donc que les Senons ne font pas curieux de vos ouvrages, & qu'on ne les lit pas aux bords de la Havel avec autant & peut-être plus de plaifir qu'aux bords de la Seine & du Rhône? Cette brochure parut précifément après que les François eurent pris poffeffion du comtat; je crus que c'étoit leur manifefte & que par mégarde on l'avoit imprimé après coup. Je vous ai mille obligations du 6 & 7 Tome de l'encyclopédie que j'ai reçus. Si le ftyle de Voiture étoit encore à la mode, je vous dirois que le pére des Mufes eft l'auteur de cet ouvrage & que l'approbation eft fignée par le Dieu du goût. J'ai été fort furpris d'y trouver mon nom, que par charité vous y avez mis. J'ai trouvé quelques paraboles moins obfcures que celles de l'évangile, & me fuis applaudi de les avoir expli-

quées. Cet ouvrage eſt admirable; je vous exhorte à le continuer. Si c'étoit un diſcours académique, aſſujetti à la réviſion de la ſorbonne, je ſerois peut-être d'un autre avis. Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Ruſſie, je vous réponds qu'on les dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France, & vos Welches auront honte de ne pas approuver ce qui eſt admiré partout ailleurs.

J'avois un très-violent accès de goutte quand vos livres ſont arrivés, les pieds & les bras garrottés, enchaînés & perclus; ces livres m'ont été d'une grande reſſource; en les liſant j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde. Pour vous rendre compte du reſte de mes occupations, vous ſaurez qu'à peine j'eus recouvré l'articulation de la main gauche, que je m'aviſai de barbouiller du papier, non pour éclairer, non pour inſtruire le public & l'Europe aux yeux ouverts, mais pour m'amuſer. Ce ne ſont pas les victoires de Catherine que j'ai chantées, mais les folies des confédérés: le badinage convient mieux à un conva-

lefcent que l'auftérité du ftyle majeftueux; vous en verrez un échantillon: il y a fix chants, tout eft fini; car une maladie de cinq femaines m'a donné le temps de rimer & de corriger tout à mon aife. Deux chants de lecture que je vous prépare, fuffifent pour vous ennuyer. Ah! que l'homme eft un animal incorrigible, direz-vous, en voyant encore de mes vers! La Valachie, la Moldavie, la Tartarie fubjuguées doivent être chantées fur un autre ton que les fottifes d'un Krafinsky, d'un Potoky, d'un Oginsky. Comme je crois poffeder une liberté mitigée, je m'en fuis fervi dans cette occafion, & comme je fuis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican; bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas. Souvenez-vous qu'il ne faut pas enfouir fon talent. C'eft de quoi jusqu'ici perfonne ne vous accufe; mais je voudrois que la poftérité ne perdît aucune de vos penfées; car combien de fiècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève qui joigne à tant de goût tant de connoiffances? Je plaide une belle caufe, & je parle à un homme fi éloquent, que s'il jette un coup d'œil fur

le fujet, il faifit tous les argumens que je pourrois lui préfenter. Qu'il continue donc à étendre encore fa réputation, à inftruire, à éclairer, à confeiller, à perfiffler, à pincer felon que la matière l'exige, le public, les cagots, & les mauvais auteurs; qu'il jouiffe d'une fanté inaltérable, & qu'il n'oublie point le Senon folitaire habitué à Sans-Souci.

Le 13 Novembre 1771.

Je conviens que je me fuis impofé l'obligation de vous inftruire fur le fujet des confédérés que j'ai chantés, comme vous avez expofé les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclairciffemens néceffaires fur la Henriade. Vous faurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais auffi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat, entrepris & manqué contre le Roi de Pologne, s'eft paffé (à la communion près) de la manière qu'il eft détaillé dans les gazettes. Il eft vrai que le miférable qui a voulu affaffiner le Roi de Pologne, en avoit

prêté le ferment à Pulawski, Maréchal de confédération, devant le maître autel de la vierge à Czenftochow. Je vous envoie des papiers publics qui peut-être ne fe répandent pas en Suiffe, où vous trouverez cette fcène tragique détaillée avec les circonftances exactement conformes à ce que mon Miniftre de Varfovie en a marqué dans fa relation Il eft vrai que mon poëme (fi vous voulez l'appeler ainfi) étoit achevé lorsque cet attentat fe commit; je ne le jugeois pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaifanterie & de gaieté; cependant je n'ai pas voulu non plus paffer cette horreur fous filence &, j'en ai dit deux mots en paffant au commencement du chant V, de forte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amufer, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui auroit juré avec le refte. J'ai pouffé la licence plus loin; car quoique la guerre dure encore, j'ai fait la paix d'imagination pour finir, n'étant pas affuré de ne pas prendre la goutte lorsque ces troubles s'appaiferont. Vous verrez par le troifième & quatrième chant que je vous envoie, qu'il n'étoit pas poffible de mêler des faits gra-

ves avec tant de sottises. Le sublime fatigue à la longue, & les polissonneries font rire. Je pense bien comme vous que plus on avance en âge, plus il faut essayer de se dérider. Aucun sujet ne m'auroit fourni une aussi abondante matière que les Polonois; Montesquieu auroit perdu son temps à trouver chez eux les principes des républiques, ou des gouvernemens souverains. L'intérêt, l'orgueil, la bassesse & la pusillanimité semblent être les fruits du gouvernement anarchique. Au lieu de philosophes, vous y trouvez des esprits abrutis par la plus stupide superstition, & des hommes capables de tous les crimes que des lâches peuvent commettre. Le corps de la confédération n'agit point par système. Ce Pulawsky, dont vous aurez vu le nom dans mes rapsodies, est proprement l'auteur de la conspiration tramée contre le Roi de Pologne. Les autres confédérés regardent le trône comme vacant, quoiqu'il soit rempli; les uns y veulent placer le Landgrave de Hesse, d'autres l'Électeur de Saxe, d'autres encore le Prince de Teschen. Tous ces partis différens ont autant de haine l'un pour l'autre que les jansénistes, les molinistes

& les calviniſtes entre eux. C'eſt pour cela que je les compare aux maçons de la tour de Babel. Le crime qu'ils viennent de tenter, ne les a pas décrédités chez leurs protecteurs, parce qu'en effet pluſieurs de ces confédérés l'ont ignoré; mais qu'ils ayent des protecteurs ou non, ils n'en ſont pas plus redoutables, & par les meſures que votre ſouveraine vient de prendre, dans peu leur mauvaiſe volonté ſera confondue.

Il ſemble que pour détourner mes yeux des puérilités polonoiſes & de la ſcène atroce de Varſovie, ma ſœur, la Reine de Suède, ait pris ce temps pour venir revoir ſes parens, après une abſence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille; je m'en ſuis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour diſſiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les ſortes d'amuſemens dans leſquels les arts & les ſciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma ſœur trouvoit que vous manquiez à Berlin. Je lui ai répondu qu'il y avoit ſeize ans que je m'en appercevois. Cela n'a

pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conſervation, & nous avons conclu, quoique nous ne vous poſſédions pas, que vous n'en étiez pas moins néceſſaire à l'Europe. Laiſſez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau; car ce ſeroit une contradiction, que celui qui éclaira ſi long-temps l'Europe, fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots. J'en fais amende honorable au Dieu du goût qui ſiége à Ferney; je le prie de m'inſpirer & d'être aſſuré qu'en fait de belles-lettres je crois ſes déciſions plus infaillibles que celles de Ganganelli pour les articles de foi. *Vale.*

Le 2 Janvier 1772.

Je ſuis en vérité tout honteux des ſottiſes que je vous envoie; mais puiſque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverſes eſpèces; le Vme chant de la confédération, un diſcours académique ſur une matière aſſez uſée pour amener un éloge de l'illuſtre auditoire qui ſe trouvoit à la ſéance de l'académie, &

une épître en vers à ma sœur de Suède au sujet des désagrémens qu'elle a essuyés dans ce pays-là. Elle a reçu la lettre que vous lui adressez; elle n'a pas voulu me confier la réponse, qui sans cela se feroit trouvée incluse dans ma lettre.

Ce n'est pas seulement en Suède où l'on essuie des contretemps; la pauvre Babet, veuve du défunt Isaac, en a bien éprouvé en Provence; il faut que les dévots de ce pays soient de terribles gens, ils ont donné l'extrême onction en faisant violence à ce bon panégyriste de l'Empereur Julien; on a fait des difficultés de l'enterrer, & d'autres encore pour un monument qu'on vouloit lui ériger. La pauvre Babet a vu emporter par une inondation la moitié de la maison que feu son mari lui a bâtie; elle a perdu des meubles, & considérablement vu sa fortune qui n'est que mince; elle a acquis quantité de connoissances pour complaire à son mari; elle ne peint pas mal, & elle est respectable pour avoir contribué autant qu'il étoit en elle, en se conformant aux goûts de son mari, à lui rendre la vie agréable. Un soir, en revenant de chez moi

moi, le Marquis rentre chez fa femme & lui demande : *eh bien! as-tu fait cet enfant?* Quelques amis qui fe trouvèrent préfens, fe prirent à rire de cette queftion étrange; mais la Marquife les mit à leur aife, en leur montrant le tableau d'un petit morveux que fon mari l'avoit chargé de faire.

Je viens encore d'effuyer un violent accès de goutte; mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croie jeune; vos ouvrages ne fe reffentent pas de la caducité de leur auteur, & je crois qu'il ne dépendroit que de vous de compofer encore une Henriade. Si les infectes de la littérature vous donnoient de l'opium, ils n'auroient pas tant tort; car mettant Voltaire de côté, ils en paroîtroient moins médiocres, & que de beaux lieux communs on pourroit répéter, en faifant la lifte de tous les grands hommes qui ont furvécu à eux-mêmes? On diroit que l'épée a ufé le fourreau, que le feu ardent de ce grand génie l'a confumé avant le temps, qu'il faut bien fe garder d'avoir trop d'efprit, parce qu'il s'ufe trop vîte. Que de fots s'applaudiroient de ne pas fe trou-

ver dans ce cas? & qu'une multitude d'animaux à deux pieds sans plumes diroient, nous sommes bien heureux de n'être point des Voltaires? Mais heureusement vous n'avez point de médecin premier ministre, qui vous donne des drogues pour régner en votre place; je crois même que la trempe de votre esprit résisteroit aux poisons de l'ame. Je fais des vœux pour votre conservation; s'ils sont intéressés, vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale.*

Le 1 Mars 1772.

Il ne s'est point rencontré de poëte assez fou pour envoyer de mauvais vers à Boileau, crainte d'être rembarré par quelque épigramme; personne ne s'est avisé d'importuner de ses balivernes ou Fontenelle, ou Bossuet, ou Gassendi; mais vous, qui valez ces gens tous ensemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands hommes possédoient; elle rend vos vertus plus aimables; aussi vous attire-t-elle la correspondance de tous les éphémères du

ſacré vallon, parmi leſquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnaſſe en protégeant le poëme de M... & celui des confédérés, & ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neuvième tome des queſtions encyclopédiques. Je vous en ſais mes remercimens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande ſatisfaction; il eſt fait pour répandre les connoiſſances parmi les aimables ignorans, & leur donner du goût pour s'inſtruire. J'ai été agréablement ſurpris par l'article des beaux arts que vous m'adreſſez; je ne mérite cette diſtinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainſi que pour tout ce qui caractériſe le génie, ſeule ſource de gloire pour l'eſprit humain. Les lettres de Memmius à Cicéron ſont des chef-d'œuvres, où les queſtions les plus difficiles ſont miſes à la portée des gens du monde; c'eſt l'extrait de tout ce que les anciens & les modernes ont penſé de mieux ſur ce ſujet. Je ſuis prêt à ſigner ce ſymbole de foi philoſophique; tout homme ſans prévention, qui a bien examiné cette matière, ne ſauroit penſer autrement. Vous avez eu ſurtout l'art d'avancer

ces vérités hardies, ſans vous commettre avec les dévots. L'article *Vérité* eſt encore admirable. Je ne finirois point, ſi je voulois entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. Ç'auroit été bien dommage s'il n'avoit pas paru, & ſi la poſtérité en avoit été fruſtrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit ſe ranger parmi vos chef-d'œuvres dramatiques; l'intérêt toujours renaiſſant de la pièce & l'élégance continue de la verſification l'élèvent de cent piques au deſſus de celles de Crébillon. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Welches modernes, ont perdu le goût des bonnes choſes; ils ont été raſſaſiés de chef-d'œuvres de l'art, & la frivolité les porte à préſent à protéger l'opéra comique, Vaux-hall & les marionnettes; ils ne méritent pas que vous ſoyez né dans leur patrie. Ce ne ſera que la poſtérité qui connoîtra tout votre mérite; pour moi, il y a trente-ſix ans que je vous ai rendu juſtice; je ne varie pas dans mes ſentimens, je penſe à ſoixante ans de même qu'à vingt-quatre ſur votre ſujet, & je fais des

vœux à cet être qui anime tout, pour qu'il daigne conferver auffi long-temps que poffible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne font pas des complimens, mais des fentimens très-vrais, que vos ouvrages gravent fans ceffe plus profondément dans mon efprit.

Le 18 Avril 1772.

Je vous remercie des félicitations que vous me faites fur des bruits qui fe font répandus dans le public; il faudra voir fi les événemens les confirmeront & quelle iffue auront les affaires de la Pologne. J'ai vu des vers bien fupérieurs à ceux qui m'ont amufé lorfque j'avois la goutte: ce font les fyftèmes & la cabale. Ces morceaux font auffi frais & d'un coloris auffi chaud que fi vous les aviez faits à l'âge de vingt ans; on les a imprimés à Berlin, & ils vont fe répandre dans tout le nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers tant anglois que hollandois, efpagnols & italiens; mais aucun françois n'a mis le pied chez nous, & je fais pofitivement que le Mar-

quis de Saint Aulaire n'eſt point ici. S'il vient, il ſera bien reçu, ſurtout s'il ne s'eſt point expatrié pour quelque mauvaiſe affaire; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de ſa nation. Je pars cette nuit pour la Siléſie. A mon retour vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons d'une porcelaine que les connoiſſeurs approuvent & qui ſe fait à Berlin. Je ſouhaite que votre gaieté & votre bonne humeur vous conſerve encore long-temps pour l'honneur du Parnaſſe & pour la ſatisfaction de tous ceux qui vous liſent. *Vale.*

Le 14 Août 1772.

J'ai reçu du patriarche de Ferney des vers charmans, à la ſuite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conſcience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur & le coloris de la jeuneſſe dans les vers que j'ai reçus: oui, je crois que ſon ame eſt immortelle, qu'elle penſe ſans le ſecours de ſon corps, & qu'elle

nous éclairera encore après avoir quitté ſa dépouille mortelle. C'eſt un beau privilége que celui de l'immortalité; bien peu d'êtres dans cet univers en ont joui: je vous applaudis & vous admire. Pour ne pas reſter tout à fait en arrière, je vous envoie le VI chant des confédérés, avec une médaille qu'on a frappée à ce ſujet. Tout cela ne vaut pas une des ſtrophes que vous m'avez envoyées; mais chaque champ ne produit pas des roſes, & on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce ſixième chant m'a occupé plus que les affaires, & qu'on me fait trop d'honneur en Suiſſe de me croire plus abſorbé dans la politique que je ne le ſuis. J'aurois voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre. Les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir; mais ils ſuivront dans peu, au riſque des aventures qui les attendent en voyage. Perſonne du nom de Saint Aulaire n'eſt arrivé jusqu'ici; peut-être que celui qui vous a écrit a changé de ſentiment.

Voilà enfin la paix près de ſe conclure en orient & la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement eſt uniquement

dû à la modération de l'Impératrice de Russie, qui a su elle-même mettre des bornes à ses conquêtes, en imposer à ses ennemis secrets, & rétablir l'ordre & la tranquillité où jusqu'à présent ne régnoit que trouble & confusion. Ce sera à votre Muse à la célébrer dignement. Je n'ai fait que balbutier en ébauchant son éloge, & ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le sentiment.

Vivez encore, vivez long-temps. Quand on est sûr de l'immortalité en ce monde-ci, il ne faut pas se hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaisance pour moi, pauvre mortel, qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre séjour sur ce globe pour que j'en jouisse; car je crains fort de ne me pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

Le 16 Septembre 1772.

Vous saurez que ne me faisant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me ressemblent. Je suis vieux, cassé, goutteux, suranné, mais toujours gai & de bonne humeur;

d'ailleurs les médailles atteſtent plutôt les époques qu'elles ne ſont fidelles ou reſſemblantes. J'ai non ſeulement acquis un abbé, mais deux évêques, & une armée de capucins, dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur. Je trouve, il eſt vrai, le poëte de la confédération impertinent d'avoir oſé ſe jouer de quelques François paſſés en Pologne; il dit pour ſon excuſe qu'il fait reſpecter ce qui eſt reſpectable, mais qu'il croit qu'il lui eſt permis de badiner de ces excrémens des nations, des François réformés par la paix, & qui faute de mieux alloient faire le métier de brigands en Pologne dans l'aſſociation confédérale. Je crois qu'il y a des François qui gardent le ſilence & qui ont un grand crédit au ſérail, mais mes nouvelles de Conſtantinople m'apprennent que le congrès de paix ſe renoue & reprend avec plus de vivacité que le précédent; ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raiſon.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le Roi de Suède; ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au com-

mencement de ce ſiècle. *Semper idem*, c'eſt votre deviſe; il n'eſt pas donné à tout le monde de l'arborer. Comment pourrois-je vous rajeunir, vous qui êtes immortel? Apollon vous a cédé le ſceptre du Parnaſſe; il a abdiqué en votre faveur. Vos vers ſe reſſentent de votre printemps, & votre raiſon de votre automne. Heureux qui peut ainſi réunir l'imagination & la raiſon! Cela eſt bien ſupérieur à l'acquiſition de quelques provinces, dont on n'apperçoit pas l'exiſtence ſur le globe général, & qui des ſphères céleſtes paroîtroient à peine comparables à un grain de ſable. Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons ſi fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuſer, c'eſt que lorſqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'eſprit. J'ai connu un jéſuite qui m'aſſuroit gravement qu'il s'expoſeroit au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un ſinge; je n'en ferois pas autant, mais quand on peut réunir & joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ſes poſſeſſions, je ne connois guère de mortel qui n'y travaillât avec plaiſir. Notez toutefois que cette affaire-ci s'eſt paſſée ſans effuſion de ſang,

& que les encyclopédiſtes ne pourront point déclamer contre les brigands mercenaires & employer tant d'autres belles phraſes dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre à l'aide d'une plume a tout fait, & l'Europe ſera pacifiée au moins après ces derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'hiſtoire je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans ſans quelque guerre. Cette fièvre intermittente peut être ſuſpendue, mais jamais guérie; il faut en chercher la raiſon dans l'inquiétude naturelle des hommes; ſi ce n'eſt l'un qui excite des troubles, c'eſt l'autre, & une étincelle cauſe ſouvent un embraſement général.

Voilà bien du raiſonnement. Je vous donne de la marchandiſe de mon pays. Vous autres François, vous poſſédez l'imagination, les Anglois, à ce que l'on prétend, la profondeur, & nous autres, la lenteur avec ce bon ſens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence & qu'elle permette à ma peſante raiſon d'admirer le phénix de la France, le ſeigneur de Ferney, & de faire des vœux pour ce même

Voltaire que j'ai poſſédé autrefois, & que je regrette tous les jours, parce que ſa perte eſt irréparable.

Le 1 Novembre 1772.

Ayant reçu votre lettre, j'ai fait venir inceſſamment le directeur de la fabrique de porcelaine, & lui ai demandé ce que ſignifioit cet Amphion, cette lyre & ce laurier dont il avoit orné une certaine jatte envoyée à Ferney? Il m'a répondu que ſes artiſtes n'en avoient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle étoit deſtinée, qu'il n'étoit pas aſſez ignorant pour ne pas être inſtruit de la couronne de lauriers deſtinée au Taſſe pour le couronner au capitole, que la lyre étoit faite à l'imitation de celle ſur laquelle la Henriade avoit été chantée; que ſi Amphion avoit par ſes ſons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connoiſſoit quelque vivant qui en avoit fait davantage en opérant en Europe une révolution ſubite dans la façon de penſer; que la mer ſur laquelle nageoit Amphion étoit allégo-

rique, & fignifioit le temps, duquel Amphion triomphe; que le dauphin étoit l'emblème des amateurs des lettres, qui foutiennent les grands hommes durant les tempêtes, & que c'étoit tant pis pour les dauphins, s'ils n'aimoient pas les grands hommes. Je vous rends compte de ce procès verbal, tel qu'il a été dreffé en préfence de deux témoins, gens graves, & qui l'attefteront par ferment, fi cela eft néceffaire. Ces gens ont travaillé au grand deffert avec figures que j'ai envoyé à l'Impératrice de Ruffie, ce qui les a mis dans le goût des allégories; ils avouent que la porcelaine eft trop fragile, & qu'il faudroit employer le marbre & le bronze pour transmettre aux âges futurs l'eftime de notre fiècle pour ceux qui l'honorent.

Nous attendons dans peu la nouvelle de la conclufion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas cette fois été expulfés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures; mais ils ne tiennent plus qu'à un filet, & la première guerre qu'ils entreprendront, achevera probablement leur ruine entière. Cependant ils n'ont point de philofophes; car vous vous fouviendrez des propos qu'on tint à Verfailles en

apprenant que la bataille de Minden étoit perdue; je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'Helvétius fur le bonheur, & je crois qu'il l'auroit retouché avant de le donner au public; il y a des liaifons qui manquent & quelques vers qui m'ont femblé trop approcher de la profe. Je ne fuis pas juge compétent; je ne fais que hafarder mon fentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de Racine & ceux d'un certain grand homme qui illuftre la Suiffe par fa préfence. On peut être grand métaphyficien & grand politique comme l'étoit le Cardinal de Richelieu, fans être grand poëte. La nature a diftribué différemment fes dons, & il n'y a qu'à Ferney où l'on voit l'exemple qu'elle les a réunis en la même perfonne. Jouiffez longtemps des biens que la nature prodigue envers vous a daigné vous donner, & continuez d'occuper le trône du Parnaffe, qui fans vous demeurera peut-être éternellement vacant. Ce font les vœux que fait pour le patriarche de Ferney le philofophe de Sans-Souci.

Le 1 Décembre 1772.

Sur la fin des beaux jours dont vous fîtes l'hiſtoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendoit au grand,
Des François un ſeul homme a ſoutenu la gloire :
Il ſut embraſſer tout; ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet & Racine,
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il transmit les accords de la Muſe latine
Qui du fils de Vénus célébra les combats;
De l'immortel Newton il ſaiſit le génie,
Fit connoître aux François ce qu'eſt l'attraction;
Il terraſſa l'erreur & la religion.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

Vous devez le connoître mieux que perſonne. Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainſi que l'imprimèrie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public; par

malheur ils deviennent de jour en jour plus rares. Nous avons dans notre voisinage une cherté de bled excessive; j'ai cru que les Suisses n'en manquoient pas, encore moins les François, dont les ouvrages éclairent nos régions ignorantes sur les premiers besoins de la nature.

Je ne connois point de traités signés à Potsdam ou Berlin; je sais qu'il s'en est fait à Pétersbourg; ainsi le public trompé par les gazetiers fait souvent honneur des choses aux personnes qui y ont eu le moins de part. J'ai entendu dire de même que l'Impératrice de Russie avoit été mécontente de la manière dont le Comte Orlow avoit conduit sa négociation de Focziani. Il peut y avoir eu quelque refroidissement, mais je n'ai point appris que la disgrace fût entière. On ment d'une maison à l'autre; à plus forte raison de faux bruits peuvent-ils se répandre & s'accroître, quand ils se promènent de bouche en bouche depuis Pétersbourg jusqu'à Ferney. Vous savez mieux que personne que les mensonges font plus de chemin que les vérités. En attendant le grand Turc devient plus docile; les conférences ont

été

été entamées de nouveau, ce qui me fait croire que la paix fe fera. Si le contraire arrive, il eft probable que Monfieur Muftapha ne féjournera plus long-temps en Europe: tout cela dépend d'un nombre de caufes fecondes obfcures & impénétrables, des infinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulemas, du caprice du grand Vifir, de la morgue du négociateur; & voilà comme le monde va; il ne fe gouverne que par compère & par commère; quelquefois quand on a affez de données, on devine l'avenir; fouvent on s'y trompe. Mais en quoi je ne m'abuferai pas, c'eft en vous pronoftiquant les fuffrages de la poftérité la plus reculée; il n'y a rien de fortuit dans cette prophétie; elle fe fonde fur vos ouvrages égaux & quelques uns fupérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouiffent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche; avec cela il eft doux de jouir, & de fe foutenir dans la même force malgré les injures du temps & la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaifir de vivre tant que je ferai dans le monde; je fens que j'ai befoin de vous; & ne pouvant vous entretenir, il eft encore bien

agréable de vous lire. Le philofophe de Sans-Souci vous falue.

Le 6 Décembre 1772.

Je me fouviens que lorsque Milton dans fes voyages en Italie vit repréfenter une affez mauvaife pièce, qui avoit pour titre Adam & Ève, cela réveilla fon imagination & lui donna l'idée de fon poëme du paradis perdu; ainfi ce que j'aurai fait de mieux par mon perfifflage des confédérés, c'eft d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire repréfenter à Paris. Vous me faites un plaifir infini de me l'envoyer; je fuis très-für qu'elle ne m'ennuiera pas. Chez vous le temps a perdu fes ailes. Voltaire à foixante & dix ans eft auffi vert qu'à trente. Le beau fecret de refter jeune, vous le poffédez feul. Charles Quint radotoit à cinquante ans, beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie; le fameux Clarcke, le célèbre Swift étoient tombés en enfance, le Taffe, qui pis eft, devint fou, Virgile n'atteignit pas vos années, ni Horace non

plus: pour Homère, il ne nous eſt pas aſſez connu pour que nous puiſſions décider ſi ſon eſprit ſe ſoutint jusqu'à la fin; mais il eſt certain que ni le vieux Fontenelle, ni l'éternel Saint Aulaire, ne faiſoient auſſi bien des vers, ni n'avoient l'imagination auſſi brillante que le patriarche de Ferney; auſſi enterrera-t-on le Parnaſſe françois avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrois de Grimm, de la Harpe & tout ce qu'il y a de mieux à Paris pour m'envoyer vos ouvrages; mais tout ce que Thiriot m'a marqué dans ſes feuilles ne valoit pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques. Voulez-vous que j'entretienne un correſpondant en France pour apprendre qu'il paroît un art de la raſerie dédié à Louis XV, des eſſais de tactique par de jeunes militaires qui ne ſavent pas épeler Végèce, des ouvrages ſur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrues, des dictionnaires comme s'il en pleuvoit, enfin un tas de mauvaiſes compilations, d'annales & d'abrégés, où il ſemble qu'on ne penſe qu'au débit du papier & de l'encre, & dont le reſte au demeurant ne vaut rien? Voilà ce qui me

fait renoncer à ces feuilles. Le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la ſtérilité de la matière; en un mot quand vous aurez des Fontenelles, des Montesquieux, des Greſſets, ſurtout des Voltaires, je renouerai cette correſpondance; mais jusques-là je la ſuſpendrai. Je ne connois point ce Morival dont vous me parlez; je m'informerai pour avoir de ſes nouvelles; toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon ſervice il n'aura pas le triſte plaiſir de ſe venger de ſa patrie; tant de fiel n'entre point dans l'ame des philoſophes.

Je ſuis occupé ici à célébrer les noces du Landgrave de Heſſe avec ma nièce. Je jouerai un triſte rôle à ces noces, celui de témoin, & voilà tout.

En attendant tout s'achemine à la paix; elle ſera conclue dans peu: alors il reſtera à pacifier la Pologne, à quoi l'Impératrice de Ruſſie, qui eſt heureuſe en toutes ſes entrepriſes, réuſſira immanquablement. Je me trouve à préſent contre ma coutume dans le tourbillon du grand monde; ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher Voltaire, de vous en dire davantage. Dès que je ſerai rendu à moi-mê-

me, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney, auquel je souhaite santé & longue vie, car il a tout le reste. *Vale.*

Le 10 Janvier 1773.

Solon avoit raison; on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. Au lieu de m'envoyer souvent un fatras non-lisible d'extraits de mauvais livres, Thiriot auroit dû me régaler de vers devant lesquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire, baissent le pavillon. Apparemment qu'il méprisoit la gloire de dédaigner d'en jouir. Cette philosophie ascétique surpasse, je l'avoue, mes forces. Il est très-vrai qu'en examinant ce que c'est que la gloire, elle se réduit à peu de chose. Être jugé par des ingrats & estimé par des imbécilles, entendre prononcer son nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait sans raison, ce n'est pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendroient les actions vertueuses & louables, si nous ne chérissions pas la gloire? Les Dieux sont pour César, mais

Caton fuit Pompée: ce font les fuffrages de Caton que les honnêtes gens défirent de mériter; tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation; mais il eft effentiel pour le bien de l'humanité qu'on ait une idée nette & déterminée de ce qui eft louable. On peut donner dans des travers étranges en s'y trompant. Faites du bien aux hommes, & vous en ferez béni. Voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être auffi indifférent que ce qui s'eft dit à la conftruction de la tour de Babel; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exifter, nous ne foyons fenfibles aux jugemens de la poftérité: les rois doivent l'être plus que les particuliers, puisque c'eft le feul tribunal qu'ils ayent à redouter. Pour peu qu'on foit né fenfible, on prétend à l'eftime de fes compatriotes, on veut briller par quelque chofe, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète. Cet inftinct eft une fuite des ingrédiens dont la nature s'eft fervie pour nous pétrir: j'en ai ma part; cependant je vous affure qu'il ne m'eft jamais venu dans

l'esprit de me comparer avec mes confrères, ni avec Mustapha, ni avec aucun autre; ce feroit une vanité puérile & bourgeoise, je ne m'embarrasse que de mes affaires. Souvent pour m'humilier je me mets en parallèle avec le Tocalon, avec l'archétype des stoïciens, & je confesse alors avec Memnon, que des êtres fragiles comme nous ne sont pas formés pour atteindre à la perfection. Si l'on vouloit recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, ce catalogue rempliroit un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuisent à la société, & ne détruisons pas les erreurs utiles autant qu'agréables. Cependant quelque goût que je confesse d'avoir pour la gloire, ne pensez pas que je me flatte que les princes auront le plus de part à la réputation. Je crois au contraire que les grands auteurs qui savent joindre l'utile à l'agréable, instruire en amusant, jouiront de la gloire la plus durable; parce que la vie des bons princes se passe toute en action, & la vicissitude & la foule des événemens qui suivent ceux-là effacent les précédens; au lieu que les grands auteurs sont non seulement les bienfaiteurs de

leurs contemporains, mais de tous les ſiècles. Le nom d'Ariſtote retentit plus dans les écoles que celui d'Alexandre; on lit & relit plus ſouvent Cicéron que les commentaires de Céſar. Les bons auteurs du dernier ſiècle ont rendu le règne de Louis XIV plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de Fra-Paolo, du Cardinal Bembe, du Taſſe, de l'Arioſte, l'emportent ſur ceux de Charles Quint & de Léon X, tout vice-Dieu que ce dernier prétendoit être. On parle cent fois de Virgile, d'Horace, d'Ovide pour une fois qu'on parle d'Auguſte, & encore n'eſt-ce que rarement en ſon honneur. S'agit-il de l'Angleterre? On eſt bien plus curieux des anecdotes qui regardent les Newton, les Locke, les Shafteſbury, les Milton, les Bolingbrocke, que de la cour molle & voluptueuſe de Charles II, de la lâche ſuperſtition de Jaques II, & de toutes les miſérables intrigues qui agitèrent le règne de la Reine Anne. De ſorte que vous autres précepteurs du genre humain, ſi vous aſpirez à la gloire, votre attente eſt remplie; au lieu que ſouvent nos eſpérances ſont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos con-

temporains & que vous travaillez pour tous les ſiécles. On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres; au lieu que l'on converſe avec tous les beaux eſprits de l'antiquité, qui nous parlent par leurs livres. Nonobſtant tout ce que je viens de vous expoſer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, duſſé-je mourir à la peine, parce qu'on eſt incorrigible à ſoixante & un an, & parce qu'il eſt prouvé que celui qui ne déſire pas l'eſtime de ſes contemporains, en eſt indigne. Voilà l'aveu ſincère de ce que je ſuis, & de ce que la nature a voulu que je fuſſe. Si le patriarche de Ferney, qui penſe comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'abſolution. J'attendrai humblement ſa ſentence, & même s'il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins. Puiſſe-t-il vivre la millième partie de ce que durera ſa réputation! il paſſera l'âge des patriarches. C'eſt ce que lui ſouhaite le philoſophe de Sans-Souci.

Le 26 Janvier 1773.

J'ai reçu votre lettre, & vos vers charmans, qui démentent fans doute votre âge. Non, je ne vous en croirai point fur votre parole: ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au temps fes ailes. Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers; mais vous favez que les gens de mon efpèce fe permettent fouvent ce qu'on défapprouveroit en d'autres. Un certain Cotys, Roi d'un pays très-barbare, entretint une correfpondance en vers avec Ovide lorsque celui-ci étoit exilé dans le Pont; il doit donc être permis aujourdhui à quelque fouverain d'un pays moins barbare, d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage Welche, en dépit de l'abbé d'Olivet & des puriftes de fon académie.

Vous aurez peut-être encore le plaifir de voir les mufulmans chaffés de l'Europe. La paix vient de manquer pour la feconde fois; de nouvelles combinaifons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Welches font bien tracaffiers. Pour moi, difciple des encyclopédiftes, je prêche la paix univerfelle en

bon apôtre de feu l'abbé de Saint Pierre, & peut-être ne réussirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il est plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, & que l'enchaînement fatal des causes nous entraîne malgré nous, & se joue de nos projets comme un vent impétueux d'un sable mouvant; cela n'empêche pas que le train ordinaire des choses ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, & nos évêques conservent vingt-quatre mille écus de rentes, les abbés sept mille; les apôtres n'en avoient point autant. On s'arrange avec eux sur un tel pied, qu'on les débarrasse des soins mondains, pour qu'ils s'attachent sans distraction à gagner la Jérusalem céleste, qui est leur vréitable patrie.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'établissement de ma nièce; elle a une figure fort intéressante, jointe à une conduite qui me fait espérer qu'elle sera heureuse, autant qu'il est donné à notre espèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux la Barre que je n'ai pas l'honneur de connoître, & s'il a de la conduite, il sera facile de le placer; votre recommandation

ne lui fera pas inutile. Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieusement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on souhaite, mais non pas ce qui existe; enfin ce qu'on se promet du fruit de ses tracasseries, ce qui peut-être étoit possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement présent.

Hé bien, je vous ai rogné quelques années, & je ne m'en dédis pas; vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Souvenez-vous de la maxime de l'Empereur Auguste, *festina lente*; ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney en attendant les lois de Minos.

Le 27 Février 1773.

Vous savez que tous les princes ont des espions; j'en ai jusqu'aux pieds des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont

vous avez été menacé. Je ne fais s'ils m'ont annoncé juste, (car vous savez que les princes sont sujets à être trompés;) mais ils soutiennent que votre mal a dégénéré en goutte, ce qui m'a doublement réjoui, parce que cette maladie à votre âge pronostique une longue vie, & que je suis bien aise de vous associer à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remercimens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne & des révolutions de Suède, & cela vous a fourni la matière d'un drame: je crois que si vous vouliez l'entreprendre, vous feriez de nouvelles de gazettes des sujets de tragédie; celle-ci est certainement très-nouvelle & ne ressemble à aucun des sujets que les tragiques anciens ou modernes ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre espèce cesse d'être; mais s'il est permis à un *dilettante*, ou pour nommer les choses par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous exposer mes doutes, il me paroît que la mort d'un prêtre ne peut toucher personne, & que si Astérie ou Teucer

avoient péri par les complots des pontifes, on auroit été plus remué & plus attendri. Vous qui possédez les secrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je le suis, vous avez eu sans doute des raisons de préférer le dénouement qui se trouve dans la pièce à celui que je propose. Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature; nous aimons mieux dans ce pays n'avoir que des sujets comiques; les autres nous les avons eus par le passé, mais nous aimons mieux voir représenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci, qui est le vieux Pœllnitz: il a été fort mal & je vous envoie l'histoire de sa convalescence; il a actuellement 85 ans passés. Ce n'est pas une bagatelle d'avoir poussé sa carrière à un âge aussi avancé, & de repousser les attaques de la mort comme un jeune homme. L'autre pièce, qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales: j'ai fort recommandé qu'on ait soin d'en affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste

que vous payiez un fatras de fadaifes qui vous ennuiera peut-être. Vous me parlez de vos Welches & de leurs intrigues; elles me font toutes connues; il ne m'échappe rien de ce qui fe paffe à Stockholm ainfi qu'à Conftantinople; mais il faut attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le dernier. Votre Impératrice a bien des reffources; le nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il eft, s'y brûleront les doigts. Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, & que vos Welches, pour trouver des fouverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à préfent.

Mais je ne fais de quoi je m'avife; les pronoftics ne vont point à l'air de mon vifage, & ce n'eft pas à un incrédule à faire le voyant, auffi peu qu'à un échappé de Teuton à faire des vers Welches. Je me fauverai de ceci comme Pilate, qui dit *fcriptum fcripfi.* On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers; mais cela n'empêche pas qu'on ne foit fenfible au deftin des grands hommes & que le

philofophe de Sans-Souci ne prenne un vif intérêt à la confervation du patriarche de Ferney, pour lequel il confervera toute fa vie la plus grande admiration.

Le 4 d'Avril 1773.

Si je n'étois pas furchargé d'affaires, j'aurois répondu à votre charmante lettre au fujet de toutes les trinités infernales auxquelles vous avez heureufement échappé, ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages, ce qui fera expédié à peu près vers le milieu du mois prochain. Quelque preffé que je fois, je ne faurois pourtant m'empêcher de vous dire que la médifance épargne les philofophes auffi peu que les rois: on fuppofe des raifons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou pour mieux dire à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, & vous furpafferez Méthufalem en toute chofe; il n'eut jamais telle maladie à votre âge, & je vous réponds bien

bien qu'il ne fit jamais de bons vers. Le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney.

Le 17 Mai 1773.

Puisque les trinités sont si fort à la mode, je vous citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt, mon voyage de Prusse, l'usage des eaux minérales & l'arrivée de ma nièce la Princesse d'Orange. Je n'en prends pas moins part à votre convalescence, & j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui se passe sur les bords de l'Achéron, que si vous aviez fixé votre séjour dans cette contrée dont personne encore n'est revenu. Le vieux Baron a été de toutes nos fêtes, & il ne paroissoit pas qu'il eût 86 ans. S'il s'est échappé de la fatale barque faute de payer le passage, vous avez à l'exemple d'Orphée adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer, & en tout sens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous possédez.

Vous avez non feulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté comme exécuté fur le Chevalier la Barre; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival dont vous me parlez eft inconnu; je m'informerai de fa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui fera pas inutile.

Je vois que le public fe complaît à exagérer les événemens. Thorn ne fe trouve point compris dans la partie qui m'eft échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maffacre des innocens dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Warmie un monument fur le tombeau du fameux Copernic qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenfer que punir, rendre des hommages au génie que venger des atrocités déjà depuis long-temps commifes.

Il m'eft tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius fur l'éducation. Je fuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger de penfées fauffes & de

concetti qui me femblent on ne fauroit plus déplacés dans un ouvrage de philofophie: il veut prouver, fans pouvoir en venir a bout, que les hommes font également doués d'efprit, & que l'éducation peut tout; malheureufement l'expérience, ce grand maître, lui eft contraire & combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageufe qu'il avoit de ma perfonne; je voudrois la mériter.

Je ne fais pas comment penfe le Roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occafionnés par ce qui fe paffe dans ce royaume. Vous vivrez encore long-temps l'honneur des lettres & le fléau du fanatifme, & fi je ne vous vois pas *faciem ad faciem*, les yeux de l'efprit ne détournent point leurs regards de votre perfonne & mes vœux vous accompagnent partout

Le folitaire de Sans-Souci.

Le 7 d'Août 1773.

Je m'apperçois avec regret qu'il y a près de vingt années que vous êtes parti d'ici. Votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étois alors; cependant ſi vous me voyiez, au lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danſe, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc & décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon exiſtence, & je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont perſonne encore n'a rapporté des nouvelles. Les obſervateurs ont cru s'appercevoir que le grand nombre des vieux militaires finiſſent par radoter, & que les gens de lettres ſe conſervent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le Prince Eugène ont vu dépérir en eux la partie penſante avant leur corps; je pourrois bien avoir un même deſtin, ſans avoir poſſédé leurs talens. On ſait qu'Homère, Varron, Fontenelle & tant d'autres ont atteint un grand âge, ſans éprouver les mêmes infirmités. Je ſouhaite que vous les ſurpaſſiez tous par la longueur de votre vie & par les travaux de l'eſprit, ſans m'embarraſſer du ſort qui m'attend,

de quelques années de plus ou de moins d'existence qui disparoissent devant l'éternité.

On va faire la dédicace de l'église catholique de Berlin; ce sera l'évêque de Warmie qui la consacrera. Cette cérémonie étrangère pour nous attire un grand concours de curieux. C'est dans le diocèse de cet évêque que se trouve le tombeau de Copernic, auquel, comme de raison, j'érigerai un mausolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandoit de son temps, il s'est trouvé le seul qui enseignât quelques vérités utiles: il fut heureux, il ne fut point persécuté; le jeune Étallonde, Lieutenant à Wésel, l'a été, il mérite qu'on pense à lui; muni de votre protection & du bon témoignage que lui rendent ses supérieurs, il ne manquera pas de faire son chemin.

J'en reviens à ce Roi de Pologne dont vous me parlez. Je sais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne, est une suite de manigances politiques qu'on m'attribue; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage comme à l'unique moyen d'éviter une

guerre générale. Les apparences font trompeufes & le public ne juge que par elles; ce que je vous dis eft auffi vrai que les 48 propofitions d'Euclide.

Vous vous étonnez que l'Empereur & moi ne nous melions pas des troubles de l'orient. C'eft au Prince Kaunitz à vous répondre pour l'Empereur, il vous révélera les fecrets de fa politique; pour moi je concours depuis longtemps aux opérations des Ruffes par les fubfides que je leur paye, & vous devez favoir qu'un allié ne fournit pas des troupes & de l'argent en même temps: je ne fuis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'Impératrice de Ruffie; quant à ma perfonne, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philofophes. J'ai lu l'article *guerre*, queftions encyclopédiques Tome VI, page 339, & j'ai frémi. Comment un prince dont les troupes font habillées d'un gros drap bleu & les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite & à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire, fans mériter le titre honorable de chef de brigands, puifqu'il n'eft fuivi

que d'un tas de fainéans, que la néceſſité oblige à devenir des bourreaux mercenaires, pour faire ſous lui l'honnête métier de voleurs de grands chemins? Avez-vous oublié que la guerre eſt un fléau, qui les raſſemblant tous, y ajoute encore tous les crimes poſſibles? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces ſages maximes, un homme, pour peu qu'il ait ſa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils ſcélérats. Vous ſaurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a jusqu'à préſent empêché qu'il n'y ait eu de diſcorde entre les deux États, & qu'il faut qu'un ſouverain ſoit condamnable à mort, (s'il étoit particulier,) pour qu'en conſcience un autre ſouverain ait le droit de le détrôner. Liſez Puffendorf & Grotius, vous y ferez de belles découvertes. Il y a cependant des guerres juſtes, quoique vous n'en admettiez point; celles qu'exige la propre défenſe ſont inconteſtablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs eſt dure & même barbare, je confeſſe que ſurtout la Grèce eſt de tous les pays de cette domination le plus à plaindre; mais ſou-

venez-vous de l'injuſte ſentence de l'aréopage contre Socrate, rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens uſèrent envers leurs amiraux, qui ayant gagné une bataille navale ne purent dans une tempête enterrer leurs morts. Vous dites vous-même que c'eſt peut-être en punition de ces crimes qu'ils ſont aſſujettis & avilis par les barbares. Eſt-ce à moi de les délivrer? Sais-je ſi le terme poſé à leur pénitence eſt fini, ou combien elle doit durer? Moi qui ne ſuis que cendre & que pouſſière, dois-je m'oppoſer aux arrêts de la providence? Que de raiſons pour maintenir la paix dont nous jouiſſons! Il faudroit être inſenſé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuiſé par ce que j'ai marqué ci-deſſus; ne le penſez pas: une raiſon auſſi valable que celles que je viens d'alléguer, eſt, qu'on eſt perſuadé en Ruſſie qu'il eſt contre la dignité de cet empire de faire uſage de ſecours étrangers, lorſque les forces des Ruſſes ſont ſeules ſuffiſantes pour terminer heureuſement cette guerre. Un léger échec qu'a reçu l'armée de Romanzow ne peut entrer en aucune comparaiſon avec une ſuite de ſuccès non-interrompus qui ont ſignalé

toutes les campagnes des Ruſſes. Tant que cette armée ſe tiendra ſur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre; la difficulté conſiſte à paſſer ce fleuve avec ſureté; elle trouve à l'autre bord un terrain exceſſivement coupé, une difficulté infinie de ſubſiſter; ce n'eſt qu'un déſert & des montagnes hériſſées de bois qui mènent vers Andrinople; la difficulté d'amaſſer des magaſins, de les conduire avec ſoi, rend cette entrepriſe haſardeuſe; mais comme jusqu'à préſent rien n'a été difficile à l'Impératrice, il faut eſpérer que ſes généraux mettront heureuſement à fin une auſſi pénible expédition.

Voilà des raiſonnemens militaires qui m'échappent, dont je demande pardon à la philoſophie. Je ne ſuis qu'un demi-quaker jusqu'à préſent; quand je le ſerai comme Guillaume Pen, je déclamerai comme d'autres contre ces aſſaſſins privilégiés qui ravagent l'univers. En attendant donnez-moi mon abſolution d'avoir oſé faire mention de projets de campagne en vous écrivant: c'eſt dans l'eſpoir de recevoir votre indulgence plénière que le philoſophe de Sans-Souci vous aſſure qu'il ne

ceſſe de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

Le 9 Octobre 1773.

S'il m'eſt interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en ſuis pas moins aiſe que la Ducheſſe de Wurtemberg vous ait vu. Cette façon de converſer par procuration ne vaut pas le *faciem ad faciem*; des relations & des lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire, quand on l'a poſſédé en perſonne. J'applaudis aux larmes vertueuſes que vous avez répandues au ſouvenir de ma défunte ſœur; j'aurois ſurement mêlé les miennes aux vôtres, ſi j'avois été préſent à cette ſcène touchante. Soit foibleſſe, ſoit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette ſœur ce que Cicéron projetoit pour ſa Tullie, je lui ai érigé un temple dédié à l'Amitié; ſa ſtatue ſe trouve au fond, & chaque colonne eſt chargée d'un maſcaron contenant le buſte des héros de l'amitié; je vous en envoie le deſſein. Ce temple eſt placé dans un des bosquets de mon jardin; j'y vais ſouvent me rappeler mes pertes, & le bonheur dont je jouiſſois autrefois.

Il y a plus d'un mois que je suis de retour de mes voyages. J'ai été en Prusse abolir le servage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raisonnables, ouvrir un canal qui joint la Vistule, la Netze, la Warte, l'Oder & l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peste de 1709, défricher vingt milles de marais, & établir quelque police dans un pays où ce nom même étoit inconnu; de là j'ai été en Silésie consoler mes pauvres ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverses provinces, où je les conserve & les rends utiles à la patrie, en dirigeant leurs écoles pour l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils se voueront entièrement: de plus j'ai arrangé la bâtisse de soixante villages dans la haute Silésie, où il restoit des terres incultes; chaque village a vingt familles: j'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, & rebâtir deux villes incendiées, dans les montagnes, qui étoient de bois, & qui seront de briques & même de pierre de taille. Je ne vous parle point de troupes; cette matière est trop prohibée à Ferney pour que je

la touche. Vous fentirez qu'en faifant tout cela je n'ai pas été les bras croifés.

A propos de croifés, ni l'Empereur ni moi nous ne nous croiferons contre le croiffant; il n'y a plus de reliques à remporter de Jérufalem. Nous efpérons que la paix fe fera cet hiver, & d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit, *il faut vivre & laiffer vivre.* A peine y a-t-il dix ans que la paix dure; il faut la conferver autant qu'on le pourra fans risque, & ni plus ni moins fe mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'affaffins à gage. Ce fyftême n'eft celui ni de Richelieu, ni de Mazarin, mais il eft celui de bien des peuples, objet principal des magiftrats qui les gouvernent. Je vous fouhaite cette paix accompagnée de toutes les profpérités poffibles, & j'efpère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philofophe de Sans-Souci, qui admire & admirera fon génie jusqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

Le 11 Octobre 1773.

Faut-il écrire en mauvais vers
Au Dieu qui préfide au Parnaffe?
C'eft aux orgueilleux non-experts
A s'armer d'une telle audace.
Pour moi, qui né fous un ciel de frimats,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, caffé, fans feu, fans haleine,
Si je tentois dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterois pour falaire
Le traitement de Marfias.

Mr Guibert m'a vu avec de jeunes yeux qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchiffent, ma force fe diffipe & ma chaleur s'éteint; il n'eft donné qu'à Voltaire de rajeunir; les protégés d'Apollon font plus favorifés que ceux de Mars. Au lieu de vingt campagnes que Mr Guibert me donne libéralement, il ne m'en refte qu'une à faire, c'eft celle du dernier décampement. Dans cette fituation on ne penfe pas à chercher des combats dans la Thrace & la Scythie, & foyez fûr que l'Impératrice de Ruffie, jaloufe de la gloire de fa nation, faura

bien faire sa paix sans secours étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être spectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'Impératrice de Russie, si cette révolution n'arrive pas. Cette princesse ne pense pas, comme Charles XII, qu'il n'y a de paix avec ses ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Ces Grecs pour lesquels vous vous intéressez si vivement sont, dit-on, si fort avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le souverain mépris que vous & les encyclopédistes avez affiché contre les guerriers? Qui sera assez hardi pour risquer l'excommunication majeure du patriarche de Ferney & de toute la séquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands & de brigand lui-même? Croyez qu'on laissera la Grèce esclave, & qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière de la part des philosophes. Désormais ces Messieurs vont gouverner l'Europe comme

les papes l'assujettirent autrefois; je crois même que Mr Guibert aura fait abjuration de son art meurtrier entre vos mains, & qu'il se fera ou capucin ou philosophe, pour trouver en vous un puissant protecteur. Il faut que les philosopes ayent des missionnaires, pour augmenter le nombre de pareilles conversions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les États de ces grosses armées qui les abyment, & successivement il ne restera personne pour se battre. Tous les souverains & les peuples n'auront plus ces malheureuses passions dont les suites sont si funestes, & tout le monde aura la raison aussi parfaite qu'une démonstration géométrique. Je regrette bien que mon âge me prive d'un aussi beau spectacle, de l'aurore duquel je ne jouirai pas même, & l'on plaindra mes contemporains comme moi d'être nés dans un siècle de ténèbres, sur la fin duquel a commencé le crépuscule du jour de la raison perfectionnée. Tout dépend pour l'homme du temps où il vient au monde. Quoique j'y sois venu trop tôt, je ne le regrette pas; car j'ai vu Voltaire, & si je ne le vois plus, je le lis & il m'écrit. Continuez

long-temps de même, & jouissez en paix de toute la gloire qui vous est due & de tous les biens que vous souhaite le philosophe de Sans-Souci.

Le 21 Novembre 1773.

Il étoit bien juste qu'un pays qui avoit produit un Copernic ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie en tout genre où la tyrannie des puissans l'avoit plongé. Cette tyrannie alloit si loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avoient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple instruit. On ne peut comparer les provinces polonoises à aucun État de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada; il faudra par conséquent de l'ouvrage & du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaise administration a négligé pendant tant de siècles.

Vos vœux ont été exaucés; les Turcs sont battus par les Russes, Silistria est prise & le Vizir fuit du côté d'Andrinople. Mustapha appren-

apprendra à trembler dans ſon ſérail, & peut-être que ſes malheurs le rendront plus ſouple, qu'il ſignera une paix que les conjonctures rendent néceſſaire. Si les armes victorieuſes des Ruſſes pénètrent jusqu'à Stamboul, je prierai l'Impératrice de vous envoyer la plus jolie Circaſſienne du ſérail; elle ſera eſcortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au ſérail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelques expériences phyſiques, en animant par le feu de Prométhée quelque embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la Landgrave de Darmſtadt eſt de retour de Pétersbourg; elle ne tarit point ſur les éloges de l'Impératrice, ſur les choſes utiles qu'elle a exécutées & les grands projets qu'elle médite encore. Diderot & Grimm y paſſeront l'hiver. Cette cour réunit le faſte, la magnificence & la politeſſe, & l'Impératrice ſurpaſſe encore le reſte par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jéſuites? Ce n'eſt qu'en faveur de l'inſtruction de la jeuneſſe que je les ai conſervés; le pape leur a coupé

la queue, & ils ne peuvent plus ſervir comme les renards de Samſon à embraſer les maiſons des Philiſtins. D'ailleurs la Siléſie n'a produit ni de père Guignard, ni de Malagrida: nos Allemands n'ont pas les paſſions auſſi vives que les peuples méridionaux. Si toutes ces raiſons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte; j'ai promis par la paix de Dresde que la religion demeureroit *in ſtatu quo* dans mes provinces; or j'ai eu des jéſuites; donc il faut les conſerver. Les princes catholiques ont tout à propos un pape à leur diſpoſition, qui les abſout de leur ferment par la plénitude de ſa puiſſance; pour moi, perſonne ne peut m'abſoudre; je ſuis obligé de garder ma parole, & le pape ſe croiroit pollué, s'il me béniſſoit; il ſe feroit couper les doigts dont il auroit donné l'abſolution à un maudit hérétique de ma trempe. Si vous ne me reprochez point mes jéſuites, je ne vous dirai pas le mot de vos pique-puces. Nous ſommes à deux de jeu; mes jéſuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père Tournemine votre recteur; les capucins ſe targuent de ſaint Cucufino, dont ils peuvent s'applaudir

à leur aise; mais vous protégez ces gens, & vous seul valez tout ce qu'Ignace a produit de meilleur. Ainsi j'admire & me tais, en assurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-Souci l'admirera jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale.*

Le 11 Décembre 1773.

La Dame de Paris avoit certainement tort, & vous avez deviné juste en croyant que je ne me fâcherois pas de tout ce que vous venez d'écrire. L'amour & la haine ne se commandent point, & chacun a sur ce sujet le droit de sentir ce qu'il peut; il faut avouer néanmoins que les anciens philosophes, qui n'aimoient pas la guerre, ménageoient plus les termes que nos philosophes modernes, qui depuis que Racine a fait entrer le mot de bourreau dans ses vers élégans, croient que ce mot a obtenu privilége de noblesse & l'emploient indifféremment dans leur prose; mais je vous avoue que j'aimerois autant déclamer contre la fièvre quarte que contre la guerre, c'est du temps perdu:

les gouvernemens laiſſent brailler les cyniques & vont leur train; la fièvre n'en tient pas plus compte. Il ne reſte de cela que des vers bien frappés, & qui témoignent, à l'étonnement de l'Europe, que votre talent ne vieillit point. Conſervez cet eſprit rajeuni, & duſſiez-vous faire ma ſatire en vers ſanglans à l'âge de cent ans, je vous réponds d'avance que je ne m'en fâcherai point & que le patriarche de Ferney peut dire tout ce qu'il lui plaît du philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 4 Janvier 1774.

Votre tactique m'a donné un bon accès de goutte, dont je ne ſuis pas encore relevé; cela ne m'empêche pas de vous répondre, parce que je ſais que les grands ſeigneurs veulent être obéis promptement. Vous me demandez un Morival, nommé Étallonde, qui eſt Officier à Wéſel; il aura la permiſſion d'aller pour un an à Ferney, & même il ne dépendra que de vous de le nommer chef de votre garde prétorienne. Il ne fera ni recrue ni rien là-bas; mais je

vous avertis qu'étant profcrit en France, c'eft à vous à prendre des mefures pour qu'il foit en fureté à Verfoy, & j'avoue que je ne crois pas que vous ayez affez de crédit pour obtenir fon pardon. Le Chevalier de la Barre & lui ont été accufés du même délit; il eft contre la dignité du Roi de France qu'après que l'un a été jufticié publiquement, il puiffe pardonner à l'autre fans paroître en contradiction avec lui-même. Je ne fache pas que les juges du Chevalier la Barre ayent été punis; je n'ai point entendu dire qu'on ait févi contre aucun des affeffeurs du tribunal d'Amiens; ainfi à moins que du fond de Ferney vous ne gouverniez la France, je ne faurois me perfuader que vous obteniez quelque grâce en faveur de ce jeune homme. Le feul profit qu'il pourra tirer de fon voyage, ce fera d'être détrompé par vous des préjugés qu'il peut avoir peut-être en faveur de fon métier; mais je vous l'abandonne, & en cas que vous le convertiffiez, il ne me fera pas difficile de le remplacer par un autre. Je vous avertis encore qu'il fe trouve deux décrotteurs à Magdebourg qui jadis ont été foldats dans le régiment de Picardie, & à

Berlin un perruquier qui a fervi dans les armées de Mr de Broglio; ils font très-fort à votre fervice, fi vous les voulez avoir à Ferney, pour y augmenter la colonie que vous y établiffez. C'eft fur quoi j'attends votre réfolution, & quoiqu'ayant encouru votre haine & votre difgrace, je prie Apollon, & Efculape fon fils, Dieu de la médecine, de vous conferver dans leur fainte garde.

Le 10 Février 1774.

Vous devez favoir que je fuis Teuton de naiffance & que par conféquent la langue françoife n'eft pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous foyez donnée pour m'enfeigner les fineffes de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurois voulu, foit par la diftraction des affaires, foit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener; j'ai donc pu mal entendre votre ouvrage fur la tactique, & je n'ai jamais cru que les termes de *haine* & de *donner à tous les diables* fe foient jamais trouvés dans aucun

dictionnaire de billets doux, à moins qu'il ne fût écrit par Tisiphone, Mégère ou Alecto. Mais qu'à cela ne tienne, vous avez le privilége de tout dire, & d'anoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rousseau dit

Que le vainqueur de l'Euphrate
Dans la place de Socrate
Est le dernier des mortels,

il n'a pas tant tort dans un sens, parce que Socrate étoit le plus sage & le plus modéré des mortels,. & Alexandre le plus dissolu & le plus emporté des hommes, lui qui dans ses débauches avoit tué Clytus, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avoit fait tuer un philosophe, & par foiblesse pour les caprices d'une courtisane avoit brûlé Persépolis. Il est certain qu'un caractère aussi peu modéré ne pouvoit en aucune façon être comparé à Socrate; mais il est vrai aussi, que si Socrate s'étoit trouvé à la tête de l'expédition contre les Perses, il n'auroit peut-être pas égalé l'activité ni les résolutions hardies par lesquelles Alexandre dompta tant de nations. J'aimerois autant déclamer contre

la fièvre pourprée que contre la guerre: on empêchera auſſi peu l'une de faire ſes ravages, que l'autre d'exciter les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde eſt monde, & il y en aura long-temps après que vous & moi aurons payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu une permiſſion pour un an de ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur; mais enfin il vous verra, il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françoiſe que vous ferez mettre à Verſoy. On dit que cette ville s'élève & fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous & à Mr de Choiſeul ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute Mr d'Aiguillon, nouveau Miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage. En attendant j'ai toujours la goutte & je n'écris point contre elle; & que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie & proſpérité.

Le 16 Février 1774.

Votre éloquence eſt ſemblable à celle du fameux orateur Antoine des Romains, qui ſavoit ſi bien plaider ſes cauſes, quoique injuſtes, qu'il les gagnoit toutes. Je me ſens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, & je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puiſſiez me faire. Bientôt vous me perſuaderez qu'il fait nuit en plein jour. Je ſuppoſe que Morival eſt à préſent à Ferney. Vous entendez mieux les lois de France que moi, & vous concilierez la préſence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenant à cet empire. Vous lui ferez obtenir ſa grâce, & une récompenſe de ce qu'il a eu aſſez d'eſprit pour ſe dérober au ſupplice que ce malheureux la Barre a ſouffert. Je veux croire qu'il y a des gens ſenſés, même à Amiens, qui condamnent le jugement barbare de leurs juges; mais que le fanatisme crie que la religion eſt offenſée, & vous verrez ces mêmes juges, emportés par leur fougue, exercer les mêmes cruautés ſur ceux qu'on leur dénoncera.

O 5

Vos juges françois ſont commes les nôtres, lorsque ces derniers ont la fiévre chaude ; & malheur à la victime qui ſe préſente pendant qu'ils ont des tranſports au cerveau. Mais c'eſt au protecteur des Calas & des Syrven à ſecourir Morival, & à purger ſa nation de la honte que lui impriment d'auſſi atroces barbaries que celles d'Amiens & de Toulouſe.

En écrivant je reçois votre ſeconde lettre ; elle me trouve ſans goutte, & je ne vous en ſuis pas moins obligé du compliment que vous me faites au ſujet de ma maladie. Cependant croyez que je ſuis très-perſuadé que le monde eſt très-bien allé avant mon exiſtence, & qu'il ira de même quand je ſerai confondu dans les élémens dont j'ai été compoſé. Qu'eſt-ce qu'un homme, un individu en comparaiſon de la multitude d'êtres qui peuplent ce globe? On trouve des princes & des rois à foiſon, mais rarement des Virgiles & des Voltaires. Nous connoiſſons ici le Taureau blanc, mais point le dialogue dont vous me parlez du Prince Eugéne & de Marlborough. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs ſont la Vierge & la Pompadour. Je

trouve la matière abondante, & je vous prie de me l'envoyer. Ces ouvrages de votre jeunesse me consolent de mon radotage. Demeurez jeune long-temps, haïssez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, & sachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

Le 29. Mars 1774.

Morival vous a les plus grandes obligations; sans le connoître, son innocence seule a plaidé pour lui, & rougissant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des légéretés qu'on ne sauroit qualifier de crimes, vous embrassez généreusement sa défense. C'est se déclarer le protecteur des opprimés & le vengeur des injustices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que fasse la philosophie, la stupidité & le faux zèle se maintiennent dans l'église, & son nom est encore le

mot de ralliement de tous les pauvres en esprit & de ceux que la fureur du salut de leurs concitoyens possède. Dans un royaume très-chrétien il faut que les sujets soient très-chrétiens, & on n'en souffrira jamais qui manquent à saluer la pâte que l'on adore comme un Dieu, ou à s'agenouiller devant elle. Le seul moyen d'obtenir grâce pour Morival est de lui persuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque église la torche à la main, de se faire fesser par les moines aux pieds du maître autel, & au sortir de là de se faire moine lui-même. Ni vous ni lui ne fléchirez autrement ce clergé qui se dit le ministre du Dieu des vengeances, ni les juges auxquels rien ne coûte autant que de se rétracter. Cependant l'entreprise vous fera honneur, & la postérité dira qu'un philosophe retiré à Ferney, du fond de sa retraite, a su élever sa voix contre l'iniquité de son siècle, qu'il a fait briller la vérité aux pieds du trône, & contraint les puissans de la terre à réformer des abus. L'Aretin n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve & l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée aux pieds impérieux de

l'arrogance titrée, & ſoyez perſuadé que perſonne ne vous ſouhaitera plus de proſpérités que le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 15 Mai 1774.

Aucun cheval ne m'a jeté à bas, je ne ſuis point tombé, je n'ai point eu l'aventure de votre ſaint Paul, qui étoit un déteſtable cavalier; mais j'ai eu la fièvre avec une forte éréſipèle: cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries, point de troiſième ciel; j'ai encore moins entendu des paroles ineffables que la langue des hommes ne ſauroit rendre. Mon aventure toute commune s'eſt réduite à une éréſipèle, comme tout le monde peut en avoir. Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de ſa faveur, a brodé ce conte à plaiſir; il a l'imagination poëtique, il ne tiendroit qu'à lui de faire un poëme épique. Pour le bon Louis XV, il eſt allé en poſte chez le père éternel. J'en ai été fâché; c'étoit un honnête homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui d'être Roi. Son ſucceſſeur débute avec beaucoup de ſa-

geſſe, & fait eſpérer aux Welches un gouvernement heureux. Je voudrois qu'il eût traité la du Barry plus doucement, par reſpect pour ſon biſaïeul. Si la gent monacale influe ſur ce jeune homme, les petits maîtres feront en roſaire & les initiées de Vénus couvertes d'agnusdei. Il faudra que quelque évêque s'intéreſſe pour Morival & qu'un pique-puce plaide ſa cauſe. On prétend qu'un orage ſe forme & menace les philoſophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés & les événemens que ce nouveau règne va produire, diſpoſé à admirer tout ce qui ſera admirable, & à faire mes réflexions ſur ce qui ne le ſera pas, ne m'intéreſſant qu'au ſort des philoſophes, & principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philoſophe de Sans-Souci a été, eſt, & ſera le ſincère admirateur. *Vale.*

le 19 Juin 1774.

Je ne me haſarde pas encore à porter mon jugement ſur Louis XVI. Il faut avoir le temps de recueillir une ſuite de ſes actions, il faut

ſuivre ſes démarches, & cela pendant quelques années, ou pour s'être précipité & avoir décidé à la hâte, on ſe trompe. Vous qui avez des liaiſons en France, vous pouvez ſavoir ſur le ſujet de la cour des anecdotes que j'ignore. Si le parti de la ſuperſtition l'emporte ſur celui de la philoſophie, je plains les pauvres Welches; ils riſqueront d'être gouvernés par quelque caſſard en froc ou en ſoutane, qui leur donnera la diſcipline d'une main & les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts & les hautes ſciences: la rouille de la ſuperſtition achevera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, & né pour la ſociété; mais il n'eſt pas ſûr que cette triſte folie religieuſe ſecoue ſes grelots ſur le trône des Capets.

Laiſſez en paix les manes de Louis XV. Il vous a exilé de ſon royaume, il m'a fait une guerre injuſte. Il eſt permis d'être ſenſible aux torts qu'on reſſent, mais il faut ſavoir pardonner. Cette paſſion ſombre & atrabilaire de la vengeance n'eſt pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'exiſtence. Nous devons réciproquement oublier nos ſot-

tifes, & nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte. Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre Morival, si je le puis; vouloir corriger des injustices & vouloir faire le bien sont des inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez pour rien le crédit que je puis avoir en France; je n'y connois personne; j'ai vu Mr de Vergennes il y a vingt ans, comme il passoit pour aller en Pologne, & ce n'en est pas assez pour s'assurer de son appui. Enfin vous en userez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer Aufrène sur notre théâtre; il a joué les rôles de Coussi & de Mithridate. On m'a dit qu'il avoit été à Ferney; aussitôt je l'ai fait venir pour l'interroger sur votre sujet; il m'a dit qu'il vous avoit trouvé alité & urinant du sang; ces paroles m'ont saisi, mais ayant ajouté que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, je me suis rassuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez, & je ne croirai votre fin prochaine

que

que lorsque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'État, à des héros qui risquent leur santé, leurs membres & leur vie pour conserver celle de leurs concitoyens. Puisque nous vous perdrions, si vous ne lâchiez de ces sarcasmes contre les guerriers, je vous accorde le privilége exclusif de vous égayer sur leur compte. Mais représentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney, ne regarderiez-vous pas comme votre Dieu sauveur le brave qui défendroit vos possessions & qui écarteroit cet ennemi de vos frontières? Je prévois votre réponse: vous avancerez qu'il est juste de se défendre, mais qu'il ne faut attaquer personne: exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes, de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs souverains leur donnent. Si Turenne & Louvois ont mis le Palatinat en cendres, si le Maréchal de Belle-Isle dans la dernière guerre osa proposer de faire un désert de la Hesse; ces sortes d'excès sont l'opprobre éternel de la nation françoise, qui, quoique très-polie, s'est quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares. Observez cependant que ce

Louis XV rejeta la propofition du Maréchal de Belle-Isle, & qu'en cela il fe montre fupérieur à Louis XIV. Mais je ne fais où je m'égare. Eft-cé à moi à fuggérer des réflexions à ce philofophe folitaire qui de fon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre efprit inépuifable; il vous dira fans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige & la grêle que contre la guerre; que ce font des maux néceffaires, & qu'il n'eft pas digne d'un philofophe d'entreprendre des chofes inutiles. On demande d'un médecin qu'il guériffe la fièvre, & non qu'il faffe une fatire contre elle. Avez-vous des remèdes? donnez-nous-les. N'en avez-vous point? compatiffez à nos maux. Difons comme l'ange Ituriel: Si tout n'eft pas bien dans ce monde, tout eft paffable, & c'eft à nous de nous contenter de notre fort.

Vos héros ruffes en attendant entaffent victoire fur victoire fur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du Sultan; ils lifent vos libelles & vont fe battre; & votre Impératrice, comme vous l'appelez, a fait paffer

une nouvelle flotte dans la Méditerranée. Et tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, & ayez la bonté de m'en envoyer la concordance. Nous avons reçu ici les vers d'un soi-disant Russe à Ninon Lenclos, Pégase & le Vieillard, & nous attendons Louis XV aux champs élysées: tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-Souci souhaite longue vie, gaieté & contentement. *Vale.*

Le 30 Juillet 1774.

Le Chancelier de France est culbuté, à ce que disent les nouvelles publiques: il faudra recourir à un autre protecteur, si vous voulez servir Morival. On dit que l'ancien parlement va revenir; mais je ne me mêle pas du parlement, & je m'en repose sur la prudence du XVI des Louis, qui saura mieux que moi ce qu'un Louis doit faire. Je rends justice à vos

beaux vers ſur la tactique, comme aux injures élégantes qui ſelon vous ſont des louanges ; & quant à ce que vous ajoutez ſur la guerre, je vous aſſure que perſonne n'en veut en Europe, & que ſi vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre Impératrice de Ruſſie, comme à celui de l'Impératrice Reine, elles atteſteroient toutes deux que ſans moi il y auroit eu un embraſement général en Europe, & même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes : & voilà pour les affaires de Pologne. Je pourrois plaider cette cauſe devant tous les tribunaux, aſſuré de la gagner ; cependant je garde le ſilence ſur des événemens ſi récens, dont il y auroit de l'indiſcrétion à parler.

Votre lettre m'eſt parvenue à mon retour de la Siléſie, où j'ai vu ce Comte Hoditz, auparavant ſi gai, à préſent triſte & mélancolique ; il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, & qui ſont une ſuite néceſſaire de l'âge : je lui ai adreſſé cette épître ſur laquelle vous jetterez un coup d'œil, ſi vous voulez. Elle ne vaut pas celle de Ninon ; mais je ſoupçonne fort que le rabot de

Voltaire a paſſé ſur cette dernière: j'ai beaucoup vu de Ruſſes, mais je n'en ai vu aucun qui s'exprimât ainſi, ou qui eût le tour de gaieté dont cette épître eſt animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïſſe point, & je ne ſaurois m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort perſonne ne vous remplacera; c'en ſera fait en France de la belle littérature. Ma dernière paſſion ſera celle des lettres; je vois avec douleur leur dépériſſement, ſoit faute de génie ou corruption de goût, ce qui paroît gagner le deſſus. Dans quelques ſiècles d'ici, l'on traduira les bons auteurs du temps de Louis XIV, comme on traduit ceux du temps de Périclès & d'Auguſte. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau ſiècle ſi fameux. Ceux qui viendront après nous naîtront avec moins d'enthouſiaſme pour ces chef-d'œuvres de l'eſprit humain, parce que le temps de l'effervescence eſt paſſé; ils ſe bornent aux premiers progrès, qui ſont ſuivis de la ſatiété, & du goût des nouveautés, bonnes ou mauvai-

fes. Vivez donc autant que cela fera poffible, & foutenez fur vos épaules voûtées, comme un autre Atlas, l'honneur des lettres & de l'efprit humain. Ce font les vœux que le philofophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney.

Le 13 Septembre 1774.

Les négociations de la paix de Weftphalie n'ont pas coûté plus de peine à conduire à Claude d'Avaux, Comte de Mefme & au fameux Oxenftiern, qu'il ne nous en coûte à folliciter la grâce de Jaques Marie Bertram d'Étallonde à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps poffibles. Voilà un Chancelier fans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connoiffez pas, qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs, avant d'entamer l'affaire de Jaques Marie, enfin un témoignage que vous me demandez qui n'eft pas felon le ftyle de la chancellerie; on prétend qu'un certificat de l'officier général dans le régiment du-

quel il ſert, eſt ſuffiſant, & que les princes ne doivent pas s'abaiſſer à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les ſervent, ou il faut en faire une affaire miniſtérielle. Voilà ce qu'on dit. Pour moi, qui ne ſuis exercé ni au ſtyle de chancellerie, ni profondément inſtruit du *puntilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à Mr d'Alembert, & je ferai écrire à mon miniſtre à Paris, qu'il diſe un mot en faveur du jeune homme au nouveau Chancelier. Si les anciens uſages barbares prévalent contre les bonnes intentions de Marie Arouet de Voltaire & de ſon aſſocié Mons de Sans-Souci, il faudra s'en conſoler; car ce n'eſt pas une raiſon pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit: il faut vivre & laiſſer vivre. C'eſt ainſi que penſe votre Impératrice; elle ſe contente d'avoir humilié la Porte; elle eſt trop grande pour écraſer ſes ennemis. La Grèce deviendra ce qu'elle pourra. Les anciens Grecs ſont reſſuſcités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marſeille; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'exiſte plus. Le deſtin des choſes humaines eſt

de changer; la Grèce & l'Égypte font barbares, mais la France, l'Angleterre & l'Allemagne qui commencent à s'éclairer nous dédommagent bien du Péloponnèse. Les marais de Rome ont inondé les jardins des Lucullus; peut-être que dans quelques siècles il faudra puiser les belles connoissances chez les Russes. Tout est possible, & ce qui n'est pas, peut arriver encore. Vous n'avez donc point fait Louis XV aux champs élysées? Cela m'a encouragé a traiter ce sujet dans le goût de Lucien. Vous trouverez peut-être que j'abuse de mon loisir; mais cela m'amuse & ne fait de mal à personne. Voici la pièce; peut-être en rirez-vous. Je fais des vœux pour que l'être des êtres prolonge les jours de votre ame charitable, qu'il vous conserve long-temps pour la consolation des malheureux, & pour la satisfaction de l'humble philosophe de Sans-Souci, *Vale.*

Le 8 Octobre 1774.

L'art de vous autres grands poëtes
Rehausse les petits objets;
De maigres & foibles squélettes,
Maniés par vos mains adroites,
Deviennent charnus & replets.
 Voltaire & sa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si son génie en fait les frais.
 Mais un vieux rimailleur tudesque,
Qui dans l'école soldatesque
Nourri depuis ses jeunes ans,
A passé chez les vétérans,
Sans se guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ses vieux camps.
 Suffit que le Ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connoître
Tant de chef-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,
Qui mériteroient des autels,
Si dans ces temps de petitesse
On pensoit comme à Rome, en Grèce,
Où tout respiroit la grandeur.

Mais notre siècle dégénère,
Les lettres sont sans protecteur.
Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu beaux arts, sacré vallon;
Et vous, Virgile & Cicéron,
Vous irez avec lui sous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, & vous avez équitablement jugé les morts; pour les vivans, cela est plus difficile, parce que tout ne se fait pas, & une seule circonstance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avoit condamné auparavant. On a blâmé Louis XIV de son vivant, de ce qu'il avoit entrepris la guerre de succession; à présent on lui rend justice, & tout juge impartial doit avouer que ç'auroit été lâcheté de sa part de ne pas accepter le testament du Roi d'Espagne. Tout homme fait des fautes, & par conséquent les princes; mais le vrai sage des stoïciens & le prince parfait n'ont jamais existé & n'existeront jamais. Des princes comme Charles le téméraire, comme Louis XI, comme Alexandre VI, comme Louis Sforce, sont les fléaux de leurs peuples & de l'humanité: ces sortes de princes

n'exiſtent pas actuellement dans notre Europe. Nous avons nombre de ſouverains foibles, mais non pas des monſtres comme au XIV & XV ſiècle. La foibleſſe eſt un défaut incorrigible; il faut s'en prendre à la nature, mais non pas à la perſonne. Je conviens qu'ils ſont du mal par foibleſſe, mais dans tout pays où la ſucceſſion du trône eſt établie, c'eſt une choſe néceſſaire qu'il y ait de ces ſortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une ſuite non-interrompue de grands hommes. Croyez que les établiſſemens humains ne parviendront jamais à un certain degré de perfection; il faut ſe contenter d'à peu-près, & ne pas déclamer violemment contre des abus irrémédiables.

J'en viens à préſent à votre Morival. J'ai chargé le miniſtre que j'ai en France d'intercéder pour lui, ſans trop compter ſur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des atteſtations de la vie des ſupplians ſe produiſent dans des cauſes judiciaires; elles ſeroient déplacées dans des négociations, où l'on ſuppoſe toujours comme de raiſon que le ſouverain qui fait agir

fon miniftre, n'emploieroit pas fon interceffion pour un miférable. Cependant, pour vous complaire, j'ai envoyé un pareil certificat à d'Alembert, figné par le commandant de Wéfel; on en pourra faire ufage, fi on le juge à propos.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne pas: à la fuite d'une longue vie les veines commencent à fe durcir, & il faut du temps pour que cela gagne la veine cave; ce qui vous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, & peut-être m'enterrerez-vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne réfiftent pas auffi long-temps que ceux qui par une vie réglée ont été ménagés & confervés. C'eft le moindre de mes embarras; car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il eft égal d'avoir vécu fix fiècles ou dix jours; il eft plus important d'avoir bien vécu & de n'avoir aucun reproche confidérable à fe faire. Voilà ma confeffion, & je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'abfolution *in articulo mortis;* je lui fouhaite longue vie, fanté &

prospérité, & pour mon agrément puisse sa veine demeurer intarissable! *Vale.*

Le 16 Octobre 1774.

Ne me parlez point de l'élysée, puisque Louis XV y est, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux, Homère, Virgile, Sophocle, Euripide, Thucydide, Salluste, Cicéron & Démosthène: tous ces gens ne vous verroient arriver qu'à contrecœur; au lieu qu'en restant chez-nous, vous pouvez conserver une place que personne ne vous dispute, & qui vous est dûe de bon droit. Un homme qui s'est rendu immortel, n'est plus assujetti à la condition du reste des hommes; ainsi vous vous êtes acquis un privilége exclusif. Cependant, comme je vous vois fort occupé du sort de ce pauvre Étallonde, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque espérance; vous y verrez les termes dans lesquels le vice-Chancelier s'est exprimé, & vous verrez en même temps que Mr de Vergennes se prête à la justification de l'innocence. Cette affaire

fera fuivie par Mr de Goltz, & jefpére à préfent que ce ne fera pas en vain, & que Voltaire, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remercimens d'Étallonde & les miens. Si je ne vous croyois pas immortel, je confentirois volontiers à ce qu'Étallonde reftât jusqu'à la fin de fon affaire chez votre nièce; mais j'efpère que ce fera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé; je ne faurois m'accoutumer à vous perdre tout à fait, & il me femble qu'il manqueroit quelque chofe à notre Europe, fi elle étoit privée de Voltaire. Que votre pouls inégal ne vous inquiète pas: j'en ai parlé à un fameux médecin anglois qui fe trouve actuellement ici, qui traite la chofe de bagatelle, & qui dit que vous pouvez encore vivre long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec fes décifions, vous voudrez bien ne pas m'ôter l'efpérance qui étoit le dernier ingrédient de la boîte de Pandore. C'eft dans ces fentimens que le philofophe de Sans-Souci fait mille vœux à Apollon, comme à fon fils Efculape, pour la confervation du patriarche de Ferney.

Le 18 Novembre 1774.

Non, vous ne mourrez pas fitôt. Vous prenez les fuites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin; mais ce feu divin que Prométhée déroba aux cieux & qui vous remplit, vous foutiendra & vous confervera encore long-temps. Il faut, Monfeigneur, que vos fermons baiffent, (comme difoit Gil-Blas à l'archevêque de Tolède) pour qu'on préfage votre décadence. Jusqu'à préfent vos fermons ne baiffent pas; récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Senez & l'autre à l'abbé Sabatier, qui marquoient de la vigueur & de la force d'efprit. Cet efprit tient au genre nerveux, & à la fineffe des fucs qui fe diftillent & fe préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration fe fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez & verrez la fin du procès de Morival. J'aurois fans doute dû penfer plutôt à lui; mais la multitude & la diverfité des affaires m'en a empêché; je vous ai l'obligation de m'en avoir fait fouvenir; peut-être ce délai de dix ans ne nuira-t-il pas à nos folli-

citations. Nous trouverons les esprits moins échauffés, par conséquent plus raisonnables; peut-être y aura-t-il de bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie dans le dix-huitième siècle, & qui tâcheront d'effacer cette flétrissure, en cessant de persécuter le compagnon de ce malheureux la Barre. Vous serez l'auteur de cette bonne action. Je m'associerai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occasion de soutenir l'innocence & de délivrer les opprimés: c'est le devoir de tout souverain d'en user ainsi chez lui; & selon les cas, il peut en user quelquefois de même en d'autres pays, surtout s'il mesure ses démarches selon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir brisé un crucifix & d'avoir chanté des chansons libertines ne perdroit pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, si d'ailleurs il avoit du mérite; les sentences du parlement ne pourroient lui nuire non plus, car c'est le véritable crime qui diffame & non la punition, lorsqu'elle est injuste. Il faudra voir si l'ancien parlement réhabilité voudra obtempérer aux insinuations de Mr de Vergennes. Ce ministre qui a résidé long-

long-temps en pays étrangers, a entendu le cri public de l'Europe à l'occaſion de ce maſſacre de la Barre; il en a honte, & il tâchera de réparer cette affaire autant qu'elle eſt réparable; mais le parlement peut-être ne ſera pas docile; ainſi je ne réponds encore de rien.

Prenez bien ſoin de votre ſanté pendant le froid rigoureux qui commence, & comptez que le philoſophe de Sans-Souci s'intéreſſe plus que perſonne à la conſervation du patriarche de Ferney. *Vale.*

Le 10 Décembre 1774.

Vous ne mourrez point; je n'y puis conſentir. Vous vivrez & verrez la fin du procès d'Étallonde; mais je ne garantirai pas qu'il le gagne. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer ſon rétabliſſement, il doit prononcer en faveur de l'innocence, & d'Étallonde vous aura la double obligation d'avoir rétabli ſa mémoire, ſa fortune, & de lui avoir fourni par le moyen de l'inſtruction de quoi former & perfectionner ſes talens.

Je vous remercie des deſſeins que vous m'envoyez, ſurtout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres & que vous habitez. Vous me parlez d'un jeune homme qui a été page chez moi, qui a quitté le ſervice pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épouſé, je crois, une parente de la du Barry. Si Louis XV n'étoit pas mort, il auroit joué un rôle ſubalterne dans ce royaume, mais actuellement il a beaucoup perdu: il eſt fort éventé, & je doute qu'il ſe ſoutienne à la longue. Avec une bonne doſe d'effronterie, il s'eſt annoncé comme homme à talens, on l'en a cru d'abord ſur ſa parole: il lui faut une quinzaine de printemps pour parvenir à maturité; il ſe peut qu'alors il devienne quelque choſe. Les ſiècles où les nations produiſent des Turennes, des Condés, des Colberts, des Boſſuets, des Bayles & des Corneilles, ne ſe ſuivent pas de proche en proche. Tels furent ceux des Périclès, des Cicéron, des Louis XIV; il faut que tout prépare les eſprits à cette effervescence; il ſemble que ce ſoit un effort de la nature, qui ſe repoſe après avoir prodigué tout

à la fois sa fécondité & son abondance. Aucun souverain ne peut contribuer à l'existence d'une époque aussi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle sorte, que ceux qui les ont reçus, puissent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde; & très-souvent les génies déplacés sont comme des semences étouffées qui ne produisent rien. Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte sur celui de Minerve; il faut s'attendre à trouver des bourses enflées & des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux États; les richesses y portent la mollesse & la corruption; non pas qu'une république comme celle de Sparte puisse subsister de nos jours; mais en prenant un juste milieu entre le besoin & le superflu, le caractère national conservera quelque chose de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail & à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues. Vous me comparerez peut-être au renard de la Fontaine, qui trouvoit trop aigres les raisins auxquels il ne pouvoit atteindre. Non, ce n'est pas cela, c'est le

fruit des réflexions que la connoiſſance de l'hiſtoire & ma propre expérience me fourniſſent. Vous m'objecterez peut-être que les Anglois ſont opulens & qu'ils ont produit de grands hommes. J'en conviens, mais les inſulaires ont en général un autre caractère que ceux de notre continent, & les mœurs angloiſes ſont moins molles que celles des autres Européens; leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre, & tout cela joint enſemble forme d'autres combinaiſons; ſans mettre en conſidération que ce peuple étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui ſe voit chez nous autres animaux terreſtres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre; l'âge amène les réflexions, & le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'eſt poſſible. Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre converſation. Vous êtes le dernier rejeton du ſiècle de Louis XIV, & ſi nous vous perdons, il ne reſte en vérité rien de ſaillant dans la littérature de toute l'Europe. Je ſouhaite que vous m'enterriez, car après la mort *nihil eſt.* C'eſt avec ces ſentimens que le phi-

losophe de Sans-Souci ſalue le patriarche de Ferney. *Vale.*

Le 27 Décembre 1774.

Tout ce qui regarde le procès de d'Étallonde a été envoyé à Paris: je doute cependant que votre parlement réintégré veuille obtempérer pour juſtifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie & cent formalités inutiles feront que d'Étallonde continuera d'être opprimé, & s'il étoit en France, je ne jurerois pas qu'on ne le fît encore brûler à petit feu. Si Louis XV a eu du foible pour le clergé, cela paroît tout ſimple; il a été élevé par des prêtres dans la ſuperſtition la plus ſtupide, & a été environné toute ſa vie de gens dévots, ou trop bons courtiſans pour choquer ſes préjugés. Combien de fois ne lui a-ton pas dit: Sire, Dieu vous a placé ſur le trône pour protéger l'Égliſe; le glaive qu'il vous a donné en main eſt pour la défendre, vous ne portez le nom de très-Chrétien que pour être le fléau de l'héréſie & de l'incrédulité; l'Égliſe eſt le

vrai ſoutien du trône; ſes prêtres ſont les organes divins qui prêchent la ſoumiſſion aux peuples, ils tiennent les conſciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos ſujets par leur voix que par vos armées? Qu'on répète ſouvent de tels diſcours à un homme qui vit dans la diſſipation & qui n'emploie pas un moment de ſa vie pour réfléchir, il les croira & agira en conſéquence. C'étoit le cas de Louis XV. Je le plains ſans le condamner; le pauvre d'Étallonde en ſouffre, & je prévois que je ſerai ſon ſeul refuge. On a fait à la manufacture de porcelaine votre buſte; je ſais qu'il mériteroit d'être d'une matière moins périſſable; vous voyez cependant par l'empreſſement qu'on a de poſſéder votre reſſemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces buſtes qui vous reſſembloient autrefois; il vous reſſemble peut-être encore. Je vous le répète; vivez, conſervez vos vieux jours, & ſi la vie vous eſt indifférente, ſongez au moins que votre exiſtence ne l'eſt point au philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 5 Janvier 1775.

J'étois préparé à tout, excepté à recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des Cannibales & des anthropophages. Morival me revient comme Alexandre; ce dernier étoit disciple d'Ariſtote, le premier l'eſt de Voltaire, & quoique ſous l'école des plus grands philoſophes, ils auront tous deux quitté Uranie pour Bellone. Mais il faut eſpérer que Morival n'aura pas le goût des conquêtes à l'excès où le pouſſa Alexandre. Cet officier peut reſter chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ſes intérêts, quoiqu'à vue de pays ſon procès puiſſe bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, & que ce n'eſt qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choſes avec étonnement, ſans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raiſon de trouver la géométrie pratique préférable à la tranſcendante; l'une eſt utile & néceſſaire, l'autre n'eſt qu'un luxe de l'eſprit; cependant ſes abſtractions ſont hon-

neur à l'eſprit humain, & il ſemble que les génies qui la cultivent, ſe dépouillent de la matière autant qu'il eſt en eux, & s'élèvent dans une région ſupérieure à nos ſens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il ſe fraye, & quoiqu'un géomètre ſoit un ſage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance & je ne l'en eſtime pas moins. Ce Maupertuis que vous haïſſez encore, avoit de bonnes qualités; ſon ame étoit honnête; il avoit des talens & de belles connoiſſances; il étoit brusque, j'en conviens, & c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que jamais deux François ne ſont amis dans les pays étrangers; des millions ſe comportent enſemble dans leur patrie; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier les fautes, quand ceux qui les ont commiſes n'exiſtent plus. Vous ne reverrez Maupertuis qu'à la vallée de Joſaphat, où rien ne vous preſſe d'arriver. Jouiſſez encore long-temps de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité & de l'envie. De votre couchant répandez ces rayons

de goût & de génie que vous ſeul pouvez transmettre du ſiècle de Louis XIV auquel vous tenez de ſi près; répandez ces rayons ſur la littérature, empêchez-la de dégénérer, &, s'il ſe peut, tâchez de réveiller le goût des ſciences & des lettres, qui me paroît paſſer de mode & ſe perdre. Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière ſurpaſſera celle de Fontenelle; car vous avez trop d'ame pour mourir ſitôt. Nous avons ici Milord Maréchal, âgé de 85 ans, auſſi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme. Nous avons Pœllnitz qui ne lui cède pas, & qui compte bien encore ſur dix années de vie; pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis n'iroit-il pas auſſi loin? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière, & qui en eut plus que vous? Enfin Apollon m'a révélé que nous vous garderions encore; je lui ai fait mon humble prière & lui ai dit: O ma ſeule Divinité! conſervez votre fils de Ferney pendant longues années pour l'avantage des lettres & la ſatisfaction de l'hermite de Sans-Souci. *Vale.*

Le 27 Janvier 1775.

Votre Muſe eſt dans ſon printemps;
Elle en a la fraîcheur, les grâces;
Et des hivers les froides glaces
N'ont point fané les fleurs qui ſont ſes ornemens.

Ma Muſe ſent le poids des ans,
Apollon me dédaigne; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords foibles & languiſſans.

Pour vous, le Dieu du jour, Apollon votre père
Vous obombra de ſes rayons,
De ce feu pur, élémentaire
Dont l'ardeur vous ſoutient en toutes les ſaiſons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au ſouverain des Dieux,
Ce mobile divin dont l'ame eſt excitée,
M'abandonne, & s'élance aux cieux.

Le génie éleva votre vol au Parnasse;
Au chantre de Henri le grand
Au dessus d'Homère & d'Horace
Les Muses & les Dieux assignèrent le rang.

Mars auquel je vouai ma jeunesse imprudente
M'éblouit par l'éclat de ses brillans héros;
Mais usé par ses durs travaux
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort suit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la raison vous écrasez l'erreur,
Et vos chants consolent le monde.

Un guerrier vieillissant, fut-il même Annibal,
En paix voit sa gloire éclipsée;
Ainsi qu'une lance cassée,
On le laisse rouiller au fond d'un arsenal.

Si le destin jaloux n'eût terminé son rôle,
On auroit vu le Tasse en dépit des censeurs
Triompher dans ce capitole
Où jadis les Romains couronnoient les vainqueurs.

Mais quel ſpectacle, o Ciel! je vois pâlir l'envie;
Furieuſe elle entend chez les Sybaritains
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des bords helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au Louvre.
Je vois d'ici la pompe & le jour ſolennel
Où la main de Louis vous couvre
Aux vœux de ſes ſujets d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Verſailles que celui de la vallée de Joſaphat. Mais voici une ſeconde lettre qui ſurvient. On me demande de quel officier elle eſt? c'eſt, dis-je, du Lieutenant-Général Voltaire, qui m'envoie quelque plan de ſon invention. Vous paſſerez pour l'émule de Vauban; dans la ſuite on conſtruira des baſtions, des ravelins & des contre-gardes à la Voltaire, & l'on attaquera les places ſelon votre méthode.

Pour le pauvre d'Étallonde, je n'augure pas bien de ſon affaire, à moins que votre ſéjour à Paris & le talent de perſuader que vous poſ-

ſédez ſi ſupérieurement, n'encouragent quelques ames vertueuſes à vous aſſiſter; mais le parlement ne voudra pas obtempérer, & revêche à l'égard de ſon reſtituteur Maurepas, que ne ſera-t-il pas envers vous?

Je viens de lire votre traduction du Taſſe qu'un heureux haſard a fait tomber en mes mains. Si Boileau avoit vu cette traduction, il auroit adouci la ſentence rigoureuſe qu'il prononça contre le Taſſe: vous avez même conſervé les paragraphes qui répondent aux ſtances de l'original. A préſent l'Europe ne produit rien, il ſemble qu'elle ſe repoſe, après avoir fourni de ſi abondantes moiſſons les ſiècles paſſés. Il paroît une tragédie de Dorat; le ſujet m'a paru fort embrouillé, l'intérêt partagé entre trois perſonnes, & les paſſions n'étant qu'ébauchées m'ont laiſſé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens ſupplée-t-il à ces défauts, & que l'impreſſion en eſt différente au ſpectacle. Pepin, votre Maire du palais, en eſt le héros; il y a des ſituations ſuſceptibles de pathétique, elles ne ſont pas naturellement amenées, & il me ſemble que le poëte manque de chaleur. Vous nous avez gâté le goût.

Quand on eſt accoutumé à vos ouvrages, on ſe révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéreſſe à votre conſervation, & combien le philoſophe de Sans-Souci ſouhaite de bénédictions à l'Épictète de Ferney. *Vale.*

P. S. Vous voulez avoir mon vieux portrait? Je l'ai commandé inceſſamment pour vous ſatisfaire, c'eſt cependant ce que je puis vous envoyer de plus mauvais de ce pays.

Le 11 Février 1775.

Aucun monarque de l'Europe n'eſt en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choſes charmantes contenues dans ce volume! & quel vieillard, quel eſprit pour les compoſer! Vous êtes immortel, j'en conviens. Moi qui ne crois pas trop à un être diſtinct du corps, qu'on appelle ame, vous me forcerez de le croire; toutefois ſerez-vous le ſeul des êtres penſans

qui ait conservé à 80 ans cette force, cette vigueur d'esprit, cet enjouement & ces grâces qui ne respirent plus que dans vos ouvrages: je vous en félicite, & j'implore la Nature universelle pour qu'elle daigne conserver longtemps ce réservoir de pensées heureuses dans lequel elle s'est complue.

Je trouve d'Étallonde bien heureux d'être à la source d'où nous viennent tant de chef-d'œuvres; il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable, pour l'aider à sauver les débris de sa fortune. D'Alembert me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, & qu'il faut des années pour réparer des injustices d'un moment. Si cela est, il faudra se munir de patience; à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit, & qu'à force d'employer les grands talens que la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à sauver l'innocence opprimée. Cela fournira le sujet d'une tragédie larmoyante. La scène sera à Ferney, un malheureux qui manque de protecteurs, y sera appelé par un sage; il sera étonné de trouver plus de secours chez un étranger que chez ses parens; le philosophe de

Ferney par humanité travaillera ſi efficacément pour lui, que Louis XVI dira: puis qu'un ſage le protége, il faut qu'il ſoit innocent, & lui enverra ſa grâce; une arrière-couſine dont Étallonde étoit amoureux, ſera chargée de la lui apporter; elle arrivera au dernier acte, le philoſophe humain célébrera ſes noces, & tous les conviés feront l'éloge de la bienfaiſance de cet homme divin, auquel d'Étallonde érigera un autel comme à ſon Dieu ſecourable. Ce ſujet entre des mains habiles pourroit produire beaucoup d'intérêt, & fournir des ſcènes touchantes & attendriſſantes. Mais ce n'eſt pas à moi d'envoyer des ſujets à celui qui poſſède un tréſor d'imagination, & qui, comme Jupiter, accouche par la tête de Déeſſes armées. Enfin quelque part que vous ſoyez, ſoit à Ferney, ſoit à Verſailles, n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci, qui vous ſera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

Le 23 Février 1775.

L'e-

L'esprit républicain, esprit d'égalité,
Respire dans les cœurs des grands & du vul-
gaire;
Le mérite éclatant blesse leur vanité;
Sa splendeur qui les désespère,
Redouble leur obscurité.
Aussi l'envie usa des lois du despotisme:
Athènes, le berceau des sciences, des arts,
Bannit du ban de l'ostracisme
Ses plus chers nourrissons de Mercure & de
Mars;
Le besoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur
absence
Les firent bientôt regretter;
Le peuple, plein de bienveillance,
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fièrement sur son siècle s'élève,
Peut s'encenser lui-même & jouir d'un beau
rêve;
Mais bientôt les vapeurs de malins, d'envieux
Les sucs empoisonnés obscurcissent les cieux,
Et sur lui le nuage crève.
Condé fut à Vincennes, au Havre détenu,

Eugène fut chaſſé, des François méconnu,
Bayle chez les Nerviens trouve enfin un aſile;
L'émule généreux d'Homère & de Virgile,
Dont le nom illuſtra tous ſes concitoyens,
Tranſporta ſes foyers chez les Helvétiens.
Ame de demi-Dieu, de la gloire enflammée,
Si vous voulez jouir de votre renommée,
Paſſez ſi vous pouvez du vieux Neſtor les ans;
Les mâles efforts du génie
Vous ſerviront peu, ſi le temps
Ne vous fait ſurvivre à l'envie.
Ainſi l'univers enchanté
De Voltaire à Berlin court acheter le buſte,
Et s'il jouit vivant de l'immortalité,
Convenons que le public eſt juſte.

Ce n'eſt point un conte, on ſe déchire à la fabrique de porcelaine pour avoir votre buſte; on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon ſens de nos bons Germains demande des impreſſions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles ſont durables.

L'ouvrage dont vous me parlez du Maréchal de Saxe m'eſt connu, & j'ai écrit pour en avoir un exemplaire; les faits ſont récens &

connus; il n'y a que les cartes qui intéreſſent, parce que le terrain eſt l'échiquier de nous autres anthropophages, & que c'eſt lui qui décide de l'habileté ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre eſt pour le Lieutenant Général Voltaire qui me comprendra bien; le reſte eſt pour le patriarche de Ferney, pour le philoſophe humain qui protége d'Étallonde, & qui veut à toute force caſſer un arrêt atroce. Je ne refuſerai aucun titre à d'Étallonde, ſi par cette voie je puis le ſauver; ainſi qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour ſon avantage. Vous me croyez plus vain que je ne le ſuis. Depuis la guerre je n'ai penſé ni à plans de batailles, ni à toutes ces choſes qui ſe ſont paſſées; il faut penſer à l'avenir & oublier le paſſé, car celui-là reſte tel qu'il eſt; mais il y a bien des meſures à prendre pour l'avenir. Ce diſcours ſent un peu le jeune homme; ſongez pourtant que les États ſont immortels, & que ceux qui ſont à leur tête ne doivent pas vieillir tant qu'ils les gouvernent. Si vous allez à Verſailles, d'Étallonde eſt ſauvé. Si votre ſanté ne vous per-

met pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune iſſue heureuſe de ſon procès; car vous avez à la vérité quelques philoſophes en France; mais les ſuperſtitieux ſont le grand nombre, ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands catholiques & huguenots ne connoiſſent que l'intérêt, chez les François c'eſt le fanatiſme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes; ils mettent de l'honneur à leur délire, & l'innocence demeure opprimée. Cet ancien parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, ſera-t-il ſouple à la raiſon pure, agiſſant d'ailleurs d'une manière ſi oppoſée à ſes devoirs, à ſes véritables intérêts? Mais qui penſera à d'Étallonde, quand il s'agit de remettre en vogue les pourpoints de Henri IV? Il faut changer ſa garderobe, faire emplette d'étoffes, & employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet eſt bien plus important que celui d'un procès jugé; hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen nommé d'Étallonde a échappé aux punitions injuſtes & cruelles qu'on vouloit lui infliger, & qui n'étoient point proportionnées au délit, qui proprement étoit une poliſſonnerie.

Je falue le patriarche de Femey; je lui fouhaite longue vie. J'ai lu fa nouvelle tragédie, qui n'eft point mauvaife du tout; je hafarderois peut-être quelques petites remarques d'un ignorant, mais ne pouvant pas dire comme le Corrége, *fon pittore anch' io*, je garde le filence, en vous priant de ne point oublier le philofophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 28 Février 1775.

Le Baron de Pœllnitz n'eft pas le feul octogénaire qui vive ici & qui fe porte bien; il y a le vieux le Cointe, dont peut-être vous vous reffouviendrez, qui a dix ans de plus que Pœllnitz; le bon Milord Maréchal approche du même âge, & l'on trouve encore de la gaieté & du fel attique femé dans fa converfation. Vous avez plus de ce feu élémentaire ou célefte que tous ceux que je viens de nommer; c'eft ce feu que les Latins appeloient *anima*, qui fait durer notre frêle machine. Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne fe reffentent point de la décrépitude; tant

que votre efprit confervera cette force & cette gaieté, il ne périclitera point.

Vous me parlez de dialogues polonois qui me font inconnus. Je penfe fur les fatires comme Épictète: *Si l'on dit du mal de toi & qu'il foit véritable, corrige-toi; fi ce font des menfonges, ris-en.* J'ai appris avec l'âge à devenir bon cheval de pofte; je fais ma ftation & je ne m'embarraffe pas des roquets qui aboient en chemin.

Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billevefées; je ne fais des vers que pour m'amufer. Il faut être ou Boileau, ou Racine, ou Voltaire pour transmettre fes ouvrages à la poftérité, & je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'auroit jamais paru de mon confentement. Dans le temps où c'étoit la mode de s'acharner fur moi, on m'a volé ces manufcrits, & on les a fait imprimer au moment où ils auroient pu me nuire. Il eft permis de fe délaffer & de s'amufer dans les occupations d'une agréable littérature; mais il ne faut pas accabler le public de fes fadaifes. Ce poëme des confédérés dont vous parlez, je l'ai fait pour me défennuyer;

j'étois alité de la goutte & c'étoit une agréable diſtraction; mais dans cet ouvrage il eſt queſtion de bien des perſonnes qui vivent encore, & je ne dois ni ne veux choquer perſonne. Ni plus ni moins la diète de Pologne tire vers ſa fin; on termine actuellement l'affaire des diſſidens. L'Impératrice de Ruſſie ne vous a point trompé; ils auront pleine ſatisfaction, & l'Impératrice en aura tout l'honneur. Cette princeſſe trouvera plus de facilité à rendre les Polonois tolérans que vous & moi à rendre votre parlement juſte.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes. Je conviens qu'elles y ſont; cependant pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions ſe rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne ſont pas ſi ſaillantes, parce que leur tempérament eſt plus flegmatique, mais chez les François, plus vifs, plus fougueux, ces contradictions ſont plus marquées. D'autant plus reſpectables ſont pour eux ces précepteurs du genre humain qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité,

la tolérance & toutes les vertus. Je connois un de ces sages qui bien loin d'ici habite à ce qu'on dit à Ferney; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions & toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.*

Le 1 Mars 1775.

Non, vous n'entendrez plus les aigres sifflemens
Des monstres que nourrit l'envie,
J'étouffe leurs cris discordans
Par l'éloge de votre vie.
J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les bosquets de Flore,
Pour en parsemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du destin
Veut bien vous réserver encore.
Vous avez charmé mon loisir,
J'ai pu vous voir & vous entendre;
Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre.
D'un cœur reconnoissant le plus ardent désir

Eſt, qu'ayant par vos ſoins reçu tant de plaiſir,
Je puiſſe à mon tour vous en rendre.

Le pauvre Protée dont vous faites l'éloge, n'eſt qu'un *dilettante*, eſpèce de gens qu'on appelle ainſi en Italie, amateurs des arts & des ſciences, n'en poſſédant que la ſuperficie, mais qui ſont pourtant rangés dans une claſſe ſupérieure à ceux qui ſont totalement ignorans.

Je me ſuis enfin procuré les ſept dialogues & j'en ai approfondi l'hiſtoire. L'auteur de cet ouvrage eſt un Anglois nommé Lindſey, théologien de profeſſion, & précepteur du jeune Prince Poniatowsky, neveu du Roi de Pologne; c'eſt à l'inſtigation des Czartorinsky, oncles du Roi, qu'il a compoſé ſa ſatire en anglois; l'ouvrage achevé, on s'eſt apperçu que perſonne ne l'entendroit en Pologne, s'il n'étoit traduit en françois; ce qui s'eſt exécuté tout de ſuite; mais comme le traducteur n'étoit pas habile, on envoya les dialogues à un certain Gérard à Danzic, qui pour lors y étoit Conſul de la part de la France, & qui à pré-

ſent eſt Commis du bureau des affaires étrangères auprès Mr de Vergennes. Ce Gérard, qui a de l'eſprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché les dialogues, & les a mis dans l'état où on les a vus paroître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des groſſiéretés & des platitudes inſipides, mais il y a des traits de bonne plaiſanterie. Je n'irai point ferrailler à coups de plume contre ce ſycophante; il faut s'en tenir à ce que diſoit le Cardinal Mazarin: *laiſſons chanter les François, pourvu qu'ils nous laiſſent faire.*

J'en reviens au pauvre d'Étallonde, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageuſement: comme j'ai été celui qui lui a procuré ſon premier aſile, je ferai ſa dernière reſſource. Un ingénieur formé ſous les yeux de Voltaire eſt un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a ſi long-temps qu'elle s'eſt donnée, qu'à peine je m'en reſſouviens. D'Étallonde pourra vous ſervir à conduire les travaux au ſiége de * * *, à former les batteries des balliſtes & des catapultes, pour faire écrouler entièrement la tour de la ſuperſtition, dernier aſyle des vieilles femmes & des

tonfurés. Je vois que vous préférez le féjour de Ferney à celui de Verfailles; vous le pouvez faire fans risque; les diftinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie, tourneroient plus à fon honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don, vous vous l'êtes donnée vous-même. Les bonnes intentions de la Reine de France font cependant fon éloge; il eft beau qu'une jeune princeffe penfe à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, furtout qu'elle rende juftice au mérite éclatant. Ce portrait que vous avez voulu avoir, & qui eft plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par Michelet; je voulois qu'on lui mît un habit d'anachorète; cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvoit parler, il vous diroit que perfonne ne vous fouhaite plus de bénédictions, ni ne s'intéreffe plus à votre confervation que le philofophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 26 Mars 1775.

Vous ne m'accuferez pas de lenteur à vous envoyer la confultation de nos jurisconfultes; ce font eux qui m'ont lanterné jusqu'à ce moment, que je reçois enfin leur docte décifion. Si notre juftice eft fi lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre de la part du parlement de Paris. Ni vous, ni moi, ni Morival ne vivrons affez long-temps pour voir la fin de cette affaire. Le parti le plus fûr fera de fe défifter, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que la fuperftition & le fanatisme ont eu moins de part à cette boucherie d'Amiens, que l'opiniâtreté; il y a des gens qui veulent toujours avoir raifon, & qui fe feroient plutôt lapider que de reconnoître l'excès où leur précipitation les a fait tomber. A préfent on ne penfe à Paris qu'au facre de Rheims; y eût-il mille d'Étallonde, on ne les écouteroit pas, pour ne point fe diftraire des otages de la fainte ampoule, de l'entrée du Roi, de la curiofité de favoir qui portera la couronne, qui le fceptre, qui le globe, & qui le foir portera le bon foir du Roi.

Ce font des chofes bien plus attrayantes que de juftifier un innocent. Vos confeillers de la grand'chambre penferont ainfi, & Voltaire, le protecteur de l'innocence, fans pouvoir la fauver, muni des confultations des jurisconfultes les plus intègres, n'aura de reffource que celle de flétrir par les fuffrages de l'Europe entière les bourreaux de la Barre & de fes compagnons. J'écarte de ma mémoire ces horreurs & ces atrocités qui infpirent une mélancolie fombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. Le Kain va venir ici cet été, & je lui verrai repréfenter vos tragédies. C'eft une fête pour moi. Nous eûmes l'année paffée Aufrène dont le jeu noble, fimple & vrai, m'a fort contenté. Il faudra voir fi les efforts de l'art furpaffent dans le Kain ce que la nature a produit dans l'autre. Mais avant que d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour, j'aurai le plaifir de vous écrire, pour favoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le folitaire de Sans-Souci ne ceffe de faire des vœux. *Vale.*

Le 10 Mai 1775.

Cinq cents milles de France que j'ai parcourus en quatre ſemaines me ſerviront d'excuſe de vous devoir réponſe à trois lettres, dont deux arrivèrent le moment avant mon départ & la dernière à mon retour. Je vous réponds ſelon les dates.

Le portrait que vous avez reçu eſt l'ouvrage de Madame Terbuſch, qui pour ne point avilir ſon pinceau, a rajuſté des grâces de la jeuneſſe ma figure éraillée. Vous ſavez qu'il ſuffit d'être quelque choſe pour ne pas manquer de flatteurs; les peintres entendent ce métier tout comme les courtiſans les plus raffinés.

L'artiſte qu'Apollon inſpire,
S'il veut par ſes talens orner votre château,
Doit en imitant l'art dont vous ſavez écrire
Anoblir les objets & peindre tout en beau.

Certainement ni le portrait ni l'original ne méritent qu'on ſe jette à leurs pieds. Si cependant l'affaire de Morival dépendoit de moi ſeul, il y a long-temps qu'elle ſeroit terminée à ſa ſatisfaction. J'ai douté, vous le ſavez,

que l'on parvînt à fléchir des juges, qui pour qu'on les croie infaillibles ne réforment jamais leur jugement. Les formalités du parlement, & les bigots, dont le nombre est plus considérable en France qu'en Allemagne, m'ont paru des obstacles invincibles pour réhabiliter Morival dans sa patrie. Je vous ai promis d'être sa dernière ressource & je vous tiendrai parole; il n'a qu'à venir ici, il aura brevet en pension de Capitaine ingénieur, métier dans lequel il trouvera occasion de se perfectionner ici, & le fanatisme frémira vainement de dépit, en voyant que Voltaire & moi, pauvre individu, nous sauvons de ses griffes un jeune garçon qui n'a pas observé le *puntilio* & le cérémonial ecclésiastique.

Vous me faites trembler en m'annonçant vos maladies. Je crains pour votre nièce que je ne connois point, mais que je regarde comme un secours indispensable pour vous dans votre retraite. Je suis encore accablé d'affaires; dans une couple de jours je serai au courant & pourrai m'entretenir plus librement avec vous. Votre Impératrice se signale à Moscou par ses bienfaits & par la douceur dont elle

traite le reste des adhérens de Pugatschef: c'est un bel exemple pour les souverains; j'espère, plus que je ne le crois, qu'il sera imité. Adieu, mon cher Voltaire; conservez un homme que toute l'Europe trouveroit à dire, moi surtout, s'il n'existoit plus; & n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci.

Le 17 Mai 1775.

Vous croyéz donc, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent? Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects & peu soignés. Je lèche mes petits, pour achever de les former; trente ans de différence rendent plus difficile, & quoique cet ouvrage soit destiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. Voilà pour mes occupations.

Quant à Morival d'Étallonde, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suffisantes

fiſantes pour déraciner les préjugés du fanatiſme des têtes de vos préſidens à mortier; il eſt plus difficile de faire entendre raiſon à un docteur en droit que de compoſer la Henriade. Si Morival ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici: je le placerai dans le génie à votre recommandation. Il vaut mieux étudier Vauban & Cœhorn que de s'avilir, ſurtout lorsqu'on eſt innocent. Il me ſemble que les progrès de la raiſon ſe font plus rapidement ſentir en Allemagne qu'en France; la raiſon en eſt, ce me ſemble, que beaucoup d'eccléſiaſtiques & d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir honte de leurs ſuperſtitieux uſages, au lieu qu'en France le clergé fait un corps de l'État, & toute grande compagnie reſte attachée aux anciens uſages, lors même qu'elle en connoît les abus.

On n'a parlé ici que du ſacre de Rheims, des cérémonies bizarres qui s'obſervent & de la ſainte ampoule dont l'hiſtoire eſt digne des Lapons. Un prince ſage & éclairé pourroit abolir & la ſainte ampoule & le ſacre même. J'ai vu ici deux jeunes François bien aimables; l'un eſt un Mr de Laval Montmorency & l'autre un

Clermont Gallerande; ce dernier furtout joint la vivacité de l'efprit à une conduite mefurée & fage. Au lieu d'affifter au facre ils voyagent; ils ont été avec moi en Pruffe, d'où ils fe font rendus à Varfovie, dans le deffein d'aller à Vienne. Le Kain eft venu ici; il jouera Oedipe, Orosmane & Mahomet; je fais qu'il a été à Ferney; il fera obligé de me conter tout ce qu'il fait & ne fait pas de celui qui rend ce bourg fi célèbre. Je vis jouer Aufrène l'année paffée; je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maifon pleine de nièces, de neveux & de petits-neveux; il faut leur donner des fpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner dans la compagnie d'un vieillard. Il faut fe rendre juftice & fe rendre fupportable à la jeuneffe. Ceci me regarde. Vous avez le privilége exclufif de ne jamais vieillir, & quand même quelques infirmités attaqueroient votre corps, votre efprit triomphe de leurs atteintes & femble acquérir tous les jours des forces nouvelles. Que Minerve, qu'Apollon, que les Mufes, que les Grâces veillent fur leur plus bel ouvrage & confervent

encore long-temps celui dont des fiècles ne pourroient réparer la perte! Voilà les vœux que l'hermite de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

Le 14 Juillet 1774.

Je viens de voir le Kain; il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, & j'ai été bien aife d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre fanté eft affez bonne & que vous avez plus encore de gaieté dans votre converfation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous confervez eft la marque la plus fûre que nous vous poffèderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, le principe vital, eft le premier qui s'affoiblit lorsque les années minent & fapent le mécanifme de notre exiftence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnaffe devienne fitôt vacant, & je vous nommerai hardiment mon exécuteur teftamentaire; ce qui me fait grand plaifir. Le Kain a joué les rôles d'Oedipe, de Mahomet & d'Orosmane; pour

l'Oedipe nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien eſt très-habile; il a un bel organe, il ſe préſente avec dignité, il a le geſte noble & il eſt impoſſible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il n'en a; mais vous dirai-je naïvement l'impreſſion qu'il a faite ſur moi? Je le voudrois un peu moins outré & alors je le croirois parfait. L'année paſſée j'entendis Aufrène; peut-être lui faudroit-il un peu du feu que l'autre a de trop; je ne conſulte en ceci que la nature & non ce qui peut être d'uſage en France; cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Oedipe ni dans Zaïre: c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière de ces pièces & d'autres ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une & que l'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chef-d'œuvres, & d'avoir formé celui dont l'organe les rend ſi ſupérieurement ſur la ſcène! Il y a eu beaucoup de ſpectateurs à ces repréſentations, ma Sœur Amélie, la Princeſſe Ferdinand, la Landgrave de Heſſe & la Princeſſe de Wurtemberg votre voiſine, qui eſt venue ici de Montbeillard pour entendre le Kain. Ma nièce

de Montbeillard m'a dit qu'elle pourroit bien entreprendre un jour le voyage de Ferney, pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité.

Oh que les belles lettres font utiles à la société! elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés, elles font enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbés sous son faix, & qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse. Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts; ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence & Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie, je ne saurois dire qu'ils réussissent jusqu'ici; deux choses leur manquent, la langue & le goût La langue est trop verbeuse, la bonne compagnie parle françois; & quelques cuistres de l'école, & quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse & les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde.

Ajoutez à cela la diverſité des dialectes; chaque province ſoutient le ſien, & jusqu'à préſent rien n'eſt décidé ſur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent ſurtout; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du ſiecle d'Auguſte; ils font un mélange vicieux du goût romain, anglois, françois & tudesque, & ils manquent encore de ce diſcernement fin qui ſaiſit les beautés où il les trouve, & fait diſtinguer le médiocre du parfait, le noble du ſublime, & les appliquer chacun à leurs places convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poëſie, ils croient que leurs vers ſont harmonieux, & pour l'ordinaire ce n'eſt qu'un galimatias de termes ampoulés: pour l'hiſtoire, ils n'omettroient pas la moindre circonſtance, quand même elle feroit inutile. Leurs meilleurs ouvrages ſont ſur le droit public. Quant à la philoſophie, depuis le génie de Leibnitz & la groſſe monade de Wolf, perſonne ne s'en mêle plus. Ils croient réuſſir au théâtre, mais jusqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne en eſt précisément à préſent où en étoit la France du temps de François I. Le goût des lettres commence à ſe répandre; il

faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous le miniſtère des Richelieu & des Mazarin. Le ſol qui a produit un Leibnitz, en peut produire d'autres. Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent & que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant le plus que je puis le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer & la plus ſûre de toutes, puisque perſonne ne me donnera un démenti. Pour moi, je me conſole d'avoir vécu dans le ſiècle de Voltaire, cela me ſuffit; qu'il vive, qu'il digère, qu'il ſoit de bonne humeur, & ſurtout qu'il n'oublie pas le ſolitaire de Sans-Souci! *Vale.*

Le 24 Juillet 1775.

Je pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléſie; je ne puis être de retour que le 6 de Septembre. Si Morival veut ſe rendre vers ce temps ici, il pourra s'adreſſer au Colonel Cocceji, qui me le préſentera. J'ai ſaiſi

avec empreſſement cette occaſion de vous faire plaiſir, & en même temps de fixer le ſort d'un homme qu'une étourderie de jeuneſſe a perdu pour jamais dans ſa patrie. Comme les hommes abuſent de tout! Les lois, qui devroient conſtater la ſureté & la liberté des peuples, infectées en France du poiſon du fanatisme, ſont devenues cruelles & barbares. Mais la France eſt un pays civiliſé, comment concilier un pareil contraſte? Ce ſol qui a produit des de Thou, des Gaſſendi, des Deſcartes, des Fontenelle, des Voltaire, des d'Alembert, comment a-t-il produit des furieux aſſez imbécilles, pour condamner à mort de jeunes gens qui ont manqué à faire la révérence devant une ſtatue? La poſtérité trouvera cette énigme plus difficile à déchiffrer que celle du ſphynx qu'Oedipe expliqua. Je vous avoue de même que la ſainte ampoule & ſes otages, & la guériſon des écrouelles ne font guère honneur au XVIII ſiècle. On parloit ces jours-ci de ces ſoi-diſant miracles opérés par les rois très-Chrétiens, & Milord Maréchal conta que pendant ſa miſſion en France il avoit vu des étrangers qui lui paroiſſoient Eſpagnols, que par

attachement pour cette nation où il avait passé une partie de sa vie, il leur avoit demandé ce qu'ils venoient faire à Paris, et que l'un d'eux lui répondit : nous avons su, Monsieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles; nous sommes venus pour nous faire toucher par sa majesté, mais pour notre malheur nous avons appris qu'il est actuellement en péché mortel, et nous voilà obligés de retourner infructueusement sur nos pas ; c'étoit Louis XV. L'âge et les mœurs austères de Louis XVI auront certainement inspiré plus de confiance, lors de la cérémonie de son sacre.

Vous aurez déja reçu une longue lettre au sujet de le Kain; il doit partir dans peu pour jouer à Versailles une tragédie de M. Guibert le tacticien ; je n'ai point vu le drame. Le Kain prétend que la Reine de France protége la pièce ; ce qui doit en assurer le succès. Ce M. Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins; recueillir les applaudissemens des camps, des théâtres et des femmes, c'est un moyen sûr d'aller à l'immortalité. Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney l'a encouragé dans

cette carrière périlleuse, où de mille qui l'enfilent, à peine un seul remporte la palme. Il est toujours louable de se proposer de grands exemples et un grand but, et M. Guibert en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connoît ses propres talens qu'après en avoir fait l'essai; vos preuves sont faites depuis long-temps. Il ne faut pour vous qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps; c'est à quoi je m'intéresse plus que Madame Denis, et votre ménagère suisse, qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuise à votre santé; elles n'ont qu'une idée confuse de ce que vaut le patriarche de Ferney, et j'en ai une précise. Pour trouver un Voltaire dans l'antiquité, il faut rassembler le mérite de quatre ou cinq grands hommes, d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Lucien et d'un Salluste; dans la renaissance des lettres c'est la même chose, il faut englober un Guichardin, un Tasse, un Aretin, un Dante, un Arioste; encore ce n'en est pas assez, et dans le siècle de Louis XIV il manquera toujours pour l'épique quelqu'un qui rende l'assemblage complet. Voilà comme on pense de

vous fur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de juftice que dans votre ingrate patrie. N'oubliez pas ces bons Germains, qui fe fouviennent toujours avec plaifir de vous avoir poffédé & qui vous célèbrent autant qu'il eft en eux. *Vale.*

Le 27 Juillet 1775.

C'eft à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on auroit voulu faire à Morival. Le protecteur de Calas & de Syrven méritoit de réuffir de même en cette occafion. Vous avez eu le rare avantage de réformer de votre retraite les fentences cruelles des juges de votre patrie, & de faire rougir ceux qui placés près du trône auroient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne à empêcher dans mon pays que le puiffant n'opprime le foible, & à adoucir les fentences qui quelquefois me paroiffent trop rigoureufes: cela fait une partie de mes occupations, lorsque je parcours les provinces; tout le monde vient à moi, j'examine & par moi-même & par d'autres toutes les plaintes,

& je me rends utile à des perfonnes dont j'ignorois l'exiftence avant d'avoir reçu leur mémoire. Cette révifion rend les juges attentifs & prévient les procédés trop durs & trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait de fes miniftres. Les peuples, a dit un ancien, ne feront heureux que lorsque les fages feront rois. Vos miniftres, s'ils ne font pas rois tout à fait, en poffèdent l'équivalent en autorité. Votre Roi a les meilleures intentions du monde, il veut le bien; rien n'eft plus à craindre pour lui que ces peftes des cours qui tâcheront de le corrompre & de le pervertir avec le temps: il eft bien jeune, il ne connoît point les rufes & les raffinemens dont les courtifans fe ferviront pour le faire tourner à leur gré, afin de fatisfaire leur intérêt, leur haine ou leur ambition: il a été dès fon enfance à l'école du fanatifme & de l'imbécillité; cela doit faire appréhender qu'il ne manque de réfolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui apprit à adorer.

Vous avez prêché la tolérance; après Bayle vous êtes fans contredit un des fages qui ont

fait le plus de bien à l'humanité; mais si vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la superstition ont rejeté vos lumières, & ceux-là dominent encore sur les peuples. Pour moi, en fidelle disciple du patriarche de Ferney, je suis à présent en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établissemens & des mosquées dans la Prusse occidentale. Nous aurons des ablutions légales, & nous entendrons chanter *hilli halla* sans nous scandaliser; c'étoit la seule secte qui manquât dans ce pays.

Le vieux Pœllnitz est mort comme il a vécu, c'est à dire en friponnant encore la veille de son décès; personne ne le regrette que ses créanciers. Pour notre respectable & bon Milord, il se porte à merveille; son ame honnête est gaie & contente; je me flatte que nous le conserverons encore long-temps. Sa douce philosophie ne s'occupe que du bien; tous les Anglois qui passent ici vont chez lui en pélérinage; il loge ici vis-à-vis de Sans-Souci, aimé & estimé de tout le monde. Voilà une heureuse vieillesse.

Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'eft que trop vrai; ils s'engraiffent des dixmes de Sion; mais vous favez auffi que dans le faint Empire romain, l'ancien ufage, la bulle d'or & telles autres antiques fottifes font refpecter les abus établis; on les voit, on lève les épaules & les chofes continuent leur train. Si l'on veut diminuer le fanatifme, il ne faut pas toucher aux évêques; mais fi l'on parvient à diminuer les moines, furtout les ordres mendians, le peuple fe refroidira, & moins fuperftitieux il permettra aux puiffances de difpofer les évêques à ce qui convient au bien des États. C'eft-là la feule marche à fuivre. Miner fourdement & fans bruit l'édifice de la déraifon, c'eft l'obliger de s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la fituation où il fe trouve, eft obligé de donner des brefs & des bulles comme fes chers fils les exigent de lui: ce pouvoir, fondé fur le crédit idéal de la foi, perd à mefure que celle-là diminue. S'il fe trouve encore à la tête des nations quelques miniftres au deffus des préjugés vulgaires, le faint père fera banqueroute. Déjà fes lettres de change & fes billets au porteur font à demi décrédités. Sans

doute que la postérité jouira de l'avantage de pouvoir penser librement, qu'elle ne verra point comme nous des horreurs telles qu'en a produit Toulouse, & en dernier lieu Amiens. Les Morivals de cet heureux siècle n'auront point à craindre les barbaries exercées sur le Morival d'aujourdhui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici; je le considère comme une victime échappée au glaive du sacrificateur, ou pour mieux dire du bourreau. Je pars pour la Silésie, je ne pourrai être de retour que le 4 ou le 5 du mois prochain; ainsi il aura le temps d'arranger son voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux seront les mêmes pour le patriarche de Ferney, & faute de pouvoir l'entendre, chemin faisant je m'entretiendrai avec ses ouvrages. *Vale.*

Le 13 Août 1775.

Je vous suis très-obligé du plaisir que vous m'avez fait dans mon voyage de Silésie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie & qu'on s'instruit en s'amusant avec vous.

Voltaire & moi, nous avons fait tout le tour de la Siléfie, & nous fommes revenus enfemble. Quant à le Kain

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame
Avec plaifir je reconnois
La force, la nobleffe & l'ame
De l'auteur de fes grands portraits;
Il fait par d'invincibles charmes
Me communiquer fes alarmes,
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur,
Et mes yeux fe fondent en larmes.
Ah! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle & rien ne touche!
Ce mortel, ou vain, ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.
Eft-on fait pour être impaffible?
J'exifte par le fentiment,
Et j'aime à fentir vivement
Que mon cœur eft encor fenfible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaifir que m'ont fait la repréfentation de vos tragédies. Le Kain a fans doute aidé dans le récit, dans l'action, mais quand même un moins bon

acteur

acteur les eût représentées, le fond l'auroit emporté sur la déclamation. Je pourrois servir de souffleur à vos pièces; il y en a beaucoup que je sais par cœur. Si je ne fais pas fortune dans le monde autrement, ce métier sera ma dernière ressource; il est bon d'avoir plus d'une corde à son arc. Je ne suis point au fait de ce qui se passe à la cour de Versailles; je ne le sais qu'en gros. Je ne connois ni les Turgot, ni les Malesherbe. S'ils sont de vrais philosophes, ils sont dans leur place; il ne faut ni préjugé, ni passion dans les affaires; la seule passion qui soit permise est celle du bien public. Voilà comme pensoit Marc-Aurèle, & comme doit penser tout souverain qui veut remplir son devoir. Pour votre jeune Roi, il est ballotté par une mer bien orageuse; il lui faut de la force & du génie pour se faire un système raisonné & pour le soutenir. Maurepas est chargé d'années & aura bientôt un successeur, & il faudra voir alors sur qui le choix du monarque tombera, & si le vieux proverbe se dément: *dis-moi qui tu hantes & je dirai qui tu es.*

Je viens de voir en Silésie un Mr de Laval Montmorency & un Clermont Gallerande qui

m'ont dit que la France commençoit à connoître la tolérance, qu'on vouloit rétablir l'édit de Nantes si long-temps supprimé; je leur ai répondu tout uniment que c'étoit moutarde après diner. Vous me prendrez pour * * * la bête qui s'exprimoit en proverbes triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'eſt pas une négociation, & il eſt permis de ſe dérider quelquefois en ſociété; vous ne voudriez pas ſans doute que j'arboraſſe l'air empeſé de vos robins & de nos graves députés de Ratisbonne: les uns ſont les bourreaux des la Barre & les autres ſont des ſottiſes d'un autre genre avec leurs viſitations.

Vous avez raiſon de dire que nos bons Germains en ſont encore à l'aurore des connoiſſances. L'Allemagne eſt au point où ſe trouvoient les beaux arts du temps de François I; on les aime, on les recherche, des étrangers les transplantent chez nous; mais le ſol n'eſt pas encore aſſez préparé pour les produire lui-même. La guerre de trente ans a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, enſuite par les manufactures, enfin par un foible

commerce. A mesure que ces établissemens s'affermissent, il naît un bien-être qui est suivi de l'aisance, sans laquelle les arts ne sauroient prospérer. Les Muses veulent que les eaux du Pactole arrosent les pieds du Parnasse; il faut avoir de quoi vivre pour pouvoir s'instruire & penser librement: aussi Athènes l'emporta-t-elle sur Sparte en fait de connoissances & de beaux arts. Le goût ne se communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs classiques tant grecs que romains & françois; deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, & naturaliseront chez eux les chef-d'œuvres des étrangers. Pour moi, dont la carrière tend à sa fin, je ne verrai pas cet heureux temps; j'aurois voulu contribuer à sa naissance; mais qu'a pu un être tracassé dans les deux tiers de sa course par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles avoient causées, & né avec des talens trop médiocres pour d'aussi grandes entreprises. La philosophie nous vient d'Épicure; Gassendi, Newton, Locke l'ont rectifiée: je me fais honneur d'être leur disciple, mais pas davantage.

C'eſt vous qui déſſillant les yeux de l'univers
Rempliſſez dignement cette vaſte carrière,
Ou bien en proſe ou bien en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur.
La raiſon dans vos mains a dépoſé ſon foudre;
Vous avez ſu réduire en poudre
Et le fanatiſme & l'erreur.

C'eſt à Bayle votre précurſeur & à vous ſans doute que la gloire eſt dûe de cette révolution qui ſe fait dans les eſprits; mais diſons la vérité, elle n'eſt pas complète; les dévots ont leur parti, & jamais on ne l'écraſera que par une force majeure. C'eſt du gouvernement que doit partir la ſentence. Des miniſtres éclairés y peuvent beaucoup contribuer; mais il faut que la volonté du ſouverain s'y joigne. Sans doute cela ſe fera avec le temps; ni vous ni moi ne ſerons ſpectateurs de cet événement tant déſiré.

J'attends ici d'Étallonde. Vous aurez à préſent reçu mes réponſes, & je le crois en chemin; je ferai pour lui ou pour vous ce qui

dépendra de moi; c'eſt un martyr de la ſuperſtition qui mérite d'être ſanctifié par la philoſophie. Ne me tirez point de l'erreur où je ſuis, j'en crois le Kain: je veux, je déſire que nous vous conſervions le plus long-temps poſſible; vous ornez trop votre ſiècle pour que je puiſſe être indifférent ſur votre ſujet. Vivez, & n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 8 Septembre 1775.

La meilleure recommandation de Morival ſera s'il m'apprend qu'il a laiſſé le patriarche de Ferney en parfaite ſanté. Morival ſera longuement interrogé ſur ce ſujet; car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéreſſans: j'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, la conſtruction d'un nouveau théâtre, & ſurtout ce qu'il ſait du philoſophe chez lequel il a paſſé dix-huit mois, temps le plus remarquable & le plus précieux de la vie de Morival; enſuite

j'en viendrai à sa propre histoire, dont je ne sais que ce qui se trouve dans un mémoire de Loiseau. Il est vrai que ce jugement d'Amiens révolte l'humanité, que l'inquisition de Rome même auroit été moins sévère: mais les hommes se croient tout permis, quand ils pensent combattre pour la gloire de Dieu; ils souillent les autels d'un être bienfaisant du sang de victimes innocentes. Si ces horreurs peuvent s'excuser, c'est dans l'effervescence de quelque nouveau fanatisme; mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles se commettent dans le silence des passions. La postérité aura peine à croire que le XVIII siècle ait vu le fanatisme le plus absurde étouffer les cris de la raison, de la nature & de l'humanité. Morival est heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages sacrés; il vaut mieux habiter avec une horde de Lapons qu'avec ces monstres d'Amiens. Un Roi dont les vues sont droites, un ministère sage comme celui que vous avez présentement en France, empêcheront sans doute l'éxecution des jugemens iniques; ils ne voudront pas que les lois de la France & de la Tauride soient les mê-

mes; cependant ils auront toujours contre eux le clergé, armé du faint nom de la religion catholique apoftolique & romaine. Il me femble voir fortir un évêque de cette troupe, qui s'adreffant au XVI des Louis, lui dit: *Sire, vous êtes le feul Roi dans l'univers qui portiez le titre de très-Chrétien; le glaive dont Dieu arme votre bras, vous eft donné pour défendre l'Églife; la religion eft outragée, elle réclame votre affiftance; il faut que le fang du coupable foit verfé en expiation pour le premier & le plus ancien royaume du monde.* Je vous affure que quand tous les encyclopédiftes fe trouveroient préfens à cette harangue, ils n'arracheroient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auroient réfolu d'immoler. Si d'auffi horribles fcandales que ceux d'Amiens & de Touloufe fe commettent ailleurs moins qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation, qui s'emporte toujours aux extrêmes. Ce n'eft pas feulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration & les autres le blâme. Je crois qu'il en eft de même partout. L'homme étant imparfait lui-même, comment produiroit-il des ou-

vrages parfaits? Votre royaume a été ſubjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglois & par la ſuperſtition. Ces conquérans ont tous promulgué des lois; ce qui a fait un chaos de votre jurisprudence. Pour bien faire, il faudroit détruire pour édifier; ceux qui l'entreprendroient, trouveroient contre eux la coutume, les préjugés, & tout le peuple attaché aux anciens uſages, ſans qu'il ſache les apprécier, qui croit que toucher à ces uſages ou bouleverſer le royaume, c'eſt la même choſe.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Penſylvanie tel qu'il eſt établi à préſent: il n'exiſte que depuis un ſiècle; ajoutez-en encore cinq ou ſix à ſa durée, & vous ne le reconnoîtrez plus, tant il eſt vrai que l'inſtabilité eſt une des lois permanentes de l'univers. Que des philoſophes fondent le gouvernement le plus ſage, il aura le même ſort; ces philoſophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri des erreurs? N'en ont-ils pas débité eux mêmes, témoin les formes ſubſtantielles d'Ariſtote, le galimatias de Platon, les tourbillons de Descartes, les monades de Leibnitz. Que ne dirai-je pas des paradoxes dont Jean Jaques a régalé

l'Europe, (si l'on peut le compter parmi les philosophes,) qui cependant ont bouleversé la cervelle de quelques bons péres de famille au point, qu'ils donnent à leurs enfans l'éducation d'Émile. Il résulte de tous ces exemples que malgré les bonnes intentions & les peines qu'on se donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce soit; mais je me suis abandonné au flux de ma plume, j'ai la logodiarrhée, & je barbouille inutilement du papier, pour vous dire des choses que vous savez mieux que moi. Je n'ai qu'une seule excuse pour moi, c'est que si on ne devoit vous écrire que des choses que vous ignorassiez, on n'auroit rien à vous dire: cependant en voici une. Vous voulez savoir de quoi nous nous sommes entretenus en voyageant en Silésie? Vous saurez donc que vous m'avez récité Mérope & Mahomet, & lorsque les cahots de la voiture étoient trop violens, j'apprenois par cœur les morceaux qui m'avoient paru les mieux frappés. C'est ainsi que je me suis occupé en route en m'écriant parfois, que béni soit cet heureux génie qui présent ou absent me cause toujours un égal plaisir! Il y a long-temps

que j'ai lu & relu vos œuvres; les ouvrages polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été nécessaires dans les temps où ils ont été écrits; mais les des Fontaine, les Fréron, les Paulian, les la Beaumelle n'empêcheront jamais que la Henriade, Oedipe, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, le Comte de Foix, Électre & Mahomet n'aillent grandement à la postérité, & qu'on ne les mette au nombre des ouvrages classiques dont Athènes, Rome, Florence & Paris ont embelli la littérature: c'est une vérité dont tous les connoisseurs conviennent & non pas un compliment que je vous fais.

Le vieux Pœllnitz a voulu payer généreusement son passage à Caron; il a fait quelques friponneries le jour même de son décès, pour qu'on dise qu'il est mort comme il a vécu; il n'est regretté que de ses créanciers. Mais Milord Maréchal, plus âgé que l'autre, a l'esprit aussi présent que dans sa jeunesse, il a de la gaieté & de l'enjouement, & jouit d'une estime universelle. Tel, dit le Kain, est le patriarche de Ferney; j'ajoute qu'il sera immortel comme ses ouvrages. Qu'il terrasse l'hydre du fanatisme, qu'il protége l'innocence opprimée, qu'il

foit encore long-temps l'ornement du fiècle & une fource de contentement pour ceux qui lifent fes ouvrages! *Vale.*

Le 29 Septembre 1775.

Ces jours paffés le hafard m'a fait tomber entre les mains une critique de la Henriade dont la Beaumelle & Fréron font les auteurs. J'ai eu la patience de parcourir leurs remarques, qui refpirent plutôt l'amour de nuire que celui de la juftice & de l'impartialité. Je croyois que ces Zoïles avoient épuifé tout leur venin dans ces notes; mais quelle fut ma furprife, lorsque je trouvai des moitiés de chants de leur compofition, qu'ils prétendoient inférer dans ce poëme! Ces vers d'un ftyle fec & décharné ne méritent pas d'être lus par les honnêtes gens. Moi qui fuis bien loin de poffèder les connoiffances des d'Olivet, je me trouve en état d'en faire une bonne critique, tant leur verfification eft déteftable. La bêtife, la baffe jaloufie & la méchanceté de ces infectes du Parnaffe me firent imaginer la fable que voici:

Un beau jour certain âne en paiſſant dans les bois
Entendit préluder la tendre Philomèle,
Qui célébroit l'amour dans la ſaiſon nouvelle;
Admirateur jaloux des charmes de ſa voix
L'âne oſe imaginer de l'emporter ſur elle;
Sa voix rauque auſſitôt ſe prépare à chanter;
(Tout jusqu'à l'âne méme incline à ſe flatter,)
Mais comment réuſſit ſon déſir téméraire?
Tout s'envola d'abord quand il ſe mit à braire.

Petits auteurs, apprenez tous
A demeurer dans votre ſphère,
Ou l'on ſe moquera de vous.

Peut-être que mes vers ne valent guère mieux que ceux de Meſſieurs vos critiques; ils contiennent cependant quelques vérités qui pourroient leur faire rabattre de leur amour propre exceſſif; mais laiſſons ces avortons de Zoïle.

Je me flatte d'être le premier qui vous félicite de l'intendance du pays de Gex dont on

vient de vous revêtir, & ſur l'éreſtion en marquiſat de votre terre de Ferney. A force de mérite vous forcez votre patrie à vous témoigner ſa reconnoiſſance. Je prends part à tout ce qui arrive d'avantageux à notre bon patriarche, & je le prie de ſe ſouvenir quelquefois du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 24 Octobre 1775.

Aucune de vos lettres ne m'a fait autant de plaiſir que celle que je viens de recevoir; elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avoit cauſées. Il faut que le patriarche de Ferney vive long-temps pour la gloire des lettres & pour honorer le XVIII ſiècle. J'ai ſurvécu vingt-ſix ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749. J'eſpère que vous ferez de même. Ce qu'on appelle ſemi-apoplexie n'eſt pas ſi dangereux, & en obſervant un bon régime, en renonçant aux ſoupers, je me flatte que nous pourrons vous conſerver encore pour la ſatisfaction de tous ceux qui penſent.

Vous me demandez ce que c'eſt que l'eſprit? Hélas! je vous dirai tout ce qu'il n'eſt pas; j'en ai ſi peu moi-même, que je ſerois bien embarraſſé de le définir. Si cependant vous voulez pour vous amuſer que je faſſe mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience me donne. Je ſuis très-certain que je ne ſuis pas double; de là je me conſidère comme un être unique; je ſais que je ſuis un animal matériel animé & organiſé qui penſe; d'où je conclus que la matière animée peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété d'être électrique. Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur & du mouvement; je ſoupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourroit bien être la cauſe de l'un & de l'autre de ces mouvemens. J'attribue la penſée aux cinq ſens que la nature nous a donnés; les connoiſſances qu'ils nous communiquent s'impriment dans ces nerfs qui en ſont les meſſagers; ces impreſſions que nous appelons mémoire, nous fourniſſent les idées; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le ſang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occaſionne l'imagination; ſelon que ce

mouvement eſt vif & facile, les penſées s'y ſuccèdent rapidement; ſi le mouvement eſt lent & embarraſſé, les penſées ne viennent que de loin à loin. Le ſommeil confirme cette opinion; quand il eſt parfait le ſang circule ſi doucement, que les idées ſont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement ſe détendent & que l'ame demeure comme anéantie: ſi le ſang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes, ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverſé les idées; ſi quelque légère obſtruction ſe forme dans les nerfs du cerveau, il occaſionne la folie; ſi une goutte d'eau ſe dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'enſuit; ſi enfin une goutte de ſang extravaſé preſſe le cerveau & les nerfs de l'entendement, elle cauſe l'apoplexie. Vous voyez que j'examine l'ame plutôt en médecin qu'en méthaphyſicien: je me contente de ces vraiſemblances, en attendant mieux. Je me borne à jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaiſſante, de votre beau génie, ſans m'embarraſſer ſi ces dons admirables vous viennent d'idées innées, ou ſi Dieu vous inſpire toutes vos pen-

fées, ou fi vous êtes une montre dont le cadran montre fur Henri IV, tandis que votre carrillon fonne la Henriade. Qu'un autre fe faffe un labyrinthe pour s'y égarer; je me délecte dans vos ouvrages & je bénis l'être des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps, je fors de mon quatorzième accès de goutte; jamais elle ne m'a plus maltraité, je fuis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir Morival & de m'entretenir longuement fur votre fujet; il faut bien que nous fétions nos martyrs; ils fouffrent pour la vérité; les autres ne font que les victimes des fuperftitions. Je m'attends de jour à autre que Morival fera des miracles; le plus grand feroit de confondre les juges iniques qui l'ont condamné, & de leur caufer des remords. J'ai pris part à la faveur que le Roi de France a faite à Mr de Saint Germain. Ce brave officier m'eft connu depuis long-temps; il ne fe rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue, il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, & pour le bien public un zèle bien louable qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes

nêtes gens. Je vous félicite en même temps, mon cher Voltaire; on m'assure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex, que vous réduirez toutes les taxes sous un titre, & que l'exemple que vous donnerez de cette simplification sera introduit dans toute la France. Les bons esprits sont propres à tous les emplois; un raisonnement juste, des idées nettes & un peu de travail servent également d'instrumens pour les arts, pour la guerre, pour les finances & pour le commerce. Il sera donc dit que celui dont l'imagination enfanta la Henriade & Oedipe, le traducteur de Newton, l'auteur de l'essai sur l'histoire universelle, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'Arioste, a encore instruit sa nation dans l'art de soulager les peuples dans la perception des impôts. Nous ne connoissons pas trop Homère, mais Virgile n'étoit que poëte, Racine n'écrivoit pas bien en prose, Milton n'avoit été qu'esclave du tyran de sa patrie; il n'y a donc que vous seul qui ayez réuni tous ces genres si différens. Vivez donc encore pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière; cette patrie vous devra son goût, sa raison, & les laboureurs leur

confervation. Quel bien de plus vous refte-t-il à faire, finon de ne pas oublier le folitaire de Sans-Souci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas? *Vale.*

Le 4 Décembre 1775.

Je vous ai mille obligations de la femence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui auroit dit que notre correfpondance rouleroit fur l'art de Triptolème & qu'il s'agiroit de favoir qui de nous deux cultive le mieux fon champ? C'eft cependant le premier des arts, & fans lequel il n'y auroit ni marchands, ni courtifans, ni rois, ni poëtes, ni philofophes. Il n'y a de vraie richeffe que celles que la terre produit: améliorer fes terres, défricher des champs incultes, faigner des marais, c'eft faire des conquêtes fur la barbarie, & procurer de la fubfiftance à des colons, qui fe trouvant en état de fe marier, travaillent gaiement à perpétuer l'efpèce & augmentent le nombre des citoyens laborieux. Nous avons imité ici les prés artificiels des Anglois, ce qui réuffit très-bien; &

par là nous avons augmenté les beſtiaux d'un tiers; leur charrue & leur ſemoir n'ont pas eu le même ſuccès; la charrue, parce qu'en partie notre terre eſt trop légère; le ſemoir, parce qu'il étoit trop cher pour le peuple & pour les payſans. En revanche nous ſommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins; elle conſerve toutes ſes propriétés, & ne diffère point pour l'uſage de celle qu'on fait venir des pays orientaux. Nous avons recueilli cette année dix mille livres de ſoie, & l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers. Ce ſont là les hochets de ma vieilleſſe, & des plaiſirs qu'un eſprit dont l'imagination eſt éteinte peut goûter encore. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être immortel comme à vous. Notre bon patriarche eſt toujours le même. Pour moi, j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avois, avec mes jambes, ſur les bords du Cocyte; le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le ſuive; c'eſt une diſpoſition d'arrière-garde à laquelle Feuquières & Mr de ſaint Germain donneroient leur approbation. J'eſpère que vous continuerez à me donner de bon-

nes nouvelles de votre ſanté, qui certainement ne m'eſt pas indifférente; & que vous vous ſouviendrez quelquefois du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 5. Décembre 1775.

Le courrier du bas-Rhin écrit de Clèves ſouvent des ſottiſes & rarement de bonnes choſes; on s'eſt borné jusqu'ici à contenir ſa plume, quelquefois trop hardie ſur le ſujet des ſouverains. Comme je ne lis point ſes feuilles, j'ignore parfaitement leur contenu. S'il s'eſt aviſé de faire l'apologie des juges & du procès de ce malheureux la Barre, il donnera au public une mauvaiſe opinion de ſon caractère moral, ou de ſon jugement; il étoit permis chez les Romains de plaider les cauſes d'accuſés dont le crime étoit douteux, mais les avocats abandonnoient celles des ſcélérats. Hortenſius ſe déſiſta de la défenſe de Verrès convaincu de méchantes actions, & Cicéron nous apprend qu'il abandonna par la même raiſon un eſclave d'Oppianicus pour lequel il avoit commencé à

plaider. Je ne puis citer de plus illuſtres exemples au gazetier de Clèves que ceux de deux Conſuls romains; pour les égaler il faudra qu'il ſe réſolve à chanter la palinodie, & j'eſpère que les miniſtres auront aſſez de crédit ſur lui pour qu'il prenne généreuſement le parti de ſe rétracter. Morival eſt à Berlin, où il étudie la géométrie & la fortification chez un habile profeſſeur; il pourra fournir le mémoire aux miniſtres, qui s'en ſerviront pour condamner les menſonges du gazetier.

Mais vous me demandez des nouvelles de ma ſanté & vous ne m'en donnez pas de la vôtre. Cela n'eſt pas bien. Je n'ai que la goutte, qu'on chaſſe par le régime & la patience; mais malheureuſement vous avez été atteint d'un mal plus dangereux. Vous croyez qu'on ne prend qu'un intérêt tiède à votre ſanté; cela vous trompe. Il y a quelques bons eſprits qui craignent avec moi que le trône du Parnaſſe ne devienne vacant. J'ai reçu une lettre de Grimm, qui vous a vu: cette lettre ne me raſſure pas aſſez; il faut que le vieux patriarche de Ferney m'écrive qu'il ſe trouve ſoulagé, & qu'il me tranquilliſe lui-même. Croyez que vous

me devez cette consolation, comme à celui de tous vos admirateurs qui vous rend le plus de justice. *Vale.*

Le 13 Décembre 1775.

Votre lettre m'est venue bien à propos. Les gazetiers nous avoient tous alarmés par les nouvelles qu'ils débitoient de votre maladie. Je suis charmé qu'ils ayent menti sur ce sujet comme selon leur coutume. Le dernier accident qui vous est arrivé, vous oblige à vous ménager dorénavant plus que par le passé. Je pense qu'il faudroit se contenter d'un repas par jour; dîner à midi pour laisser à l'estomac le temps d'achever sa digestion avant les heures du sommeil. J'ai reçu du grand seigneur un présent de baume de la Mecque; il est de la première main. Si votre médecin juge que l'usage de ce baume vous puisse être utile, je vous en enverrai très-volontiers une fiole. Voici le livre que vous me demandez; le traducteur se plaint de l'obscurité de son original; il a eu toutes les peines du monde à deviner le

ſens de quelques paſſages. Meſſieurs nos académiciens ſe mettent à traduire; en quoi ils me font plaiſir, parce qu'ils me mettent en état de lire des ouvrages des anciens, qui jusqu'ici ont été ou mal traduits, ou traduits en vieux françois, ou point du tout. Les livres ſont les hochets de ma vieilleſſe, & leur lecture le ſeul plaiſir dont je jouiſſe. J'avoue qu'excepté la Lybie peu d'États peuvent ſe vanter de nous égaler en fait de ſable; cependant nous défrichons cette année ſoixante & ſeize mille arpens de prairies; ces prairies nourriront ſept-mille vaches, ce fumier engraiſſera & corrigera notre ſable & les moiſſons en vaudront mieux. Je ſais qu'il n'eſt pas donné aux hommes de changer la nature des choſes; mais je penſe qu'à force d'induſtrie & de travail on parvient à corriger un terrain ſtérile, & qu'on peut en faire une terre médiocre; & voilà de quoi nous contenter.

J'ai lu à l'abbé Pauw votre lettre; il a été pénétré des choſes obligeantes que vous écrivez ſur ſon ſujet; il vous eſtime & vous admire, mais je crois qu'il ne changera pas d'opinion au ſujet des Chinois; il dit qu'il en croit plus

l'ex-jéſuite Parenin, qui a été dans ce pays-là, que le patriarche de Ferney, qui n'y a jamais mis les pieds. Vous voudrez bien que je garde la neutralité, & que j'abandonne les Chinois & leur cauſe aux avocats qui plaident pour & contre eux. L'Empereur de la Chine ne ſe doute certainement pas que ſa nation va être jugée en dernier reſſort en Europe, & que des perſonnes qui n'ont jamais mis le pied à Peckin, décideront de la réputation de ſon empire; il faut l'avouer, les Européens ſont plus curieux que les habitans des autres parties de notre globe; ils vont partout, ils veulent tout ſavoir, ils veulent convertir tous les peuples chez lesquel ils pénètrent, & ils apprécient le mérite de chaque province.

J'attends avec impatience les ouvrages que vous voulez bien m'envoyer. Vous ſavez le cas que je fais de tout ce qui part de votre plume; mais j'avoue en même temps mon extrême ignorance ſur les mœurs des peuples du Mogol, du Japon & de la Chine; j'ai borné mon attention à l'Europe; cette connoiſſance eſt d'un uſage journalier & néceſſaire. Ce que je pourrois ramaſſer d'érudition ſur le Mogol,

l'Arabie & le Japon, feroit l'objet d'une vaine curiofité. Je ne connois de l'Empereur de la Chine que les mauvais vers qu'on lui attribue; s'il n'a pas de meilleurs poëtes à Peckin, perfonne n'apprendra cette langue pour pouvoir lire de pareilles poëfies; & tant que la fatalité ne fera pas naître le génie d'un Voltaire dans ce pays-là, je m'embarrafferai peu du refte. Vivez donc, mon cher Marquis, mon cher Intendant, pour foulager le pays de Gex, pour donner un exemple à votre patrie d'un gouvernement philofophique, & pour la fatisfaction de tous ceux qui s'intéreffent vivement comme moi à la confervation du Protée de Ferney. *Vale.*

Le 10 Janvier 1776.

La fable du rat & de l'aigle vaut bien celle de l'âne & du roffignol; l'aigle troqueroit volontiers avec le rat, fi par ce troc il pouvoit s'approprier les rares talens du dernier; mais il n'eft pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même n'eft pas Protée qui veut.

Dans la fable jadis dans la Grèce inventée
Nous admirons furtout le grand art de Protée,
Qui toujours à propos fachant fe transformer,
A tous les cas divers pouvoit fe conformer;
Plus merveilleux encor que ne l'eft cette fable,
Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet il n'y a point de mutation dont vous ne foyez fufceptible, & pour vous rendre entièrement univerfel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage fur la tactique; je l'attends inceffamment comme devant éclore de votre univerfalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, & j'efpère que vous voudrez bien y joindre la continuation, qui contiendra fans doute des découvertes & des combinaifons curieufes. Je viens d'effuyer encore un violent accès de goutte, qui me met bien bas: il faudra que la belle faifon vienne à mon fecours pour me rendre mes forces. En attendant le Marquis de Ferney, Intendant du pays de Gex, foulagera les peuples du fardeau des im-

pôts, il réglera les corvées, et donnera l'échantillon de ce qui pourra servir à établir le bonheur des Welches. Je finirai ma lettre comme Boileau : *je t'admire et me tais. Vale.*

Le 13 Février 1776.

Il est vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires grossiers des fables qu'on avoit inventées avant eux ; je leur pardonne encore les vierges, en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits ; mais vous avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelque nation que ce soit, n'a imaginé rien de plus extraordinaire et qui confonde plus la raison et nos sens, que ce qu'ils appellent l'Eucharistie. Ce dogme, tel qu'ils le présentent, semble offrir des contradictions sans nombre. Les gentils, il est vrai, faisoient jouer à leurs Dieux des rôles assez ridicules, en leur prêtant toutes les passions et les foiblesses humaines. Les Indiens font incarner toutefois leur Samonocodon, à la bonne heure ; cependant tous ces

peuples ne mangeoient pas les objets de leur adoration ; il n'auroit été permis qu'aux Égyptiens de dévorer leur Dieu Apis, et c'est ainsi que les chrétiens traitent l'autocrate de l'univers.

Je vous abandonne, ainsi qu'à l'abbé Pauw, les Chinois, les Indiens et les Tartares. Les nations européennes me donnent tant d'occupation, que je ne sors guère dans mes méditations de cette partie la plus intéressante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aie lu avec plaisir les dissertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevroit-on autrement ce qui sort de votre plume? L'abbé Pauw prétend savoir que l'Empereur Kin-long est mort, et que son fils gouverne à présent; il dit que ce défunt Empereur a exercé d'énormes cruautés contre les jésuites; peut-être veut-il que je prenne fait et cause contre Kin-long, d'autant plus qu'il sait combien je protége les débris du troupeau de saint Ignace; mais je demeure neutre, plus occupé à apprendre si la colonie de Pen continue de pratiquer ses vertus pacifiques, ou si tout quakers qu'ils sont, ils voudront défendre leur liberté et combattre pour leurs foyers; si cela

arrive, comme il eſt apparent, vous ſerez obligé de convenir qu'il eſt des cas où la guerre devient néceſſaire, puisque les plus humains de tous les peuples la font. Ammien Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'eſt un des auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cauſe de ſon obſcurité. Il eſt ſûr que ſi d'ailleurs nous ne ſurpaſſons pas les anciens en autre choſe, du moins écrit-on mieux qu'on n'écrivoit à Rome après les douze Céſars: la méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, & l'on ne s'égare pas dans des épiſodes comme les Grecs en avoient l'habitude. Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fuſſent-ils même empereurs de la Chine; mais j'aime ceux qu'on lit & qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney; l'antiquité nous en fournit quelques uns de la même trempe. Il faut par toutes ces raiſons que vous ne mouriez point, & que tandis que le parlement qui radote, vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confon-

dre les tuteurs des rois & ceux qui empoifonnent les ames. Ce font les vœux d'un pauvre goutteux, qui fe réjouit de fa convalefcence, jouiffant par là du plaifir de vous admirer encore. *Vale.*

Ce 9 Mars 1776.

J'ai lu avec plaifir les lettres curieufes que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote au fujet d'Alexandre rapportée par Oléarius. L'abbé Pauw eft tout vain de ce que ces lettres lui font adreffées; il croit n'avoir aucune dispute avec vous pour le fond des chofes; il croit qu'il ne diffère de vos opinions fur les Chinois que de quelques nuances; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connoît les principes de la morale, que les lois y font équitables; mais il eft auffi très-perfuadé qu'avec ces lois & cette morale les hommes font les mêmes à Peckin qu'à Paris, Londres & Naples: ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'eft l'ufage barbare d'expofer les enfans, c'eft la fri-

ponnerie invétérée de ce peuple, ce font les fupplices plus atroces que ceux dont on ne fe fert encore que trop en Europe. Je lui dis: mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney fuit l'exemple de Tacite? Ce Romain, pour animer fes compatriotes à la vertu, leur propofoit pour modèle de frugalité & de candeur nos anciens Germains, qui certainement ne méritoient pas alors d'être imités de perfonne. Monfieur de Voltaire de même fe tue de dire à fes Welches: apprenez des Chinois à récompenfer les actions vertueufes, encouragez comme eux l'agriculture, & vous verrez vos landes de Bordeaux & votre Champagne pouilleufe, fécondée par vos travaux, produire d'abondantes moiffons; faites de vos encyclopédiftes des mandarins & vous ferez bien gouvernés. Si les lois font uniformes & les mêmes dans tout le vafte empire de la Chine, ô Welches! n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume vos lois changent à chaque pofte, & qu'on ne fait jamais par quelles coutumes on eft jugé? L'abbé me répond que vous faites fort bien; mais il prétend que la Chine n'eft ni fi heureufe, ni fi fage que vous

le soutenez, & qu'elle est rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on se plaint dans notre continent. Il me semble donc que votre dispute se réduit à ceci: Est-il permis d'employer des mensonges officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra soutenir le pour & le contre, & les avis ne se réuniront jamais sur cette question.

Pour moi, pauvre Achille, qui pourtant ne suis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains, madame la goutte se promène successivement dans tout mon corps & m'a donné une bonne leçon de patience; il n'y a que ma tête qui soit demeurée hors d'atteinte. A présent j'ai fait divorce avec cette harpie, & j'espère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine soit détruite par les années, qui absorbent tout. Mes fondemens sont déjà sapés; je défends encore la citadelle, & j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achevera par quelque assaut bien préparé; mais tout cela ne m'embarrasse guère, pourvu que j'apprenne que le Protée de Ferney a eu quelques succès contre la superstition, qu'il éclaire

encore

encore la littérature, la raison, les finances &c. &c. &c., cela me suffit, & j'espére qu'il n'oubliera pas l'ex-jésuite de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je reçois une lettre de ma niéce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à la Haye, elle avoit eu la curiosité de le voir & de lui parler par le moyen d'un interpréte; qu'il passoit pour être fort ignorant & pour avoir peu d'esprit. L'abbé Pauw triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, & qu'il faut nécessairement, selon les loix éternelles de la nature, que sur une population de cent soixante millions d'ames dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre vingt dix millions de bêtes & d'imbécilles, & que la mauvaise étoile de la Chine a voulu que précisément un être de cette espèce ait fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas assez réfuté, je vous abandonne le reste.

Le 8 Avril 1776.

L'abbé Pauw, qui marque une foi sincère pour toutes les relations des jésuites de la Chine, est sûr de la mort de l'Empereur King-long, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'est ni mort ni vivant. La curiosité s'affoiblit avec l'âge, l'on se resserre dans une sphère plus bornée. Walpole disoit: *j'abandonne l'Europe à mon frère, je ne me réserve que l'Angleterre.* Pour moi, je me contente d'être instruit de ce qui s'est fait, de ce qui se fait & de ce qui pourra arriver dans notre Europe. Louis XVI attire bien autrement ma curiosité que l'Empereur King-long. J'ai lu un placet ou plutôt un remerciment du pays de Gex adressé à ce monarque, & dans l'intérieur de mon ame j'ai béni le bien que le souverain a fait, ainsi que ceux qui lui ont donné d'aussi bons conseils. Le parlement auroit dû applaudir aux édits de son souverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules; mais le parlement est composé d'hommes, & la fragilité des vertus humaines se cache moins dans les délibérations

de grands corps, que dans les résolutions prises entre peu de personnes. Si notre espèce n'abusoit pas de tout généralement, il n'y auroit point de meilleure institution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des représentations aux souverains sur les injustices qu'ils feroient sur le point de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie pense au bien du royaume. Mr Turgot a même trouvé dans les papiers de ses prédécesseurs les sommes qu'il en a coûté à Louis XV pour corrompre les conseillers de son parlement, afin de leur faire enrégistrer sans opposition je ne sais quels édits. Comme vos François sont possédés de la manie anglicane, ils ont imité en se laissant corrompre ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leurs voix; mais des juges, mais des gens de justice, mais ceux qui se disent les tuteurs des rois. . . . . Pour nous autres Obotrites, nous sommes en comparaison de l'Europe ce qu'est une fourmilière pour le parc de Versailles; nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres

pour les hivers, nous travaillons & végétons dans le silence.

Ma fourmi voisine, le bon Milord Maréchal, dont vous me demandez des nouvelles, a présentement 86 ans passés; il lit l'ouvrage du père Suarez *de matrimonio* pour s'amuser, & il se plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le traçassent quelquefois. Comme il a quatre ans de plus que le protecteur des capucins à Ferney, je me flatte que ce dernier pourroit encore nous donner de sa progéniture, pour peu qu'il le voulût, & ce seroit une bonne œuvre.

L'ex-jésuite de Sans-Souci est encore occupé à recouvrer ses forces, qui reviennent lentement. Il a reçu des remarques sur la bible, un ouvrage de morale, un autre sur les lois; il soupçonne d'où ce présent peut lui venir. Ce ne sera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné, & les remercimens s'ensuivront comme de raison. J'implore tous mes saints, Ignace, Lainés, Xavier &c. &c. &c. pour qu'ils protégent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs saintes prières prolongent ses jours,

afin qu'il consomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex, qu'il éclaire long-temps la France & l'univers, & qu'il n'oublie point l'ex-jésuite de Sans-Souci. *Vale.*

Le 20 Avril 1776.

Je reviens, après avoir visité mes demi-sauvages de la Prusse, & pour me corroborer j'ai trouvé ici la lettre que vous voulez bien m'écrire. Je vous remercie du catéchisme des souverains, production que je n'attendois pas de la plume de Mr le Landgrave de Hesse. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer son éducation. S'il étoit sorti de mon école, il ne se seroit pas fait catholique, & n'auroit pas vendu ses sujets aux Anglois, comme on vend du bétail pour le faire égorger; ce dernier trait ne s'assimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des souverains. La passion d'un intérêt sordide est l'unique cause de cette démarche. Je plains ces pauvres Hessois, qui termineront aussi malheureusement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques miniſtres françois. Je ne m'en étonne point. Je me repréſente Louis XVI comme une jeune brebis entourée de vieux loups; il ſera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouveroit de la beſogne en France; épié & ſéduit par des détours fallacieux, on lui feroit faire des faux pas; il eſt donc tout ſimple qu'un jeune monarque ſans expérience ſe ſoit laiſſé entraîner par le torrent des intrigues & des cabales; mais je ne croirai jamais que la patrie de Voltaire redevienne de nos jours l'aſile ou le dernier retranchement de la ſuperſtition; il y a trop de connoiſſances & trop d'eſprit en France, pour que la barbarie ſuperſtitieuſe du clergé puiſſe commettre des atrocités dont les temps paſſés fourniſſent tant d'exemples. Si Hercule a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé Voltaire, a écraſé ſous ſes pieds l'hydre du fanatiſme. La raiſon ſe dévéloppe journellement dans notre Europe, les pays les plus ſtupides en reſſentent les ſecouſſes; je n'en excepte que la Pologne. Les autres États rougiſſent des bêtiſes où l'er-

reur a entraîné leurs pères. L'Autriche, la Weſtphalie, tous jusqu'à la Bavière tâchent d'attirer ſur eux quelques rayons de lumière. C'eſt vous, ce font vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les eſprits. L'hélépole de la bonne plaiſanterie a ruiné les remparts de la ſuperſtition, que la bonne dialectique de Bayle n'a pu abattre. Jouiſſez de votre triomphe; que votre raiſon domine longues années ſur les eſprits que vous avez éclairés, & que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 18 Juin 1776.

On me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suiſſe, & les gazetiers doivent prodigieuſement manquer de matière, puisqu'ils emploient mon nom pour remplir leurs feuilles. Je fus malade, il eſt vrai, l'hiver paſſé; mais depuis ma convaleſcence je me porte à peu près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré desquels je vis trop

long-temps, qui calomnient ma santé dans l'espérance qu'à force d'en parler je pourrai peut-être faire le saut périlleux aussi vîte qu'ils le désirent. Louis XIV & Louis XV lassèrent la patience françoise par leur long règne. Il y a trente six ans que je suis en place; peut-être qu'à leur exemple j'abuse du privilége de vivre, & que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi. Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même; plus on se soigne, plus le corps devient délicat & foible. Mon métier veut du travail & de l'action; il faut que mon corps & mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse; je m'en suis toujours bien trouvé: cependant je ne prescris cette méthode à personne & me contente de la suivre.

Enfin j'ai pu assister à toutes les fêtes qu'on a données au grand Duc. Ce jeune prince est le digne fils de son auguste mère. On a fait ce qu'on a pu pour lui adoucir la fatigue & l'ennui d'un long voyage, & pour lui rendre ce séjour agréable. Il a paru content. Nous

le favons de retour à Pétersbourg en parfaite fanté; fa promife y fera le 12 de ce mois, & après quelques fimagrées en faveur de faint Nicolas, les noces fe célébreront.

Grimm a paffé ici pendant le féjour du grand Duc; il vous a vu malade, cela m'a inquiété; enfuite, après avoir fupputé les temps, j'ai conclu que vous étiez entièrement remis. Nous avons de mauvaifes gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney; elles affurent que notre vieux patriarche s'y fait moine de Clugny; en tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé; mais je m'intéreffe peu à ce dernier, & beaucoup au fort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Siléfie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney: jai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures & rebâti quelques villes brûlées. Il s'eft préfenté à Breslau un Mr de Ferrière, ingénieur du cabinet; il prétend vous connoître, il fait fans doute que cela vaut une recommandation chez moi: il a été employé en Alface, il a fervi en Corfe, actuellement il eft cavalier à la fuite de Mr de Breteuil à Vienne. Vous

l'aurez vu ou peut-être oublié, car parmi ce peuple innombrable qui se présente à votre cour, des passe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles faisoient autrefois des pélérinages à Jérusalem ou à Lorette; à présent quiconque se croit de l'esprit, va à Ferney, pour dire de retour chez lui, *je l'ai vu.* Jouissez long-temps de votre gloire, Marquis de Ferney, moine de Clugny, ou Intendant du pays de Gex, sous quel titre il vous plaira; mais n'oubliez pas qu'au fin fond de l'Allemagne il est un vieillard qui vous a possédé autrefois & qui vous regrettera toujours. *Vale.*

Le 7 Septembre 1776.

Voici près de deux mois qu'aucune goutte de rosée du ciel de Ferney n'est tombée sur le rivage de la Baltique; les soi-disantes Muses & les habitans de notre Parnasse sablonneux desséchent à vue d'œil, & ils seroient déjà diaphanes, si certains commentaires sur je ne sais quel livre ne leur étoient tombés entre les mains. C'est à cet ouvrage qu'ils doivent

l'exiſtence & la vie. Tout le monde a ri, parce que par Nazareth il falloit entendre l'Égypte, & par l'Égypte Nazareth. Cet éclat de rire s'eſt porté par écho depuis le Mansfeld jusqu'à Mémel; il a diſſipé les humeurs noires & rapporté la joie dans nos contrées. Que le Ciel béniſſe le plaiſant commentateur de ce profond ouvrage! Je le crois auſſi habile à expliquer des traités entre les nations que les viſions hébraïques; & peut-être que ſi les François & les Anglois s'étoient ſervis de lui pour terminer leur anciens démêlés ſur le Canada, il les auroit accordés; on ſe feroit epargné la dernière guerre, ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un ſonge-creux avoit fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire; ceux qu'il fera à préſent ſont plus gais; il ſe propoſe de démontrer que 80 ans & 20 ſont la même choſe, & cela par l'exemple de perſonnes qui ne vieilliſſent point & dont l'hiver des ans reſſemble au printemps de leur jeuneſſe.

Vos Welches ſe préparent à faire la guerre ſur mer à je ne ſais qui; ils ont acheté beau-

coup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les béniſſe! Voilà comme la chaîne des événemens lie enſemble différens objets. Il falloit que les Portugais fiſſent les impertinens dans le Paraguay, pour que Don Carlos ſe mît en colère; il falloit qu'un pacte de famille obligeât par conſéquent Louis XVI à ſe fâcher, pour qu'il fît raccommoder ſa flotte, & que pour avoir du bois & de la mâture il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du Wolf tout pur. Vous l'avez auſſi commenté du temps de Madame du Châtelet, ſans cependant adopter tous les brillans écarts de Leibnitz. Çà, commentez ou ne commentez pas, ſelon votre bon plaiſir, mais faites-moi au moins ſavoir quelques nouvelles de la ſanté du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie ſur ſon compte; je me flatte que le quart-d'heure de Rabelais ſonnera pour nous deux à la même minute, & que nous pourrons métaphyſiquer enſemble là-bas, ou du moins que je n'aurai pas le chagrin d'apprendre ſa perte & d'y ſurvivre; c'en ſera une pour toute l'Europe. Ceci eſt ſérieux; ainſi je vous recommande à la ſainte garde d'Apollon, des Grâces qui ne vous quittent ja-

mais, & des Muses qui veillent autour de vous. *Vale.*

Le 22 Octobre 1776.

J'ai été affligé de votre lettre, & je ne saurois deviner les sujets de chagrin que vous avez. Les gazettes sont muettes, les lettres de Genève & de la Suisse n'ont fait aucune mention de votre personne; de sorte que je devine en gros que plus que jamais on s'acharne à persécuter vos vieux jours; mais vous avez Genève, Lausanne, Neuchâtel dans le voisinage, qui sont autant de ports contre l'orage. Je ne devine pas les procès perdus, vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix; il est sûr que la juridiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jusques-là. Vous auroit-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex? La valetaille de Plutus se feroit-elle liguée avec les charlatans de la messe pour vous susciter des affaires? Je n'en sais rien, mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir. En attendant j'ai

écrit dans le Wurtemberg, pour vous donner affiftance pour une dette qui m'eft connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne fuis pas trop bien en cour chez fon alteffe féréniffime, & plus encore que la dite alteffe a une forte fluxion fur les oreilles chaque fois que fes créanciers la haranguent. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il eft fingulier que ma deftinée ait voulu me rendre le confolateur des philofophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour foulager la douleur de d'Alembert; je vous en donnerois volontiers de même, fi je connoiffois votre mal à fond; mais j'ai appris d'Hippocrate qu'il ne faut pas fe mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné & étudié. Ma pharmacie eft à votre fervice; il vaudroit mieux que vous n'en euffiez pas befoin. En attendant je fais des vœux fincères pour votre contentement & votre longue confervation. *Vale.*

Le 25 Novembre 1776.

Pour écrire à Voltaire il faut fe fervir de fa langue, c'eft celle des Dieux; faute de me bien

exprimer dans ce langage, je bégayerai mes penſées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous perſécute
A l'envieux obſcur ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offusquent ſon état?
Quelqu'odieux que ſoit cet indigne manége
Les exemples en ſont nombreux;
On a pouſſé le ſacrilége
Jusqu'au point d'inſulter les Dieux.
Ces Dieux dont les bienfaits enrichiſſent la terre
Ont été déchirés par des blasphémateurs;
Eſt-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs?

Je ne m'en ſuis pas tenu à compoſer ces mauvais vers, j'ai fait écrire dans le Wurtemberg pour ſolliciter vos arrérages. Voici la réponſe que je reçois. Je crois que ſans faire remarquer au Duc le peu de confiance que vous avez au préſidial de Beſançon, il feroit peut-être utile de lui faire inſinuer que faute d'obtenir de lui les ſommes que vous répétez, vous feriez obligé de recourir à l'aſſiſtance de

la juſtice; la peur prendra le Duc, & il vous ſatisfera, il ſera plus touché de cette menace que des meilleures raiſons que vous pourriez lui alléguer. Voilà tout ce que j'imagine de mieux à l'égard du Duc. Au reſte je crois que pour vous ſouſtraire à l'âpreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suiſſe, où vous feriez à l'abri de toute perſécution.

Pour les déſagrémens dont vous vous plaignez à l'égard de vos nouveaux établiſſemens de Ferney, je les attribue à l'eſprit de vengeance des commis de vos financiers qui vous haïſſent à cauſe du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant pendant un temps à la voracité de ces commis. Quant à ce point, je vous avoue que je ſuis embarraſſé d'y trouver un remède, parce qu'on ne ſauroit inſpirer des ſentimens raiſonnables à des drôles qui n'ont ni raiſon ni humanité. Toutefois ſoyez perſuadé que ſi la terre de Ferney appartenoit à Apollon même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de perſécuter un homme unique, qu'un deſtin favorable a fait naître dans ſon ſein, un homme dont dix royaumes ſe diſputeroient

à

à qui pourroit le compter parmi ses concitoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce soutenoient qu'Homère étoit né chez elles? Mais quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume sur vos derniers jours! Ces indignes procédés me mettent en colère, & je suis fâché de ne pouvoir vous donner des secours plus réels que le souverain mépris que j'ai pour vos perfécuteurs. Mais Maurepas n'est pas dévot, la Reine n'est rien moins que cela, Mr de Vergennes se contente d'entendre la messe quand il ne peut pas se dispenser d'y aller, Necker est hérétique; de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable? Mr l'archevêque de Paris est connu pour ce qu'il est, & j'ignore si son Mentor ex-jésuite est encore auprès de lui; personne ne connoît le nom du confesseur du Roi. Le diable incarné dans la personne de l'évêque du Puy auroit-il excité cette tempête? Enfin plus j'y pense & moins je devine l'auteur de cette tracasserie.

Je n'ai point vu cet ouvrage sur la Chine dont vous me parlez; j'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées aussi éloignées, qu'on est bien embarrassé souvent

fur ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe. Cependant foyez fûr que le plus grand crèvecœur que vous puiffiez faire à vos ennemis, c'eft de vivre en dépit d'eux: je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, & d'être perfuadé que perfonne ne s'intéreffe plus à la confervation du vieux patriarche de Ferney que le folitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 26 Décembre 1776.

Il vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le Duc de Wurtemberg, que s'il avoit fallu recourir à mon affiftance. Je jouis de peu de crédit à cette cour, & fon alteffe féréniffime, furchargée de dettes, a une fluxion d'oreilles qui l'affourdit toutes les fois qu'elle entend le mot *payez*; & prononcé par ma bouche, ce mot lui répugneroit encore plus que par celle d'un autre. Il étoit réfervé à votre éloquence victorieufe d'amollir le cœur de bronze dudit Duc, & de le perfuader à délier en votre faveur les cordons de fa bourfe. Je vous félicite d'avoir cet embar-

ras de moins, & je me réjouirai si j'apprends que tous vos sujets de chagrin sont dissipés.

L'âge où vous étes devroit rendre votre personne sacrée & inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoisonnent la fin de vos jours. Je me suis souvent dit, comment se peut-il que ce Voltaire qui fait l'honneur de la France & de son siècle, soit né dans une patrie assez ingrate pour souffrir qu'on le persécute? Quel decouragement pour la race future! Quel François voudra désormais vouer ses talens à la gloire d'une nation qui méconnoît les grands hommes qu'elle a produits, & qui les punit au lieu de les récompenser? Le mérite persécuté me touche, & je vole à son secours, fût-ce jusques au bout du monde. S'il faut renoncer à l'immortel Voltaire, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le sage Anaxagoras. Nous philosopherons ensemble, votre nom sera mêlé dans tous nos entretiens, & nous gémirons du triste destin des hommes qui par foiblesse d'esprit & par stupidité retombent dans le fanatisme. Deux dominicains qui ont le Roi d'Espagne à leurs pieds, disposent de tout le royaume; leur

faux zèle sanguinaire a rétabli dans toute sa splendeur cette inquisition que Mr d'Aranda avoit si sagement abolie. Selon que le monde va, les superstitieux l'emportent toujours sur les philosophes, parce que le gros des hommes n'a l'esprit ni cultivé, ni juste, ni géométrique. Le peuple sait qu'avec des présens on appaise ceux qu'on a offensés; il croit qu'il en est de même à l'égard de la Divinité, & qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'est un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, les déclamations des moines, les applaudissemens des amis & la dévotion de la multitude, & vous trouverez qu'il n'est pas surprenant que les Espagnols aveuglés ayent encore de l'attachement pour ce culte digne des anthropophages. Les philosophes pouvoient prospérer chez les Grecs & chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avoit point de dogmes; mais les dogmes gâtent tout, les auteurs sont obligés d'écrire avec une circonspection gênante pour la vérité, la prêtraille venge la moindre égratignure que souffre l'orthodoxie, l'on n'ose montrer la vérité à

découvert, & les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens soient toutes moulées dans le même moule. Vous aurez toutefois eu l'avantage de surpasser tous vos prédécesseurs dans le noble héroïsme avec lequel vous avez combattu l'erreur; & de même qu'on ne reproche pas au fameux Bœrhaave de n'avoir détruit ni la fièvre chaude, ni l'étisie, ni le haut mal, mais qu'il s'est borné de son temps à guérir quelques uns de ses contemporains, aussi peu pourra-t-on reprocher au savant médecin des ames de Ferney, de n'avoir pu détruire la superstition ni le fanatisme, & de n'avoir appliqué son remède qu'à ceux qui étoient guérissables. Mon individu, qui s'est mis à son régime, le bénit mille fois, en lui souhaitant longue vie & prospérité. C'est dans ces sentimens que le solitaire de Sans-Souci salue le patriarche des incrédules. *Vale.*

Le 10 Février 1777.

Le talent est un don des Dieux
Qu'en nos jours leur main trop avare

Rend plus estimable & plus rare
Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.
Né sur les bords de la Baltique
Sous un ciel chargé de frimats,
Admirateur du chant lyrique,
Mon esprit épais, flegmatique,
En s'efforçant n'en produit pas.
Que me restoit-il donc à faire?
Ne pouvant être bon auteur,
Je me rendis l'humble éditeur
D'Épicure & de Deshoulière.

Si j'étois Voltaire ou Apollon, j'aurois peut-être resserré le volume, en le réduisant à moins de pages; mais m'auroit-il convenu d'être aussi sévère censeur, ne pouvant surpasser ceux que j'aurois ainsi mutilés? Il me seroit arrivé comme à la Beaumelle & à Fréron; ils jugèrent la Henriade, ils voulurent y substituer des vers, & il n'y avoit à critiquer que ce qu'ils avoient très-mal à propos ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins & à vos peines. Souvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous persécutent, est d'abréger vos jours, & jouez-leur le tour de vivre à leur dam &

de vous porter mieux qu'eux. Nous sommes ici tranquilles & aussi pacifiques que les quackers. Nous entendons parler du Général Howe, dont chaque chien en aboyant prononce le nom; nous lisons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des insurgens d'Amérique; les uns vantent la force de la flotte angloise, d'autres disent que la France & l'Espagne ont plus de vaisseaux que ces insulaires. Actuellement la politique des gazetiers se repose, & il n'est plus question que du séjour du Comte de Falckenstein à Paris. Ce jeune prince y jouit des suffrages du public, on applaudit à son affabilité, & l'on est surpris de trouver tant de connoissances dans un des premiers souverains de l'Europe. Je vois avec quelque satisfaction que le jugement que j'avois porté de ce prince est ratifié par une nation aussi éclairée que la françoise. Ce soi-disant Comte retournera chez lui par la route de Lyon & de la Suisse. Je m'attends qu'il passera par Ferney, & qu'il voudra voir & entendre l'homme du siècle, le Virgile & le Cicéron de nos jours. Si cette visite a lieu, je me flatte que les nouvelles connoissances ne vous feront

pas oublier les anciennes, & que vous vous souviendrez que parmi la foule de vos admirateurs, il existe un solitaire à Sans-Souci qu'il faut distinguer de la multitude. *Vale.*

Le 1 Juin 1777.

Je reçois vos deux jolies lettres la veille de mon départ pour la Silésie, de sorte que je me hâte de vous répondre. J'avois cru que les oracles étant dans leur origine rendus en vers, Apollon inspiroit tous les poëtes; mais il n'inspire que les Voltaire & les Virgile, & les poëtes obotrites prédisent de travers, comme il m'est quelquefois arrivé. Je dis, tant pis pour l'Empereur, s'il ne vous a pas vu: des ports de mer, des vaisseaux, des arsenaux se trouvent partout; mais il n'y a qu'un Voltaire que notre siècle ait produit, & quiconque a pu l'entendre & ne l'a pas fait, en aura des regrets éternels; mais j'ai appris de bonne part de Vienne que l'Impératrice a défendu à son fils de voir le vieux patriarche de la tolérance.

Les Suiſſes ſont ſagement de réformer leurs lois, ſi elles ſont trop ſévères; cela eſt déjà fait chez nous: j'ai auſſi médité ſur cette matière pour ma propre direction; j'ai même barbouillé quelque bagatelle ſur le gouvernement, que je vous enverrai à mon retour ſous le ſceau du ſecret. S'il s'agit de contribuer au bien public, aux progrès de la raiſon, je m'y préterai avec plaiſir. La banque vous fera paſſer par Neuchâtel l'argent néceſſaire pour le prix propoſé par Meſſieurs les Suiſſes. Tout homme doit s'intéreſſer au bien de l'humanité.

Vous ſavez que je ne me ſuis jamais rendu garant du Duc de Wurtémberg; je le connois pour ce qu'il eſt; ſi vous croyez que mon interceſſion puiſſe vous être utile, j'écrirai volontiers à ce prince, quoique vous ſachiez tout comme moi, qu'à l'exemple des grandes puiſſances il a embrouillé le ſyſtème de ſes finances de telle ſorte, que peut-être ſes arrière-héritiers feront occupés à payer ſes dettes. J'attends votre réponſe ſur cet article.

Je parts pour la Siléſie, où je m'occuperai de la juſtice, qui veut être veillée & ſurveillée; j'aurai des arrangemens de finance à prendre,

des défrichemens à examiner, des affaires de commerce à décider, des troupes à voir & des malheureux à soulager: je ne pourrai finir ma tournée que vers le 4 ou 5 du mois prochain, vers lequel temps je me flatte d'avoir votre réponse. Si ma lettre est courte, ne l'attribuez qu'au voyage que je dois faire. Il faudroit avoir le cerveau bien desséché & bien stérile pour manquer de matière quand on écrit à Voltaire, surtout quand on chérit ses ouvrages & l'estime autant que le fait le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

Le 13 Août 1777.

Vous aurez surement reçu à présent le prix pour celui qui aura le mieux apprécié la justice des punitions pour les Suisses; mais il me semble que Mr Beccaria n'a guère laissé à glaner après lui; il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a si judicieusement proposé. Dès que les peines sont proportionnées au délit, tout est en règle. Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Espagne, qu'on y rétablisse l'inquisition, qu'on se

gendarme contre le bon ſens, en un mot qu'on y faſſe des ſottiſes. Au lieu du philoſophe d'Aranda c'eſt un confeſſeur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le Roi & la monarchie, *ex ungue leonem.*

Je reviens de la Siléſie, dont j'ai été très-content; l'agriculture y fait des progrès ſenſibles, les manufactures proſpèrent: nous avons débité à l'étranger pour cinq millions d'écus de toile & pour douze cent mille écus de draps; on a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fournit toute la Siléſie; nous faiſons du vitriol auſſi bon que l'étranger; un homme fort induſtrieux fait de l'indigo tel que celui des Indes; on change le fer en acier avec avantage, & bien plus ſimplement que de la façon que Réaumur le propoſe; notre population eſt augmentée depuis 1756, qui étoit l'année de la guerre, de cent quatre vingt mille ames: enfin tous les fléaux qui avoient abymé ce pauvre pays, ſont comme s'ils n'avoient jamais été, & je vous avoue que je reſſens une douce ſatisfaction à voir une province revenir de ſi loin.

Ces occupations ne m'ont point empéché de barbouiller mes idées ſur le papier, & pour

épargner la peine de les transcrire, j'ai fait imprimer six exemplaires de mes rêveries, dont je vous en envoie une. Je n'ai eu le temps que de faire une esquisse; cela devroit être plus étendu, mais c'est à de vrais savans à y mettre la dernière main. Messieurs les encyclopédistes ne feront peut-être pas toujours de mon avis; chacun peut avoir le sien; toutefois si l'expérience est le plus sûr des guides, j'ose dire que mes assertions sont uniquement fondées sur ce que j'ai vu & sur mes réflexions. Vivez, patriarche des êtres pensans, & continuez comme l'astre de la lumière à éclairer l'univers. *Vale.*

Le 4 Septembre 1777.

Si j'exécute votre commission, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de Jean Jaques à Venise; j'aurai comme Bacchus fait jaillir une fontaine d'un rocher; mais ce rocher sur lequel je dois faire mes opérations est plus dur que le diamant, & vous voulez que j'en fasse sourdre les eaux du Pactole? Je crains que mon foi-

difant pupille ne me perde de réputation & qu'il n'en foit de moi comme de ces prophètes des Cévennes qui voulurent à Londres reffusciter un mort, & qui n'en purent venir à bout; cependant j'ai recueilli tout mon Cicéron, tout mon Démosthène, pour compofer une lettre bien pathétique à fon alteffe féréniffime, où par une belle péroraifon je m'efforce d'amollir fes entrailles d'airain, lui repréfentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnoiffance de toute l'Europe, & qu'ainfi c'eft une double dette dont il doit s'acquitter envers lui; je lui parle d'une vieilleffe refpectable qu'il faut honorer & foulager, & de la réputation qui réjaillira fur lui d'avoir aidé à tranquillifer fur la fin de fa carrière ce patriarche des êtres penfans & un homme dont le nom durera plus long-temps que celui de la forêt noire & du Wurtemberg. Enfin, fi des images peuvent puifer dans des bourfes vides, peut-être en ferai-je fortir les derniers écus; mais je n'en réponds pas; car *ex nihilo nihil fit*, comme vous favez. Grimm eft arrivé ici de Pétersbourg; nous avons beaucoup parlé de votre autocratrice, de fes lois & des grandes mefures

qu'elle prend pour civilifer fa nation. Grimm eft devenu Colonel; je vous en avertis, pour que vous n'omettiez pas ce titre qui de philofophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de fes hauts faits d'armes en Crimée, fi le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'Impératrice; mais l'incertitude où je fuis fur ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout cela. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille, qui jaloux de ma réputation me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, & confervez-vous pour la confolation des êtres penfans & pour le plus grand contentement du folitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 24 Septembre 1777.

Je fuis très-perfuadé que fi Marc-Aurèle s'étoit avifé d'écrire fur le gouvernement, fon ouvrage auroit été bien fupérieur à ma brochure; l'expérience qu'il avoit acquife en gouvernant cet immenfe empire romain, devoit être bien au deffus des notions que peut avoir réfumées

un chef des Obotrites & des Vandales; & Marc-Aurèle perſonnellement étoit ſi ſupérieur par ſa morale pratique aux ſouverains, & j'oſe dire aux philoſophes mêmes, que toute comparaiſon qu'on fait avec lui eſt téméraire. Laiſſons donc Marc-Aurèle, en l'admirant tous deux, ſans pouvoir atteindre à ſa perfection; & en nous mettant au niveau de notre médiocrité, rabaiſſons-nous à la ſtérilité de notre ſiècle, qui s'épuiſant pour donner Voltaire au monde, n'a pas eu la force de lui fournir des émules.

Je vois donc que les Suiſſes penſent ſérieuſement à réformer leurs lois. Ce code Carolin m'eſt connu; j'ai fourré le nez dans ces anciennes législations, lorsque j'ai cru néceſſaire de réformer les lois des habitans des bords de la Baltique. Ces lois étoient des lois de ſang, ainſi qu'on nommoit celles de Dracon; & à meſure que les peuples ſe civiliſent, il faut adoucir leurs lois. Nous l'avons fait & nous nous en ſommes bien trouvés. J'ai cru, en ſuivant les ſentimens des plus ſages législateurs, qu'il valoit mieux empêcher & prévenir les crimes que de les punir; cela m'a réuſſi, & pour vous en donner une idée nette, il faut

vous mettre au fait de notre population, qui ne va qu'à cinq millions deux cent mille ames. Si la France a vingt millions d'habitans, cela fait à peu près le quart; depuis donc que nos lois ont été modérées, nous n'avons année commune que quatorze, tout au plus quinze arrêts de mort; je puis vous en répondre d'autant plus affirmativement, que personne ne peut-être arrêté sans ma signature, ni personne justicié, à moins que je n'aye ratifié la sentence. Parmi ces délinquans la plupart sont des filles qui ont tué leurs enfans; peu de meurtres, encore moins de vols de grands chemins. Mais parmi ces créatures qui en usent si cruellement envers leur postérité, ce ne sont que celles dont on a pu avérer le meurtre qui sont exécutées. J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher ces malheureuses de se défaire de leur fruit. Les maîtres sont obligés de dénoncer leurs servantes dès qu'elles sont enceintes; autrefois on avoit assujetti ces pauvres filles à faire dans les églises des pénitences publiques, je les en ai dispensées; il y a des maisons dans chaque province, où elles peuvent accoucher, & où l'on se charge d'élever leurs enfans. Nonobstant toutes ces

faci-

facilités, je n'ai pas encore pu parvenir à déraciner de leur eſprit le préjugé dénaturé qui les porte à ſe défaire de leurs enfans; je ſuis même maintenant occupé de l'idée d'abolir la honte jadis attachée à ceux qui épouſoient des créatures qui étoient mères ſans être mariées; je ne ſais ſi peut-être cela ne me réuſſira pas. Pour la queſtion, nous l'avons entièrement abolie, & il y a plus de trente ans qu'on n'en fait plus uſage; mais dans des États républicains, il y aura peut-être quelque exception à faire pour les cas qui ſont des crimes de haute trahiſon; comme, par exemple, s'il ſe trouvoit à Genève des citoyens aſſez pervers pour former un complot avec le Roi de Sardaigne, pour lui livrer leur patrie. Suppoſé qu'on découvrît un des coupables, & qu'il fallût s'éclaircir néceſſairement de ſes complices pour trancher la racine de la conjuration, dans ce cas je crois que le bien public voudroit qu'on donnât la queſtion au délinquant. Dans les matières civiles il faut ſuivre la maxime qui veut qu'on ſauve un coupable plutôt que de punir un innocent. Après tout, dans l'incertitude ſur l'innocence d'un homme, ne vaut-il pas mieux le tenir arrêté

que de l'exécuter? La vérité eſt au fond d'un puits; il faut du temps pour l'en tirer, & elle eſt ſouvent tardive à paroître; mais en ſuſpendant ſon jugement jusqu'à ce qu'on ſoit entiérement éclairci du fait, on ne perd rien, & l'on aſſure la tranquillité de ſa conſcience, ce à quoi chaque honnête homme doit penſer. Pardon de mon bavardage de légiſte. C'eſt vous qui m'avez mis ſur cette matière; je ne l'aurois pas haſardé de moi-même. Ces ſortes de matières ſont mes occupations journalières; je me ſuis fait des principes d'après lesquels j'agis, & je vous les expoſe.

J'oublie dans ce moment que j'écris à l'auteur de la Henriade; je crois adreſſer ma lettre à feu le Préſident de Lamoignon; mais vous réuniſſez toutes ces connoiſſances; ainſi nulle matière ne vous eſt étrangère. Si vous voulez encore du Cujas & du Barthole des Obotrites vous n'avez qu'à parler; je vous donnerai toutes les notions que vous déſirez. C'eſt en faiſant des vœux pour la conſervation du patriarche de la tolérance que le ſolitaire de Sans-Souci eſpère qu'il ne l'oubliera pas. *Vale.*

Le 11 Octobre 1777.

Mr Bitaubé doit ſe trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous etes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui penſent. Chacun veut voir cet homme ſingulier qui fait la gloire de notre ſiècle. Le Comte de Falckenſtein a ſenti la même attraction; mais dans ſa courſe l'aſtre de Thérèſe lui imprima un mouvement centrifuge qui de tangente en tangente l'attira à Genève. Un traducteur d'Homère ſe croit gentilhomme de la chambre de Melpomène, & muni de ce caractère, il ſe préſente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade, & celui-là fait abaiſſer ſon génie pour ſe mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages. Bitaubé vous a dit vrai; j'ai fait conſtruire à Berlin une bibliothèque publique. Les œuvres de Voltaire étoient trop mauſſadement logées auparavant. Un laboratoire chimique qui ſe trouvoit au rez de chauſſée, menaçoit d'incendier toute notre collection. Alexandre le grand plaça bien les œuvres d'Homère dans la caſſette la plus précieuſe qu'il eût trouvée parmi les dépouilles

de Darius; pour moi, qui ne ſuis ni Alexandre ni grand, & qui n'ai dépouillé perſonne, j'ai fait ſelon mes petites facultés conſtruire le plus bel étui poſſible pour y placer les œuvres de l'Homère de nos jours. Si, pour compléter cette bibliothèque, vous voulez bien y ajouter ce que vous avez compoſé ſur les lois, vous me ferez d'autant plus de plaiſir que je ne crains pas les ports.

Je crois vous avoir donné dans ma dernière lettre des notions générales à l'égard de nos lois & du nombre des punitions qui ont lieu annuellement; je dois y ajouter néceſſairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des lois. La police eſt ce que les moraliſtes appellent le principe réprimant; ſi l'on ne vole point, ſi l'on n'aſſaſſine point, c'eſt qu'on eſt ſûr d'être incontinent découvert & ſaiſi; cela retient les ſcélérats timides; ceux qui ſont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits États leur offrent des aſiles en quantité.

Vous voyez que dans l'Empire on ne reſtitue pas même l'argent qu'on a emprunté des

philosophes. Je vous envoie ci-joint la copie de la réponse que j'ai reçue de Mr le Duc de Wurtemberg. Ce prince, qui tend au sublime, veut imiter en tout les grandes puissances, & comme la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Autriche sont surchargées de dettes, il veut ranger son duché de Wurtemberg dans la même catégorie; & s'il arrive qu'une de ces puissances fasse banqueroute, je garantirois presque que piqué d'honneur il en feroit autant; cependant je ne crois pas que maintenant vous ayez à craindre pour votre capital, vu que les États du Wurtemberg ont garanti les dettes de son altesse sérénissime, & qu'au demeurant il vous est libre de vous adresser aux parlemens de Lorraine & d'Alsace. J'avois bien prévu que son altesse sérénissime seroit récalcitrante sur le fait des remboursemens, & je vous assure de plus que ce soi-disant pupille n'a jamais écouté mes avis ni suivi mes conseils. Que ces misères ne troublent point la sérénité de vos jours: tranquille, du palais des sages vous pouvez contempler les défauts & les foiblesses du genre humain, les égaremens des uns & les folies des autres, & heureux dans la possession de vous-

même, vous conserver pour ceux qui savent vous admirer, au nombre desquels & en première ligne vous compterez, comme je l'espère, le solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 9 Novembre 1777.

J'attends avec impatience votre ouvrage instructif sur les abus de la législation, persuadé que j'y trouverai l'utile & l'agréable. Il paroît que l'Europe est à présent en train de s'éclairer sur tous les objets qui influent le plus sur le bien de l'humanité, & il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philosophie. Pour vos Welches, sur lesquels vous glosez, je croirois qu'en les prenant en masse, ils sont à peu-près semblables aux autres habitans de ce globe; ils ont peut-être quelque chose de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en frivolité; d'ailleurs l'homme est une espèce méchante, à laquelle il faut partout des principes réprimans, ou sa mechanceté foncière ren-

verſe toutes les bornes de l'honnêteté & même de la bienſéance. Souvenez-vous que ſi vos François vont de l'échafaud au ſpectacle, Cicéron, Atticus, Varron, Catullus aſſiſtoient au ſpectacle barbare des combats des gladiateurs, d'où ils alloient entendre jouer les tragédies d'Ennius & les comédies de Térence. C'eſt l'habitude qui gouverne les hommes; la curioſité les attire à l'exécution d'un coupable, & l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps. Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, & peu de gens qui ayent acquis aſſez de connoiſſances pour ſe former le goût; quelques perſonnes qui paſſent pour habiles décident du ſort des pièces, & des ignorans incapables de juger par eux-mêmes répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne ſe bornent pas au théâtre; ils ſe font remarquer univerſellement & conſtituent ce qu'on appelle la réputation des hommes; & voilà les ſolides appuis ſur lesquels eſt fondée la renommée: vanité des vanités.

Vous voulez ſavoir ce que ſont devenus les jéſuites chez nous? J'ignorois l'anecdote du régiment levé de cet ordre & qui probable-

ment aura eu ſa part à l'aventure des chèvres ; mais comme ces animaux ſont très-rares en Siléſie, je ne crois pas que nos bons pères ſe ſoient avilis en fréquentant cette eſpèce. J'ai conſervé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je ſuis, & pis encore incrédule. En voici les raiſons : on ne trouve dans notre contrée aucun catholique lettré ; nous n'avons ni pères de l'oratoire, ni piariſtes ; le reſte des moines eſt d'une ignorance craſſe ; il falloit donc conſerver les jéſuites, ou laiſſer périr toutes les écoles ; il falloit de plus que l'ordre ſubſiſtât pour fournir des profeſſeurs à meſure qu'il venoit à en manquer, & la fondation pouvoit fournir à ces frais ; mais elle n'auroit pas été ſuffiſante pour payer des profeſſeurs laïques : de plus c'étoit dans l'univerſité des jéſuites que ſe formoient des théologiens deſtinés à remplir les cures. Si l'ordre avoit été ſupprimé, l'univerſité ne ſubſiſtoit plus, & l'on auroit été néceſſité d'envoyer des Siléſiens étudier la théologie en Bohème ; ce qui auroit été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement. Toutes ces raiſons valables m'ont fait le paladin de cet ordre, & j'ai ſi

bien combattu pour lui, que je l'ai ſoutenu, à quelques modifications près, tel qu'il ſe trouve à préſent, ſans général, ſans le troiſième vœu, & décoré d'un nouvel uniforme que le Pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé ſur un général qui en a été dans ſa jeuneſſe. Ce Mr de Saint Germain avoit de grands & de beaux deſſeins, très-avantageux à vos Welches; mais tout le monde l'a traverſé, parce que les réformes qu'il ſe propoſoit de faire auroient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnoit; il lui falloit de l'argent pour ſupprimer la maiſon du Roi, on le lui a refuſé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvoit augmenter ſes forces, ſans payer un ſol de plus, perdus pour vos Welches, afin de conſerver dix mille fainéans bien chamarrés & bien galonnés. Et vous voulez que je n'eſtime pas un homme qui penſe ſi juſte? Le mépris ne peut tomber que ſur les mauvais concitoyens qui l'ont contrecarré. Souvenez-vous, je vous prie, du père Tournemine votre nourrice, chez lequel vous avez ſucé le doux lait des Muſes, & réconciliez-vous avec un ordre qui l'a porté & qui le

fiécle paffé fournit à la France des hommes du plus grand mérite. Je fais très-bien qu'ils ont cabalé & fe font mêlés d'affaires, mais c'eft la faute du gouvernement; pourquoi l'a-t-il fouffert? Je ne m'en prends pas au père le Tellier, mais à Louis XIV. Mais tout cela m'embarraffe moins que le patriarche de Ferney; il faut qu'il vive, qu'il foit heureux, & qu'il n'oublie pas les abfens. Ce font les vœux du folitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 18 Novembre 1777.

J'ai reçu la brochure d'un fage, d'un philofophe, d'un citoyen zélé qui éclaire modeftement le gouvernement fur les défauts des lois de fa patrie, & qui démontre la néceffité de les réformer. Cet ouvrage mérite d'être approuvé par tout le monde. En fait d'équité naturelle & de droite raifon il n'y a qu'un fentiment, qui eft celui de la vérité, lequel vous avez lumineufement démontré. Pourquoi ne le fuivra-t-on pas? A caufe qu'on craint plus le travail qu'on n'aime le bien public, à caufe de

l'ancienneté des abus, & peut-être encore pour ne point ajouter un fleuron à la couronne qu'un vieux philosophe a su se faire en usant du grand nombre de talens dont la nature prodigue envers lui l'avoit doué. Cet ouvrage entrera dans ma bibliothèque comme un monument de l'amour que vous avez pour l'humanité. Copernic, ne vous en déplaise, y tiendra aussi son petit coin en qualité de Prussien; il pourra trouver place entre Archimède & Newton. Quant à votre Newton, je vous confesse que je n'entends rien à son vide ni à son attraction; il a démontré avec plus d'exactitude que ses devanciers le mouvement des corps célestes, j'en conviens; mais vous m'avouerez pourtant que c'est une absurdité en forme que de soutenir l'existence du rien. Ne sortons pas des bornes que nous donnent le peu de connoissances que nous avons de la matière. A mon sens la doctrine du vide, & des esprits qui existent sans organes, sont le comble de l'égarement de l'esprit humain. Si un pauvre ignorant de ma classe s'avisoit de dire: entre ce globe & celui de Saturne, ce qui n'a point d'existence existe, on lui riroit au nez; mais le sieur Isaac

qui dit la même chose, a hérissé le tout d'un fatras de calculs que peu de géomètres ont suivi; ils aiment mieux l'en croire sur sa parole & admettre des contre-vérités, que de se perdre avec lui dans le labyrinthe du calcul intégral & du calcul infinitésimal. Les Anglois ont construit des vaisseaux sur la coupe la plus avantageuse que Newton avoit indiquée, & leurs amiraux m'ont assuré que ces vaisseaux étoient beaucoup moins bons voiliers que ceux qui sont fabriqués selon les règles de l'expérience. Je voulus faire un jet-d'eau dans mon jardin; Euler calcula l'effort des roues pour faire monter l'eau dans un bassin, d'où elle devoit retomber par des canaux afin de jaillir à Sans-Souci. Mon moulin a été exécuté géométriquement, & il n'a pu élever une goutte d'eau à 50 pas du bassin. Vanité des vanités, vanité de la géométrie.

Je crois que la Suède conviendra mieux à votre peu systématique de Lisle que notre pays; s'il s'y pend, il sera regardé dans peu comme le plus bel esprit de Stockholm; il pourra rendre les Lapons d'Uma, de Torno, de Kimigroad métaphysiciens, & adoucir les mœurs sau-

vages des habitans des rivages polaires. Descartes a long-temps habité ce royaume; pourquoi de Lisle ne s'y fixeroit-il pas? Je crois de plus que les glaces septentrionales pourront calmer l'ardeur d'un sang provençal qui l'expose souvent à des attaques de fièvre chaude. Ce conseil physico-politique & la religion universelle pourront très-bien s'amalgamer avec le systême des tourbillons.

Voici la première fois que mon soi-disant élève se conduit bien; c'est une belle chose de payer quand on doit, une plus belle encore est de ne point usurper ce qui ne nous appartient pas. La mort de l'Électeur de Bavière pourroit donner lieu à tels procédés qui pourront causer de violentes convulsions à la tranquillité publique. Jamais le traité de paix de Westphalie n'a été autant relu, étudié & commenté qu'il l'est à présent. Un brouillard plus épais que celui de nos frimats nous cache l'avenir, & l'incertitude des événemens redouble la curiosité du public. Ces grandes distractions ne m'ont pas empêché de trembler pour les jours du patriarche de Ferney; d'impitoyables gazetiers avoient annoncé votre mort; tout ce

qui tient à la république des lettres, & moi indigne, nous avons été frappés de terreur; mais vous avez surpassé le héros du christianisme, il ressuscita le troisième jour, vous n'êtes point mort. Vivez, vivez pour continuer votre brillante carrière, pour ma satisfaction & pour celle de tous les êtres qui pensent. Ce sont les vœux du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Le 25 Janvier 1778.

Bon jour & bon an au patriarche de Ferney *), qui ne m'envoie ni la prose ni les vers qu'il m'a promis depuis six mois. Il faut que vous autres patriarches vous ayez des usages & des mœurs en tout différentes des profanes; avec des bâtons marquetés vous tachetez des brebis & trompez des beaux-pères; vos femmes sont tantôt vos sœurs tantôt vos femmes, selon que les circonstances le demandent; vous promettez vos ouvrages & ne les envoyez point: je conclus de tout cela qu'il ne fait pas

*) Les lettres suivantes sont sans date. (Cette lettre-ci n'a pas été envoyée).

bon ſe fier à vous autres, tout grands ſaints que vous êtes. Et qui vous empêche de donner ſigne de vie? Le cordon qui entouroit Genève & Ferney eſt levé, vous n'êtes plus bloqués par les troupes françoiſes, & l'on écrit de Paris que vous êtes le protégé de Choiſeul. Que de raiſons pour écrire! Sera-t-il dit que je recevrai clandeſtinement vos ouvrages & que je ne les tirerai plus de ſource? Je vous avertis que j'ai imaginé le moyen de me faire payer; je vous bombarderai tant & ſi long-temps de mes pièces, que pour vous préſerver de leur atteinte vous m'enverrez des vôtres. Ceci mérite quelques réflexions. Vous vous expoſez plus que vous ne le penſez. Souvenez-vous combien le dictionnaire de Trévoux fut fatal au père Bertier; & ſi mes pièces ont la même vertu, vous bâillerez en les recevant, puis vous ſommeillerez, puis vous tomberez en léthargie, puis on appellera le confeſſeur, & puis &c. &c. &c. Ah! patriarche, évitez d'auſſi grands dangers, tenez-moi parole, envoyez-moi vos ouvrages, & je vous promets que vous ne recevrez plus de moi ni d'ouvrages ſoporifiques ni de poiſons léthargiques, ni de

médisances sur les patriarches, leurs sœurs, leurs nièces, leurs brebis & leur inexactitude, & que je serai toujours avec l'admiration dûe au père des croyans &c.

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement & l'instruction de notre siècle. Qu'en seroit-il des belles lettres, si elles vous perdoient? Vous n'avez point de successeurs. Vivez donc le plus long-temps que cela sera possible. Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé. Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailland dont vous me parlez proche de Clèves, a été ruinée par les François, & autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, & je ne saurois passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail est terminée. Cela n'empêchera

pêchera pas que votre colonie ne s'établiſſe, & je crois que le moyen le plus ſimple feroit que ces gens envoyaſſent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui feroit de leur convenance & de quoi je puis diſpoſer en leur faveur: ce ſera le moyen le plus court & qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux & l'ignorance du local pourroient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité; pour moi, qui par les devoirs de mon état connois beaucoup cette eſpèce à deux pieds ſans plumes, je vous prédis que ni vous ni tous les philoſophes du monde ne corrigerez le genre humain de la ſuperſtition à laquelle il tient; la nature a mis cet ingrédient dans la compoſition de l'eſpèce; c'eſt une crainte, c'eſt une foibleſſe, c'eſt une crédulité, une précipitation de jugement qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le ſyſtème du merveilleux; il eſt peu d'ames philoſophiques & d'une trempe aſſez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon ſens détrompé des erreurs

populaires se révoltent contre les absurdités, & qui à l'approche de la mort redeviennent superstitieux par crainte, & meurent en capucins; vous en voyez d'autres dont la façon de penser dépend de leur digestion bonne ou mauvaise. Il ne suffit donc pas à mon sens de détromper les hommes; il faudroit pouvoir leur inspirer le courage de l'esprit; ou la sensibilité & la terreur de la mort triompheront des raisonnemens les plus forts & les plus méthodiques. Vous pensez parce que les quackers & les sociniens ont établi une religion simple, qu'en la simplifiant encore un peu davantage, on pourroit sur ce plan fonder une nouvelle créance; mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit, & je suis presque convaincu que si ce troupeau se trouvoit considérable, il enfanteroit dans peu quelque superstition nouvelle, à moins qu'on ne choisît pour le composer que des ames exemptes de crainte & de foiblesse; cela ne se trouve pas communément; cependant je crois que la voix de la raison, à force de s'élever contre le fanatisme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps,

& c'eſt beaucoup gagner. On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait poſſédés, & dont les ſuites ſont horreur. Le fanatiſme & la rage de l'ambition ont ruiné des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévaſtations qui ſe ſont faites, vous ſaurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maiſons en Siléſie, ſix mille cinq cents en Poméranie & dans la nouvelle Marche, ce qui fait ſelon Newton & d'Alembert quatorze mille cinq cents habitations. La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable, & il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées; cela ne va certainement pas à mille maiſons. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits, & j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche. A préſent que tout eſt tranquille & rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſiles chez moi partout où ils voudront; à plus forte raiſon l'ennemi de Baal ou de ce culte que dans le

pays où vous êtes on appelle la proſtituée de Babylone. Je vous recommande à la ſainte garde d'Épicure, d'Ariſtippe, de Locke, de Gaſſendi, de Bayle & de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendues des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

P. S. Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

Vous préſumez mieux de moi que je ne le fais moi-même; vous me ſoupçonnez d'être l'auteur d'un abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique & de ſa préface. Cela n'eſt guères plauſible. Un homme ſans ceſſe occupé de guerres ou d'affaires n'a pas le temps d'étudier l'hiſtoire eccléſiaſtique. J'ai plus fait de manifeſtes durant ma vie que je n'ai lu de bulles. J'ai combattu des croiſés, des gens avec des toques bénites, que le ſaint père avoit fortifiés dans

le zèle qu'ils marquoient pour me détruire; mais ma plume moins téméraire que mon épée respecte les objets qu'une longue coutume a rendus vénérables. Je vois avec étonnement par votre lettre que vous pourriez choisir une autre retraite que la Suisse & que vous pensez au pays de Clèves. Cet asile vous sera ouvert en tout temps. Comment le refuserois-je à un homme qui a tant fait d'honneur aux lettres, à sa patrie, à l'humanité, enfin à son siècle? Vous pouvez aller de Suisse à Clèves sans fatigue, si vous vous embarquez à Bâle; vous pouvez faire ce voyage en quinze jours sans presque sortir de votre lit.

J'ai lu avec plaisir la petite brochure que vous m'avez envoyée; elle fera plus d'impression qu'un gros livre; peu de gens raisonnent, au lieu que chaque individu est susceptible d'émotion à la narration simple d'un fait. Il ne m'en falloit pas tant pour assister ces malheureux que le fanatisme prive de leur patrie dans le royaume le plus policé de l'Europe; ils trouveront des secours, & même un établissement, s'ils le veulent, qui pourra les soustraire aux

atrocités de la perſécution & aux longues formalités d'une juſtice que peut-être on ne leur rendra pas. Voilà ce que je puis faire & ce que je m'offre d'exécuter tant en faveur de l'auteur de la Henriade que de ſa nièce, de ſon jéſuite Adam, & de ſon hérétique Servet. Je prie le ciel qu'il les conſerve tous dans ſa ſainte garde.

Je compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre, & je ne puis trouver l'exécution d'Amiens auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de Calas. Ce Calas étoit innocent; le fanatisme ſe ſacrifie cette victime, & rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges; bien loin de là ils ſe ſouſtraient aux formalités des procédures & ils condamnent au ſupplice, ſans avoir des preuves, des convictions, ni des témoins. Ce qui vient d'arriver à Amiens eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux lois de ſon pays;

or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation: la discrétion, la décence, surtout le respect que tout citoyen doit aux lois, oblige donc de ne point insulter au culte reçu & d'éviter le scandale & l'insolence. Ce sont ces lois de sang qu'on devroit réformer en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuses demeureront établies, les magistrats ne pourront pas se dispenser d'y conformer leur jugement. Les dévots en France crient contre les philosophes & les accusent d'être les causes de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre il y eut des insensés qui prétendirent que l'encyclopédie étoit cause des infortunes qu'essuyoient les armées françoises. Il arrive pendant cette effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent, & il sacrifie au clergé, qui en promet, des philosophes qui n'en ont point & qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédictions, j'offre des asiles aux philosophes, pourvu qu'ils soient sages & qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se pa-

rent l'exige; car toutes les vérités enſemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, ſeul bien dont les hommes puiſſent jouir ſur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui ſuis un raiſonneur ſans enthouſiasme, je déſirerois que les hommes fuſſent raiſonnables, & ſurtout qu'ils fuſſent tranquilles. Nous connoiſſons les crimes que le fanatisme dans la religion a fait commettre; gardons-nous d'introduire ce fanatisme dans la philoſophie; ſon caractère doit être la douceur & la modération, elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur exceſſive d'une loi faite dans un temps groſſier & ignorant; mais il ne faut pas que la philoſophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils n'ont fait. Socrate n'adoroit pas les *Dei majores & minores;* toutefois il aſſiſtoit aux ſacrifices publics. Gaſſendi alloit à la meſſe & Newton au prône. La tolérance dans une ſociété doit aſſurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriſer

l'effronterie & la licence de jeunes étourdis qui infultent audacieufement à ce que le peuple révère. Voilà mes fentimens, qui font conformes à ce qui affure la liberté & la fureté publique, premier objet de toute législation. Je parie que vous penfez en lifant ceci, cela eft bien allemand, cela fe reffent bien du flegme d'une nation qui n'a que des paffions ébauchées. Nous fommes, il eft vrai, une efpèce de végétaux en comparaifon des François; auffi n'avons-nous produit ni la Jérufalem délivrée, ni la Henriade; depuis que l'Empereur Charlemagne s'avifa de nous faire chrétiens en nous égorgeant, nous le fommes reftés, à quoi peut-être ont contribué notre ciel toujours chargé de nuages & les frimats de nos longs hivers. Enfin prenez-nous tels que nous fommes. Ovide s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes, & j'ai affez de vaine gloire pour me perfuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube fe jette par fes fept embouchures dans la mer noire.

Sur ce &c.

Je ſuis bien aiſe que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici vous ſoit parvenu, puiſque vous le ſouhaitiez. Ce pauvre abbé de Fleury qui en eſt l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'index à la cour de Rome, & il faut avouer que cette hiſtoire de l'Égliſe eſt plutôt un ſujet de ſcandale que d'édification. L'auteur de la préface a raiſon, en ce qu'il ſoutient que l'ouvrage des hommes ſe décèle dans toute la conduite des prêtres, qui altèrent de concile en concile cette religion ſimple en elle-même, la ſurchargent d'articles de foi, puis la tournent toute en pratiques extérieures, & enfin finiſſent par ſaper les mœurs par leurs indulgences & leurs diſpenſes, qu'ils ſemblent inventer pour ſoulager les hommes du poids de la vertu; comme ſi la vertu n'étoit pas d'une néceſſité abſolue pour toute ſociété, comme ſi quelque religion pouvoit être tolérée auſſitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs? Il y auroit de quoi compoſer des livres ſur cette matière, & les petits ruiſſeaux que je pourrois

fournir, ſe perdroient dans les immenſes réſervoirs & les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney; vous écrire ſur ce ſujet, ce feroit porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vous, pauvres Genevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paroît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur leur ſujet; je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conſerver? pourquoi tracaſſer? & certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. Ce ſont les Anglois qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner, car ces gens ſont fiers & ſavent ſe défendre. Je ne ſais ſi on réuſſira en France à établir une banque. L'idée en eſt bonne, mais moi qui vois ces choſes de loin & qui puis me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris ſon temps pour l'établir; il faut avoir du crédit pour en former une, & ſelon les bruits populaires le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remercimens de la façon dont vous avez défendu mes barbariſmes &

mes folécifmes vis-à-vis de l'abbé d'Olivet. Vous & les grands orateurs rendez toutes les caufes bonnes, & fi vous vous le propofiez, vous me donneriez affez d'amour propre pour me croire infaillible comme un des-quarante. Tant l'art de perfuader eft un don précieux; je voudrois l'avoir pour perfuader aux Polonois la tolérance. Je voudrois que les diffidens fuffent heureux, mais fans enthoufiafme, & de façon que la république fût contente. Je ne fais point comment penfe le Roi de Pologne; mais j'efpère que tout cela pourra s'ajufter doucement, en modérant les prétentions des uns & en portant les autres à fe relâcher fur quelque chofe. Le faint père a envoyé un bref dans ce pays-là qui ne parle que de la gloire du martyre, de l'affiftance miraculeufe de Dieu, de fer, de feu, de défenfe de la foi, de zèle &c. Le faint efprit l'infpire bien mal & lui a fait faire depuis fon pontificat tout à contre-temps. A quoi bon être donc infpiré?

Il y a ici une Comteffe polonoife, qui fe nomme Crazinska, & qui eft une efpèce de

phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres; elle a appris le latin, le grec, le françois, l'italien & l'anglois; elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue & les possède bien; l'ame d'un bénédictin réside dans son corps; avec cela elle a beaucoup d'esprit & n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en françois, langue dont l'usage ne lui est pas aussi familier que l'intelligence. Avec une pareille recommandation vous jugerez si elle a été bien accueillie; elle a de la suite dans la conversation, de la liaison dans les idées & aucune des frivolités de son sexe: & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle s'est formée elle-même sans aucun secours. Voilà trois hivers qu'elle a passés à Berlin avec les gens de lettres, en suivant ce penchant irrésistible qui l'entraîne. Je prêche son exemple à toutes nos femmes, qui auroient bien une autre facilité que cette Polonoise à se former; mais elles ne connoissent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres, & parce que cette volupté n'est pas vive, elles ne la reconnoissent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge

avancé, vous devez encore les plus heureux momens de votre vie aux lettres; quand tous les autres plaifirs paffent, celui-là refte; c'eft le fidelle compagnon de tous les âges & de toutes les fortunes. Puiffiez-vous en jouir encore long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles & pour défendre mes barbarifmes! Je le fouhaite de tout mon cœur. *Vale.*

